


Bibliothèque de Th. de Jonghe.



1768

Mirabeau [illegible]

[illegible]

L'AMI DES HOMMES,

OU

TRAITÉ

DE LA

POPULATION.

NOUVELLE ÉDITION CORRIGÉE.

PREMIÉRE PARTIE.



A AVIGNON.

M. DCC. LVIII.


Bibliothèque de Th. de Jonghe.



je l'ai ſenti; mais mes idées ne ſont point celles d'un autre : la vérité eſt infinie. Je ne penſe pas avoir ouvert la carriére; je me flatte encore moins de la fermer. Le dirai-je? L'*incognito* que je garde, me facilite une ſorte de relâchement. C'eſt avouer que la charité eſt moins active que l'amour-propre. Oh ! mes ſemblables, ſondez ſur cet article votre propre cœur, avant de me jetter la pierre.

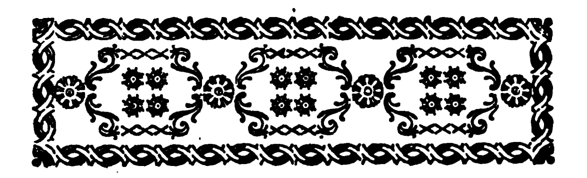
Je me ſuis preſcrit de tout tems de ne rien donner au Public qui pût n'avoir trait qu'à moi, c'eſt-à-dire, à la ſorte de conſidération qu'il eſt naturel qu'un Auteur eſpére retirer de ſon travail. En cela j'ai plus conſulté la prudence & ma pareſſe, que la modération. Habitué à écrire très-incorrectement, les ſoins néceſſaires pour retravailler un ſtyle quelquefois original, mais toujours louche & défectueux, ſeroient une fatigue pour moi, qui ſuis ſur-tout ennemi de la peine. Ce vice de l'eſprit, qui porte ſur toutes ſes opérations, doit naturellement ſe faire ſentir plus déſavantageuſement encore, que par-tout ailleurs, dans un Ouvrage de longue haleine, & qui roule ſur des queſtions de raiſonnement autant que ſur des points de fait. Le ſtyle de ce Traité fourmille de ce genre de défectuoſités, je le ſens autant que mes Lecteurs; mais mes

affaires & mes amis ont beſoin de moi; & le peu de tems qu'on me laiſſe, eſt mieux employé à compoſer, qu'à m'appéſantir ſur des réviſions de ſtyle. Parmi tous les défauts de celui-ci, on trouve des traits & des vérités. Celles qui ſont le fonds de cet Ouvrage, ſont d'une importance trop abſolue pour l'humanité, pour que mon amour-propre ſe ſoit cru autoriſé à les enſevelir dans l'oubli.

Ce n'eſt pas que je regarde le plan entier que je ſemble préſenter, comme un ſyſtême abſolument praticable dans toutes ſes parties; je ſuis peut-être le moins imaginaire de tous les hommes dans le fait. Je penſe que tous les principes établis dans cet Ouvrage, ſont vrais, & je ſerois fort aiſe d'avoir à les défendre; mais il eſt ſur-tout des points principaux, dont la néceſſité eſt urgente & abſolue.

Je n'offre pas ici une lecture d'amuſement. Indépendanment du ſérieux du ſujet, il demeure dans la façon dont il eſt traité, un air de déſordre que je n'ai pas eu la force de corriger. Outre ce que mon naturel y a apporté de ce genre d'imperfection, il eſt dû encore aux variations ſurvenues dans la contexture du plan. Je l'entrepris d'abord dans la forme d'un Commentaire libre ſur un Ouvrage excellent que je poſſédois alors en manuſ-

crit, & que je voulois donner au Public. Cet Ouvrage parut avant que j'eusse entrepris la troisiéme Partie ; cela me détermina à changer la forme de mon Ouvrage, & à rassembler sous des titres à moi des morceaux épars & négligés que j'avois laissé couler de ma plume. La premiére Partie se sent sur-tout beaucoup de cette réfaction, & je crains que la sorte de désordre qui y regne ne rebute mes Lecteurs. C'est pour eux plutôt que pour moi que je les prie d'aller jusqu'au bout, & d'attendre du moins à la troisiéme Partie à me juger définitivement.



L'AMI DES HOMMES.

CHAPITRE PREMIER.

Société, Richesses.

CEci n'est qu'une introduction, où j'établirai quelques principes fondamentaux très-abrégés, attendu qu'ils sont presque tous rebattus, mais indispensables avant d'entrer sérieusement en matiére.

Si l'homme pouvoit voler, je dirois qu'il est la plénitude du regne animal. Le plus vivace des animaux, il est encore le plus courageux, le plus fort, le plus adroit, le plus abstinent, & celui de tous qui fait le plus aisément pâture de tout.

On divise communément le regne animal, pour parler le langage des Physiciens, en deux genres principaux; *animaux sauvages* & *animaux domestiques*. Cette division est défectueuse, en ce qu'il est peu d'animaux domestiques qui ne puissent devenir sauvages; mais en les considérant d'un autre sens, on peut les diviser

en deux classes ; *animaux solitaires*, *animaux sociables*. L'homme est assurément de ces derniers. Il n'y a pas de vérité mieux démontrée que celle qui l'est par les faits. Par-tout où l'on a vu des hommes seulement, on les a assurément trouvés ensemble en même gîte ou repaire.

L'instinct de l'animal solitaire lui montre son avantage à être seul. L'instinct de l'animal sociable le porte à faire nombre avec ses semblables. Jusques-là l'homme n'est qu'animal; mais tout animal est avide, & c'est en cela que l'instinct de l'homme commence à se distinguer, & à s'étendre jusques à l'intellect. L'animal est avide du présent, & du présent momentané; l'homme est avide du présent & sans bornes : il l'est du passé dans lequel il se cherche des titres de possession, des ayeux, des annales; il l'est encore du futur qu'il ambitionne au delà de son existence. Il est avide de tout; & tandis que la nature d'une part le force à se réunir à son semblable, l'intellect lui fait d'autre part sentir qu'il s'appuie sur son rival, sur l'ennemi naturel de toutes ses prétentions.

Ce n'est pas ici le lieu de considérer cet intellect comme un présent de la Divinité destiné primitivement à des fonctions toutes nobles, & dignes de son origine. La trace de cette institution premiére se montre à la réflexion plus encore qu'à la foi. L'homme le plus barbare, démêlé par des yeux perçans, laisse voir au spectateur le germe de vertus qui ne tiennent rien de la nature animale. La générosité, la constance, le respect pour les vieillards, l'amour filial, & tant d'autres sont des plantes étrangéres sur un sol passager nécessité à un entretien journalier, & qui marche à chaque ins-

tant vers la destruction ; mais c'est l'homme brute que nous considérons uniquement en cet instant.

Il ne seroit donc pas étonnant que le meurtre se fût trouvé entre les deux premiers hommes égaux en âge & en dignité ; en effet, les plus anciennes annales de l'humanité nous l'annoncent comme le premier des crimes contre la société.

Il résulte de ces deux principes contraires, & tous les deux dans la nature, desquels l'un rapproche l'homme de son semblable, l'autre le lui fait regarder comme ennemi, que les loix concernant le partage des biens, ont dû être les premiéres de toutes, & les plus indispensables.

On en trouve en effet la trace dans toutes sociétés présentes & passées, même les plus informes. Dans les sociétés errantes, comme les hardes de Tartares, les camps d'Indiens, &c. qui transmigrent avec leurs familles & leurs bestiaux ; le Chef qui les conduit, régle les limites de chacun autour du camp. Les Conquérans partagerent le territoire de leur conquête, les Fondateurs celui de leur ville. En un mot, le partage des biens est la premiére loi de la société, & le tronc, pour ainsi dire, de toutes les autres loix : qu'on ne m'oppose pas l'exemple des Sauvages qui vivent en commun de la chasse & de la pêche. Ces peuples doivent être regardés comme une seule & même famille qui jouit d'un territoire immense, & qui en dispute les limites par des guerres cruelles avec des familles voisines. On pourroit même assurer que les Sauvages les plus brutes ont des *propriétés* reconnues entre eux, des arcs, des flèches, des *cabanes*, &c. La petitesse de ces sortes d'objets

proportionnés au peu de besoins de ces peuples, les a dérobés aux yeux de ceux qui en ont parlé autrement.

La propriété une fois établie, a ses abus comme tout ici-bas, & l'inégalité des fortunes en est une suite indispensable. La force, l'industrie, le bonheur, l'économie grossissent un héritage, & les défauts contraires diminuent l'autre. C'est ainsi que le territoire entier de la société passe dans les mains d'un petit nombre, & que tout le reste vit dans une sorte de dépendance de ce petit nombre, soit à ses gages, soit comme entrepreneur du maniement des fonds & de leur produit.

Telle est la société naissante & croissante. Voyons-la maintenant s'étendre & prendre la forme d'Etat. Les Incas, seuls Souverains qui se soient fait un grand Empire au profit incontestable de l'humanité, réunirent plusieurs de ces familles errantes & sauvages, dont nous parlions tout-à-l'heure; donnerent à chaque canton des loix utiles; leur enseignerent l'agriculture; les rassemblerent en un mot, & firent un corps immense. Mais vainement voudroit-on maintenir un corps sans alimens. La nourriture de l'homme ne se peut tirer que de la terre; la terre ne produit que peu ou rien qui nous soit propre, sans le travail de l'homme. La population & l'agriculture sont donc intimement & nécessairement liées, & forment ensemble l'objet principal d'utilité premiére d'où naissent tous les autres. Considérons d'abord la population sous son premier point de vue.

Les hameaux & les villages sont l'habitation des cultivateurs des champs, & de ceux d'entre les propriétaires qui sont obligés de les faire va-

loir eux-mêmes. Les bourgs sont d'une part des villages, dont le territoire est plus considérable; de l'autre, ils sont le séjour des petits propriétaires qui peuvent s'écarter de leurs fonds, & qui en ont assez pour que la rente que leur en fait l'entrepreneur ou fermier, les fasse subsister dans le voisinage, comme ils sont aussi l'entrepôt du troc intérieur du canton, & de l'échange du superflu avec le nécessaire, qui est l'ame de la société. Les villes sont de gros bourgs, domicile de l'espéce des propriétaires qui sont encore plus dans l'indépendance que les premiers, qui se rassemblent pour le plaisir ou pour les affaires. Les villes sont aussi la demeure des Tribunaux de Justice & de tous les entrepreneurs de détail qui sont employés à fournir les nécessités & commodités aux habitans & aux étrangers que de semblables motifs plus passagers attirent à cette espéce de rendez-vous. Les Capitales enfin sont le séjour du Prince, des grands propriétaires qu'attirent la faveur & les emplois dans le gouvernement : elles le sont des grands Tribunaux, des Arts, de la magnificence, du superflu.

Tel est le tableau extérieur de la population. C'est ainsi que tout ici-bas va par hiérarchies & par échelons, comme les marches d'un escalier qui toutes sont nécessaires également à la perfection; mais dont les plus basses, indépendanment de l'utilité commune, sont destinées à supporter tout le faix & l'ensemble, & conséquenment méritent plus d'attention, à proportion de ce qu'elles se rapprochent de la base.

Après avoir considéré la société dans le physique, examinons-la maintenant dans le moral.

La réunion forcée des deux mêmes principes

antipathiques que j'ai notés ci-dessus, savoir, la sociabilité d'une part, & la cupidité de l'autre, cause ici-bas les mêmes contradictions. Ce sont deux troncs qui se ramifient à l'infini; l'un porte les vertus, & l'autre les vices.

La sociabilité a inventé & placé par ordre l'attachement à ses proches, à ses amis, au public, à la patrie, au gouvernement, & à toutes les vertus de détail qui illustrent la vie privée, & rendent l'héroïsme aimable.

La cupidité vomit, au contraire, l'envie, l'orgueil, la violence, la fraude, la cruauté, & tous les vices qui déshonorent l'humanité, & la rendent plus profondément incompréhensible encore en mal qu'en bien. On verra dans la suite que loin de proscrire entiérement la cupidité, projet idéal sans doute, puisque rien de ce qui est dans la nature ne peut être détruit, je lui trouve une direction utile à la société. En effet, l'Etre suprême n'a rien mis en nous d'entiérement mauvais; mais dans la spéculation présente je ne considére la cupidité que telle qu'elle se montre à nous par ses effets les plus ordinaires.

Ce point de vue nous meneroit à l'idée du bon & du mauvais principe; erreur pardonnable à l'ancienne Philosophie, qui n'avoit pas comme nous l'avantage d'être guidée dans ses recherches à travers le cahos de la nature humaine par un trait perçant de lumiére révélée. Nous savons aujourd'hui que ces deux principes du bien & du mal si distans en apparence, partent néanmoins de la même souche, savoir, d'un arrêt de dégradation forcée, qui nous laissant toute l'étendue & tout le ressort d'une ame préparée pour une destination tout autrement

noble & pure, & y ajoutant encore l'inquiétude proportionnée au déplacement actuel, nous a livrés d'autre part à l'épaississement, aux besoins, aux erreurs de la matiére; de sorte que l'illusion est toujours en présence de nos désirs à côté de la vérité. De ces deux objets le second méne au bien, l'autre au mal; ainsi notre ardeur à courir dans des routes si diverses, part du même principe dirigé par la vérité, ou égaré par l'illusion, c'est-à-dire, de l'immensité de l'ame.

C'est ce qui a fait penser avec quelque raison, que le scélérat & le héros étoient en quelque sorte de la même étoffe, & que l'excès dans chacun de ces genres si opposés, supposoit une égale force de ressorts, de la direction desquels un rien a souvent décidé.

Cette vérité de spéculation est de toutes les connoissances, la plus utile dans la pratique. D'une part, elle nous rend dans la Société compatissans pour les vicieux, moins austéres, moins durs, plus humains, moins présomptueux, moins susceptibles d'orgueil; de l'autre, elle nous fait sentir dans les places que les soins & les travaux du courant ne sont qu'un bas détail en comparaison du premier des soins, qui est le maintien des mœurs.

En effet, dès que le Souverain, (que je ne cite ici que comme la plénitude de la puissance, comprenant sous son nom tout ce qui a de l'autorité parmi les hommes) dès que le Souverain, dis-je, sera persuadé que la sociabilité & la cupidité existent & se combattent comme deux élémens contraires dans tous les hommes; qu'il aura compris encore que les mœurs, usages, opinions *décident en général* l'inquiétude humaine vers

celle de ces deux affections rivales qui se trouve en vogue dans la société; que marchant par gradation, il aura senti que c'est lui qui peut enchaîner celui de ces deux élémens qu'il voudra, & donner carriére à l'autre; certainement le résultat de cette spéculation aussi simple que sérieuse, sera de ne se connoître qu'un devoir, qui est de marcher en tout & par-tout & jusques dans ses moindres actions vers la sociabilité, & de se détourner, même avec affectation, s'il est possible, de la cupidité. Celle-ci n'est jamais riche de ce qu'elle posséde; elle est toujours pauvre de ce qu'elle désire. Dans les vues de la sociabilité, au contraire, comme il n'est question que de se réunir, chacun apporte tranquilement son contingent à la masse; riche de ce qu'il y fournit, il n'est pauvre que de ce qui manque à son confrére; & comme malgré toute habitude de confraternité; nos besoins situés en la personne d'autrui, sont toujours très-bornés, il ne faut pour nous satisfaire sur cet article que la vie & le vêtement. Il n'est qu'un moyen d'enrichir un peuple; c'est de le tourner vers la sociabilité. Ouvrez les annales de l'humanité, vous y verrez que de tous les peuples & dans tous les tems, aucuns n'ont vêcu plus durement, n'ont cependant été plus attachés à leur façon d'être, & ne se sont en conséquence estimés plus riches, que ceux qui ont vêcu le plus en commun.

Ce n'est pas assez sans doute de poser des principes; il faut sur-tout les démontrer. Celui qui attribue à la cupidité tous les maux qui ravagent la société, trouve à chaque instant sa preuve dans les faits. En effet, si l'on en excepte quelques passions brutales (& encore dans

celles-

celles-ci certain point d'abrutissement) on verra que tout le reste vient de la cupidité, du désir de s'approprier les biens de gout ou d'opinion.

La suite de cet Ouvrage, dont l'objet n'est point du tout de faire un traité de morale, me donnera occasion de prouver cette vérité dans toutes ses branches. Mais j'attaque en ce moment la cupidité dans son fort, & je vais démontrer qu'elle nous égare, même dans la recherche de ceux des avantages physiques dont elle fait le plus de cas, je veux dire, de la richesse. Il résultera de cet examen une définition précise de ce que c'est que richesse pour un Etat ; ce qui remplira en entier l'objet de ce Chapitre.

Qu'est-ce que la richesse ? Ce devroit être la possession des biens d'ici-bas. Si c'est cela, la sociabilité est toujours riche, & la cupidité jamais.

Le néceſſaire, l'abondance & le superflu sont, en fait de biens, ce que sont en style de Grammaire, le positif, le comparatif & le superlatif. Le premier est la base des deux autres, qui sans lui portent en l'air. Examinez les calculs de la cupidité, ils prennent l'échelle à rebours. Ces trois ordres de biens sont de telle nature, qu'on ne les voit que du bas en haut. C'est dans les entraves de la nécessité, que le nécessaire est un objet d'ambition. Le nécessaire désire l'abondance, & l'abondance le superflu ; mais ce dernier, d'autant moins satisfait qu'il devroit le plus l'être, voit & désire au delà de ce qu'il posséde sans avoir jamais senti ni l'abondance, ni le nécessaire. Quel est le riche, interrogé sur ce qu'il lui faut, qui répondra : le pain, le vin à suffisance, *un habit* de laine l'hyver, & de toile l'été.

S'il s'en trouve un qui réponde de la ſorte, examinez ſes actions, & ne l'en croyez ſur ſa parole, que quand vous aurez vu de près que tout ce qu'il poſſède au delà, eſt aux ſiens, à ſes amis, à la ſociété plutôt qu'à lui; que loin de ſonger à accroître ſon bien, il eſt prêt à le ſacrifier au beſoin d'autrui. Ce riche-là, s'il en eſt, jouit véritablement de ce qu'il poſſéde, puiſqu'il connoit le néceſſaire, l'abondance & le ſuperflu; mais l'exemple eſt trop rare pour faire régle.

Sortons de la théſe particuliére, & portons nos ſpéculations ſur le corps entier de la Société, ſur ce qu'on appelle l'Etat. Les trois ordres de biens établis ci-deſſus, ſont & ſeront, de l'aveu de tout homme ſenſé, l'agriculture, le commerce, les tréſors. L'on y trouve les mêmes qualités de proportion & de progreſſion que j'ai notées dans leur emblême, le néceſſaire, l'abondance & le ſuperflu.

Cette vérité une fois poſée, écoutons les leçons de tous les prôneurs de l'intérêt, examinons le détail des ſoins des différens gouvernemens. Vous y verrez préciſément ce que je diſois tout-à-l'heure, l'échelle priſe à rebours. L'argent, l'argent, diront-ils; le commerce utile eſt celui qui apporte de l'argent; le commerce ruineux eſt celui qui ſe ſolde en argent. A les entendre, l'Etat le plus riche ſeroit celui qui auroit trouvé une mine inépuiſable d'or; & s'ils pouvoient à leur gré gouverner les élémens, pour s'épargner le travail de la mine, ils obligeroient l'air & le feu de le mettre en fuſion, & de le vomir, comme le Véſuve pouſſe des matiéres enflammées, juſqu'à ce que la lave eût couvert & endurci toute la ſurface du territoire

de la patrie, & qu'ils fussent parvenus au sort du Roi Midas.

Mais, diront-ils, votre comparaison péche précisément dans le point le plus essentiel. Vous avez dit tout-à-l'heure que le possesseur du superflu ne regardoit jamais en arriére, & méconnoissoit l'abondance & le nécessaire; & il faut avouer que cette imputation a quelque vérité. Si votre figure étoit juste, il faudroit que ceux qui en matiére d'intérêt d'Etat, en calculent la puissance d'après la quotité de son argent, n'eussent aucunes vues rélatives au commerce & à l'agriculture. Or, c'est précisément ici le contraire. Nous ne voulons de l'argent que parce qu'il est le suc nourrissier du commerce, le représentatif des facilités du troc. Le commerce vivifie l'agriculture, en donnant un prix & des débouchés à ses productions. Ainsi la comparaison de votre échelle renversée cloche à tous égards. L'argent est la séve de l'industrie & de l'agriculture, loin d'en être le superflu.

Tout est-il dit, Messieurs? Est-ce bien là votre systême? Fixons-le, afin de ne point varier. Voici maintenant le mien à moi. L'argent n'est rien du tout de sa nature. Il est seulement devenu signe de convention représentatif des biens de la vie. Loin que la multiplication du signe donne des facilités pour le troc & pour la production de la chose signifiée, il ne fait qu'embarrasser l'un & l'autre : un plus gros volume du signe en représente un moindre de la chose signifiée; c'est d'abord une incommodité. L'inconvénient seroit peu considérable jusques-là; mais voici des maux réels.

La commodité du signe une fois établi comme *nature de biens* dans l'Etat, fait tomber tou-

tes les autres. Les biens naturels de l'agriculture & du commerce, à ſavoir, les denrées & les marchandiſes, ſont pénibles à aquérir, ſujets au dépériſſement, difficiles & embarraſſans à garder, n'ont de prix que pour celui qui en a beſoin. Votre ſigne, au contraire, ſe trouve dans les mines, s'aquiert en volant & en tendant la main, arts de facile exercice : il ne dépérit même point; un coffre fort ſuffit pour raſſembler la plus groſſe fortune : le débit en eſt aſſuré à l'inſtant, & il prend au gré du poſſeſſeur toutes ſortes de formes. Il eſt donc dans la plus exacte raiſon que le ſigne prenne dans l'eſtime humaine le pas à tous égards ſur la choſe ſignifiée, & que la banque faſſe négliger le commerce & l'agriculture.

Ce n'eſt pas ici le lieu de démontrer tous les inconvéniens tant moraux que phyſiques de cette nature de biens, combien elle échappe au régime des loix; dans quelle impoſſibilité elle met le Prince, les loix, la police, & enfin tous les moyens humains d'empêcher le monopole & la vénalité de la loi même & de la conſcience; quelles ſecouſſes elle peut donner à l'Etat en ſauvant les grands coupables, ou leur donnant du moins la facilité d'aſſocier leur fortune à leur proſcription; combien elle eſt peu capable de tenir lieu des autres biens dont elle uſurpe la place; combien elle détruit la dépendance où le riche eſt du travail du pauvre, ſeul palliatif du mal véritable de l'inégalité des fortunes; combien elle rend fautif & ruineux le tarif de la ſubvention réciproque entre le gouvernement & les ſujets; tarif qui fait la principale artére de la circulation dans un Etat; combien enfin elle rompt tous les liens de la ſocia-

bilité entre les citoyens, & établit la dureté, l'intérêt & la baſſeſſe. Toutes ces choſes viendront naturellement & d'elles-mêmes dans la ſuite de mon Ouvrage.

Il me ſuffit maintenant d'avoir fait douter un inſtant du principe de mes antagoniſtes; je lui donnerai encore une attaque, ſeulement en établiſſant ſur des notions même triviales, ce que c'eſt que la vraie richeſſe.

La nourriture, les commodités & les douceurs de la vie ſont la richeſſe. La terre la produit, & le travail de l'homme lui donne la forme. Le fonds & la forme ſont la terre & l'homme. Qu'y a-t'il par delà? Par-tout la forme eſt néceſſaire au fonds, ici plus qu'ailleurs. *Tant vaut l'homme, tant vaut la terre*, dit un proverbe bien ſenſé. Si l'homme eſt nul, la terre l'eſt auſſi. Avec des hommes on double la terre qu'on poſſéde, on en défriche, on en aquiert. Dieu ſeul a ſu de la terre tirer un homme; en tous tems & en tous lieux on a ſu avec des hommes avoir de la terre, ou du moins le produit; ce qui revient au même. Il s'enſuit delà que le premier des biens, c'eſt d'avoir des hommes, & le ſecond de la terre.

La multiplication des hommes s'appelle *Population*. L'augmentation du produit de la terre s'appelle *Agriculture*. Ces deux principes de richeſſes ſont intimement liés l'un à l'autre. Je l'ai dit, je le prouverai dans le Chapitre ſuivant.

On peut réſumer de celui-ci que la baſe des loix poſitives eſt le partage des biens & avantages de la ſociété, & le maintien des droits de chaque individu à cet égard; & que la baſe des loix ſpéculatives eſt la direction de l'inquiétude *& de l'avidité* humaine vers la ſociabilité

& la vérité, & le soin continuel de les détourner de la cupidité & de l'illusion.

Princes, quelques-uns d'entre vous ont aimé qu'on leur dît qu'ils étoient les maîtres absolus des biens de leurs sujets : si jamais quelque autre qu'un Charlatan découvre réellement ce secret-là, faites pendre le démonstrateur, comme l'on fit autrefois celui qui avoit rendu le verre malléable.

Mais il est une autre sorte de bien qui vous appartient, & qui vous assure tous les autres; ce sont les hommes : vous aurez tout, si vous savez tirer parti de ce bien : l'art de le gouverner, étendu dans le détail, est très-borné dans le principe. Animez la sociabilité, opprimez la cupidité; l'une est la corne d'abondance, l'autre est la boëte de Pandore. Il ne tient qu'à vous de verser ou d'ouvrir.

CHAPITRE II.

La Mesure de la Subsistance est celle de la Population.

LA Population une fois reconnue pour le premier des biens de la Société, il est question de savoir d'où on la tire, & les moyens de se procurer cette sorte de richesse.

Dieu créa au même tems tous les germes, & leur donna la faculté de se reproduire & de se multiplier; mais il les rendit tous dépendans des moyens de subsistance; c'est une vérité physique, & dont la démonstration est répandue sur toute la surface de l'univers. Tout germe se

desséche & meurt, si les sucs alimentaires qui lui sont propres, n'entourent & n'échauffent les organes de sa croissance, & ne fournissent à sa subsistance.

C'est de ce principe simple & vrai qu'il faut partir pour calculer juste sur la Population, sur les moyens de l'étendre, sur les vices qui la restreignent & la font languir.

Il est singulier combien de tout tems on a raisonné peu conséquenment sur cet article. Toutes les fois qu'un grand Etat est tombé dans la corruption des mœurs, on s'est plaint de la dépopulation. Les Spéculateurs ont cherché le reméde, les Législateurs l'ont ordonné, & toujours inutilement. Pourquoi ? c'est qu'on vouloit traiter le mal sans en connoître le principe. On ordonnoit des mariages, on recompensoit la paternité, on flétrissoit le célibat; c'est fumer, c'est arroser son champ sans le semer, & en attendre la récolte.

Demandez encore aujourd'hui à nos Spéculateurs, pourquoi la plupart des Etats de l'Europe se dépeuplent visiblement : les uns nieront le fait; ce qui est la méthode la plus courte en tout genre de dispute & la moins digne de réplique : le plus grand nombre convenant du fait trop visible pour être contesté de bonne foi, en accusera le célibat des Moines & des Religieuses, la guerre, le grand nombre de troupes réglées, la navigation, les transmigrations dans le nouveau monde, & autres prétendus vices de constitution dont la plupart sont, au contraire, de nouvelles racines de la Population, comme j'espére le démontrer.

Quelle est donc, selon vous, me dira-t'on, la vraie cause de la dépopulation ? La voici.

C'est la décadence de l'agriculture d'une part; de l'autre, le luxe & le trop de consommation d'un petit nombre d'habitans, qui séche dans la racine le germe de nouveaux citoyens.

Je sais combien de préjugés établis cette opinion choque diamétralement. Que de citoyens entendus en espaliers, & qui dépensent en serres chaudes, croient l'agriculture aussi moderne en Europe que la Philosophie des Dames, & perfectionnées de nos jours plus que jamais! Combien de calculateurs élégans démontrent que la consommation même de la prodigalité & ce qu'on appelle luxe, fait la prospérité d'un grand Etat! Ce n'est pas encore ici le lieu de combattre toutes les illusions de détail; leur tour viendra. Maintenant il est question de démontrer mon principe, à savoir, *que la mesure de la Subsistance est celle de la Population.*

Si la multiplication d'une espéce dépendoit de sa fécondité, certainement il y auroit dans le monde cent fois plus de loups que de moutons. Les portées des louves sont très-nombreuses, & aussi fréquentes que celles des brebis qui n'en portent qu'un. L'homme condamne au célibat des armées de moutons; & je n'ai pas ouï dire qu'il fît aux loups cette espéce d'injustice. Il tue beaucoup plus de moutons que de loups; & cependant la terre est couverte de la race des premiers, tandis que celle des autres est très-rare. Pourquoi cela? C'est que l'herbe est fort courte pour les loups, & très-étendue pour les moutons.

Les Sauvages d'Amérique qui ne vivent que de la chasse, sont réduits à la condition & presq qu'à la Population des loups. Un très-petit peuple de ces Sauvages occupe un territoire, qui

bien cultivé, fourniroit à la subsistance d'un peuple immense, & ces foibles nations se font encore souvent entre elles de cruelles guerres pour les limites; mais leur Population qui n'est gênée ni par le célibat, ni par aucune régle de continence, se proportionne naturellement aux seuls moyens de subsistance qu'ils savent se procurer. Un ancien Romain, toujours prêt à retourner & labourer son champ, vivoit lui & sa famille du produit d'un arpent de terre. Un Sauvage qui ne séme ni ne laboure, consomme seul le gibier que cinquante arpens de terre peuvent nourrir : conséquenment *Tullus Hostilius* avec mille arpens de terre, pouvoit avoir cinq mille sujets, tandis qu'un Chef de Sauvages, tels que je les ai représentés, borné au même territoire, auroit à peine vingt hommes.

Telle est la disproportion immense que l'agriculture peut établir dans la Population. C'en sont ici les deux extrêmités. Un Etat se dépeuple en proportion de ce qu'il s'éloigne de l'une & se rapproche de l'autre; en proportion de ce qu'on y cultive les terres, & qu'on les emploie à produire ce qui est de la nourriture essentielle de l'homme, l'espéce augmente en nombre; en proportion de ce qu'on les laisse en friche, ou qu'on les emploie en inutilités ou productions de consommation précaire, l'espéce diminue invinciblement malgré tous Edits & Loix d'encouragement ou de rigueur en faveur des mariages.

Il suit delà que les consommations en superfluités sont un crime contre la Société qui tient au meurtre & à l'homicide; d'autant que ce qui est luxe en naissant, devient usage & décence dans la *suite. D'où* nait que la principale atten-

tion du Gouvernement doit être de porter par l'aiguillon de l'honneur & par la force de l'exemple, l'orgueil humain vers la frugalité & une sorte de modestie rélative à chaque profession. Mais il n'est pas tems encore d'entamer cette matiére.

Mr. David Hume, Auteur Anglois, l'un des plus respectables Ecrivains politiques que nous connoissions, tant par son érudition également saine & profonde, que par la sagesse de ses raisonnemens & une modestie bien rare en ce tems-ci, a fait un Traité complet sur la question de la Population ancienne comparée à celle de notre tems. Ce seroit dommage que nous n'eussions pas ce morceau également savant & raisonné; & je lui rens toute justice sur le mérite d'homme de Lettres & de citoyen, qu'on ne peut s'empêcher de reconnoître à un point éminent dans l'Auteur; mais en convenant de plusieurs des principes renfermés dans ce Traité, je ne suis pas de son avis sur les conséquences en général. On pourroit le suivre dans les détails, & lui en disputer un grand nombre; mais on le feroit avec désavantage : de fait, en ce qu'il est bien difficile d'en savoir plus que lui; de droit, en ce que cette sorte de controverse seroit au moins fade, & peut-être odieuse. Mais d'après les principes établis ci-dessus dont un homme d'aussi bon esprit que Mr. Hume conviendroit sans doute, principes qui abrégent la question autant qu'ils la fixent, elle se réduit à savoir si la consommation actuelle de chaque individu, & sur-tout celle des riches, est plus considérable qu'elle n'étoit autrefois.

Le faste des anciens Asiatiques, & l'étendue excessive de l'Empire du Grand Roi, devoient,

ſans contredit, avoir fort dépeuplé cette partie du monde ; mais la barbarie du gouvernement Turc & Perſan l'ont extrêmement dévaſtée, & ſur les ruines de tant de villes célébres de l'antiquité l'on ne trouve plus que de vaſtes déſerts à peine pratiquables pour les caravanes. On en peut dire autant de la partie de l'Afrique jadis célébre ſous les Carthaginois, les Rois Numides, &c. & qui ſont le bas Empire même, contenoit juſqu'à quatre cens villes Epiſcopales, ayant chacune ſon diſtrict, contrées arides aujourd'hui & diſputées aux lions & aux tigres par des hommes plus féroces qu'eux. Les pays connus ſous le nom de Gréce, tant dans le continent que les iſles & terres adjacentes, ne ſont aujourd'hui que des roches déſertes ; & ces iſles autrefois ſi célébres par des Temples fameux, des Ecoles, des Hommes illuſtres, & une Peuplade immenſe, ne ſont que des écueils. J'excepte de mes calculs toute cette partie de la dévaſtation générale, comme rélative à des cauſes morales ; & nous ne traitons ici que du phyſique. Il faut pareillement en retrancher l'Amérique. Si d'une part l'invaſion de la partie méridionale de l'Amérique par les Eſpagnols, & l'abus qu'ils firent de leur victoire, a fait rentrer dans la terre des peuplades immenſes d'hommes ; ſi la molleſſe & le gouvernement tyrannique des nouveaux colons a tenu ces fertiles contrées dans cet état de dévaſtation, on peut dire que les différentes colonies des autres nations de l'Europe dans tout le reſte de cette partie du monde, ont compenſé cette perte pour l'humanité ; ſi c'eſt compenſer que de mettre un à la place de vingt-cinq. Mais cette partie du monde n'exiſtant pas pour nous dans les tems

que nous prenons ici en comparaiſon, il eſt inutile d'en faire mention. C'eſt donc l'Europe uniquement qui peut à cet égard entrer en queſtion. Nous pourrions encore en excepter l'Italie, qui notoirement nourriſſoit vingt-ſix millions d'ames dans ſes tems de ſplendeur par le moyen des bleds d'Egypte qui ne nourriſſent plus perſonne. L'Italie qui en nourriſſoit peut-être le double de ſon propre produit dans les premiers âges de Rome, à en juger du moins par la multiplication de différens peuples qu'on voit ſans ceſſe en armes contre les Romains dans ces tems belliqueux; l'Italie, dis-je, contient à peine aujourd'hui cinq millions d'habitans. Mais ſans entrer dans les ſpéculations hiſtoriques, examinons ſeulement ſi les hommes dans les premiers tems conſommoient autant de produit de terre qu'ils en conſomment aujourd'hui; & pour ne point ſortir des portions de conſommation auxquelles je me ſuis borné dans ce Chapitre, brûloit-on autant de bois que de nos jours? J'en doute, puiſque depuis moins de dix ans la conſommation de Paris, ſeulement à cet égard, a augmenté de deux cens mille voies; ce qui conſtitue preſqu'un tiers de crue. Je ne crois pas qu'on prétende que le nombre des habitans ait augmenté de cela. Chacun ſait que les recherches du luxe, de la molleſſe, & la vanité mal entendue, ſont la cauſe de cet excès. Telle maiſon n'avoit, il y a dix ans, du feu que dans les chambres & antichambres de chaque appartement, qui a des poëles aujourd'hui dans tous les cabinets, garde-robes & eſcaliers. Les femmes ſuivantes de cette maiſon ont toutes en particulier leur chambre, leur feu, leur lumiére. En un mot, tout a doublé de la ſorte. Il faut

cependant du terrain employé à ne porter que du bois pour fournir à cette consommation. Le bois devenant la marchandise du meilleur débit, chacun se hâte d'en planter, & de dérober ainsi une portion de son héritage à la nourriture des hommes. Y avoit-il chez les anciens autant de voitures qu'aujourd'hui? Il faut du bois aussi pour leur entretien. Les cuirs, les graisses, tout ce qu'on tire des bestiaux, se consommant au double & presque toujours en pure perte, le pâturage a pris le dessus sur le labourage, & depuis long-tems le proverbe est établi qui dit: *Qui change son champ en pré, augmente son bien de moitié.* Le pré cependant ne porte en général qu'une bonne récolte par an, & ce n'est que du second bond qu'il sert à la nourriture des hommes; autre soustraction faite à l'humanité. Je sais qu'on peut me dire que les forêts étoient immenses alors, mais mal gouvernées, au moyen de quoi elles dévastoient plus, & servoient moins; que les prairies n'étoient que des marais qui ne fournissoient qu'un médiocre entretien aux bestiaux, &c. S'il étoit dans mon plan de prendre la contrepartie du systême que propose Mr. Hume sur ce point, ce seroit à moi à me retourner sur ces objections, & à démontrer que les prétendus déserts en question n'existoient que chez des peuples barbares encore, & tels à peu près que l'étoient les habitans de l'Amérique septentrionale, quand nous l'avons découverte; que, par conséquent, ces contrées doivent encore être exceptées, comme celles ci-dessus, du point de comparaison dont il s'agit. Je devrois établir enfin que l'agriculture étoit chez les nations policées, portée pour le moins au point où elle est de nos jours,

donc.... Mais mon but principal ici n'étant que de recommander cet art & cette science, mere de l'humanité, il me suffiroit d'avoir amené mon antagoniste à raisonner en conséquence, pour que mon dessein fût rempli. Somme toute; convenons que les anciens connoissoient aussi-bien l'agriculture que nous, & l'honoroient davantage; Mr. Hume prouveroit cela mieux que moi. Ils consommoient moins en général & en particulier; il le démontreroit encore; donc ils étoient en plus grand nombre.

Ce n'est pas encore ici le lieu de considérer la Population rélative au travail; nous y viendrons dans le tems, & dirons en quel sens le travail fécond peut être utile à la Population. Suivons encore quelques considérations qui résultent de la partie actuelle de notre sujet.

Les hommes multiplient comme les rats dans une grange, s'ils ont les moyens de subsister. C'est un axiome que je n'ai pas inventé, & qu'il est tems qu'on prenne pour base de tout calcul en ce genre. En ce sens, le mot de Mr. le Prince, après la boucherie de Senef, qui parut barbare à ses Officiers étonnés, & qui n'étoit peut-être chez lui qu'un effet de cette audace militaire qui nâquit & mourut avec lui, *une nuit de Paris remplacera cela*; ce mot, dis-je, pouvoit être un axiome politique bien raisonné.

A moins qu'il ne survienne quelque augmentation de subsistance étrangére & nouvelle dans l'Etat, il ne sauroit s'élever une seule plante de plus dans ce jardin garni de toutes ses parties, qu'un autre ne lui fasse place. En vain travaille-t'on à Paris toutes les nuits, si les maladies, la guerre, la mer, &c. ne font des places vacantes.

Les batailles & massacres ne nuisent point à la Population, si d'ailleurs elles ne nuisent à l'agriculture ; & l'on remarque avec étonnement qu'après des tems de troubles & de calamités, un Etat est tout aussi peuplé qu'il l'étoit auparavant, tandis que les édifices, les chemins, tout enfin ce qui désigne la prospérité apparente, se ressent visiblement de l'interruption de l'ordre & de la police. Pourquoi cela ? C'est que l'homme n'a qu'une seule & véritable racine, qui, comme toute autre, se nourrit du suc de la terre.

Ce n'est pas cependant que les tems de guerre, & plus encore ceux de trouble, n'interrompent & ne détruisent l'agriculture dans certains cantons ; mais elles la vivifient dans d'autres, en accélérant le débit de ses productions. On voit d'ailleurs que ce ne sont pas les calamités dont le laboureur voit le principe en réalité & la fin en espérance, qui rebutent sa précieuse activité. Le fermier en Flandres séme de nouveau derriére l'armée qui vient de fourager son champ. En troisiéme lieu, si la guerre dévaste quelques Provinces, elle les fume en même-tems ; & d'autre part, ses nécessités & ses dépenses mettent peu à peu tout le monde dans le cas de retrancher de sa dépense particuliére, & conséquenment de sa consommation. Cette diminution de luxe profite plus à la Population que le gouffre dévorant de la guerre ne lui nuit, pourvu toutefois que cela dure. Remarquez à ce sujet que jusques au siécle de Louis XIV. la nation a toujours été en guerre, soit étrangére qu'elle alloit chercher ailleurs quand elle ne l'avoit pas chez elle, soit interne par les guerres des Gentilshommes, dont les derniers soupirs ont été les duels. Ces *guerres ne* dépeuploient pas, parce qu'el-

les tenoient le reste de la nation en nécessité ; & comme nous fumes, sommes & serons toujours glorieux, nous en faisions vertu. Le Roi du siécle passé a le premier mis sur pied des armées exorbitantes, en a nécessité la mode, & conséquenment la briéveté des guerres, qui dès lors dépeuplent beaucoup, & ne peuplent pas, en ce qu'elles n'affaissent le luxe que pour un tems, & le labourage pour toujours.

En général donc & dans le principe, ce ne sont ni les guerres, ni les épidémies qui dépeuplent un Etat ; mais si vous mettez un cheval de plus dans l'Etat, toutes autres choses demeurant égales, vous êtes certain d'y tuer quatre hommes au moins. Mais, me dira-t'on, les bestiaux fument, & cet engrais vivifie d'autres portions de terre, qui sans cela seroient incultes. J'en conviens. Aussi ai-je dit, *toutes autres choses demeurant égales*. J'ajoute que l'entretien des bestiaux qu'autrefois on appelloit *planturage*, est un des principaux arcs-boutans d'une florissante agriculture. Mais prenez garde que je n'attaque ici que la sorte d'animal dont le luxe peut faire abus, & qui bien que d'une utilité singuliére, est le moins rapportant de tous les animaux domestiques à la campagne. Le nombre en augmente chaque jour à la Ville, où les fumiers sont si abondans, qu'ils ne valent presque pas la peine d'être enlevés, & où la consommation que font ces animaux monte au double & au triple de ce qu'elle seroit, s'ils étoient entretenus sur les lieux, parce qu'elle nécessite l'entretien de l'énorme quantité de chevaux de trait nécessaires pour leur apporter leur nourriture à Paris.

Revenons au grand & unique axiome en cette ma-

matiére, *la mesure de la subsistance est celle de la Population.* En ce sens il est vrai de dire que plus il y a de consommation dans un Etat, plus cet Etat est puissant; mais il faut bien entendre ce principe. Si vous entendez par-là que la vraie puissance d'un Etat consiste à avoir beaucoup de consommateurs, je suis de votre avis; mais par la même raison, beaucoup de consommation faite par un petit nombre de consommateurs, est une corrosion continuelle & toujours croissante du nerf de la Population.

Cessons de nous égarer sur ce principe. Ce n'est ni le célibat, ni la guerre, ni la navigation qui dépeuplent un Etat; au contraire. Je vais entreprendre la démonstration de ce paradoxe sur celui de ces trois ordres de choses qu'on abandonne le plus aisément en ce genre à une sorte d'anathême public.

Les Auteurs politiques Protestans (il faut avouer que ce sont les meilleurs) ont tous attribué au Monarchisme la dépopulation de l'Espagne, de l'Italie, & des autres parties de l'Europe qui suivent le Rite Romain; & pour répéter ici les paroles d'un des plus habiles hommes & des plus profonds Ecrivains * en ce genre : *Les Moines*, dit-il, *ne sont d'aucune utilité ni ornement en paix, ni en guerre, en deçà du Paradis, comme l'on dit.... L'expérience fait voir que les Etats qui ont embrassé le Protestantisme, en sont devenus visiblement plus puissans.* Nos Politiques ont non-seulement pris condamnation sur cet article, mais ils ont encore quelquefois enchéri : il s'en faut bien que je ne sois de cet avis.

J'ai habité dans le voisinage d'une Abbaye à

* *Essai sur la nature du Commerce par Mr. Cantillon.*

la campagne. L'Abbé qui partageoit avec les Moines, en tiroit 6000 livres. Je veux bien que la portion conventuelle fût plus forte, mais de peu de chose; car Messieurs les Commandàtaires ne sont pas dupes. Sur les 6000 livres de rente restantes, ils étoient trente-cinq; à savoir, quinze de la maison, & vingt jeunes Novices étudians, attendu qu'il y avoit un Cours dans cette maison. Ces trente-cinq maîtres avoient en comparaison peu de domestiques; mais ils en avoient au moins quatre. Or, je demande si un Gentilhomme vivant dans sa terre de 6000 livres de rente, en auroit eu davantage. Ainsi entre lui, sa femme & quelques enfans, à peine auroient-ils vêcu dix sur ce territoire, & en voilà quarante d'arrangés en vertu d'une institution particuliére. En conséquence donc du principe établi, qu'il ne sauroit s'élever de nouveaux habitans dans un Etat qu'à proportion des moyens de subsistance; que plus cette subsistance est volontairement resserrée par ceux qui occupent le terrain, plus il en reste pour fournir à une nouvelle peuplade, il seroit impossible de nier que toutes autres choses mises à part, les établissemens des maisons Religieuses ne soient très-utiles à la nombreuse Population. Que ce soit de par le Roi, de par saint Benoît ou saint Dominique, qu'un grand nombre d'individus s'engagent volontairement à ne consommer que cinq sols par jour, toujours est-il vrai que ces sortes d'institutions aident fort à la Population, simplement en donnant de la marge, & laissant du terrain à d'autres plançons. Que tous les Moines vivent ainsi, que toutes les Communautés soient nombreuses en proportion de leurs revenus, c'est ce que je n'ai garde de soutenir, & ce qui

est étranger à la question. Je m'ingérerai moins encore à dire les moyens de maintenir dans leur vigueur les institutions dont je parlois tout-à-l'heure, & dont le relâchement est au moins une lépre dans l'Etat. Je dis seulement, que selon le maintien de la maison que j'ai citée, & de plusieurs autres en ce genre que j'ai connues, loin de nuire à la Population, elles y servent, toutes plaisanteries cessantes; car je ne les aime ni folles ni triviales.

A l'égard de l'objection, qu'un Seigneur est utile dans l'Etat, ou du moins y sert d'un grand ornement, au lieu que les Moines n'y sont ni l'un ni l'autre, l'Auteur que j'ai cité, quoique Protestant, met du moins à son axiome le correctif *en deçà du Paradis.* Il fait en cela la critique de certains misérables libelles gauchement plâtrés d'un vernis de dissertation sur le droit public, & cependant bien accueillis depuis quelques années chez nous, où l'on ose avancer que les Ministres de la Religion ne sont d'aucune utilité dans l'Etat. L'Auteur ne parle ici que des Moines; ce qui fait encore une différence bien grande: & à vrai dire, n'étant que calculateur, il lui est permis de mettre tout au même poids & mesure; ce qui est, au contraire, un délire pour un Politique. Mais je puis répondre encore à cette double objection sans rien forcer. Examinons d'abord l'article de l'utilité, je serai court; ensuite celui de l'ornement, je le serai plus encore.

Les Moines de fait étudient, prêchent, instruisent, travaillent, desservent les Paroisses de campagne. En outre, ils ont tous ou la plupart dans leur institution quelque objet d'utilité; je dis plus, de nécessité. S'ils ne le remplissent

pas, c'est l'affaire du Législateur & de la Police. Eh quoi! je suppose que la Milice fût relâchée & tombée dans la mollesse, la Magistrature dissipée, la Noblesse sans mœurs & sans délicatesse, faudroit-il pour cela supprimer le Militaire, les Magistrats & les distinctions héréditaires? L'invention de supprimer & de détruire est le contraire absolu de l'art de gouverner; c'est la magnanimité du suicide. Un Chirurgien ignorant fait couper la jambe; Esculape l'eût traitée & guérie. Quatre traitemens comme celui du premier, il ne reste plus que le tronc. Je n'ai rien à dire de plus sur l'utilité morale. Je n'aime pas à m'étendre sur des points étrangers à mon sujet. Passons à l'utilité physique.

Chacun sait que la plupart de ces grands établissemens Monastiques si riches aujourd'hui, n'étoient autrefois que des déserts, & que nous devons aux premiers Cénobites le défrichement de plus de la moitié de l'intérieur de nos terres. Mais sans nous prévaloir de l'autenticité du titre, article si sacré en saine politique & si hors de mode aujourd'hui, considérons les choses dans l'état présent. On n'ignore pas, & il est passé en proverbe que les Bénédictins, par exemple, mettent cent sur leur territoire pour lui faire produire un. Je connois dans leurs biens telle chaussée d'étang ou contre des riviéres, tel autre ouvrage enfin utile ou nécessaire, qui a certainement couté trois fois le fonds de l'Abbaye entiére sur lequel la construction est faite. Ces travaux longs & dispendieux, qui sont une sorte d'ambition & de joie pour des corps qui se regardent comme perpétuels, toujours mineurs pour aliéner, toujours majeurs pour con-

ferver, font au-dessus des forces des particuliers. L'Etat ne peut envisager que les objets généraux, & quand ses secours descendroient quelquefois jusques aux détails, il faut encore une administration puissante & toujours présente pour l'entretien. Ou le Seigneur possesseur du fonds est riche & grand propriétaire, en ce cas il ne consomme pas sur les lieux qui sont négligés, & qui se ruinent petit à petit, ou s'il est obligé d'y résider, il est foible, accablé de faux fraix, de dettes antérieures : son administration est intermittente, & tout languit sous son fils, si ce n'est sous lui. Or, il n'est pas contesté que ces travaux ne soient un bien particulier qui ressortit au bien général, & qui l'établit. Il en est de même des bâtimens; même solidité, même entretien. Une des Eglises de l'Abbaye dont j'ai parlé d'abord, est connue dans notre Histoire par une époque fameuse depuis sept cens ans : elle est absolument au même état où elle étoit alors. Quels sont les bâtimens des particuliers qui ont une pierre de ce tems-là ?

Quant à l'ornement, avouons que le Seigneur de 6000 livres de rente que nous avons établi, remplaçant les quarante Moines cités dans notre premier exemple, ne feroit pas d'un lustre bien fameux dans son Château. Nous prenons, il est vrai, sur ce domaine la portion du Commandataire qui partage avec eux, comme feroit un Seigneur avec son Fermier-Général. Or, si le brillant & le faste étoient de mon sujet, je demanderois si les Cardinaux de Rohan & de Polignac à Rome, & tant d'autres ailleurs, n'ont pas fait autant de ce genre d'honneur à la nation, qu'eussent pu faire des Sei-

repeupler de heros. Henri IV. & Louis XIV. ensuite, trouverent le moyen de rétablir leur Royaume sans rien changer à la Religion établie. Je vois que le judicieux David Hume & plusieurs autres Anglois se plaignent que leur patrie se dépeuple : ils en cherchent des raisons de détail, faute d'avoir touché au vrai point qui est que l'Angleterre est devenue riche, que la richesse augmente la consommation, & diminue en conséquence d'autant la Population.

Quand je suis devenu l'apologiste des institutions monastiques, article sur lequel je me suis étendu sans doute avec trop de détail en suivant seulement l'excellent Auteur que j'ai cité ci-dessus, on s'attend bien que je serai, & plus abondant, & plus fort en raisons sur l'article des troupes soudoyées, des gens employés à la navigation, &c. Somme totale, multipliez la subsistance, vous multiplierez les hommes sans que tant de gens s'en mêlent, à beaucoup près. Mais, direz-vous, tous ceux de l'ordre des célibataires qui ne font rien pour gagner leur vie, diminuent d'autant le travail dans un Etat; & comme le travail est le seul moyen d'étendre la subsistance, vous la rétrécissez précisément par la sorte d'emploi que vous tolérez à ceux qui jouissent des fruits de la terre, & qui devroient travailler à les multiplier. Ceci sort de la question. C'est seulement dans l'ordre des maîtres & propriétaires que j'ai considéré les Communautés Religieuses. On verra dans la suite de ce Traité qu'il s'en faut bien que je ne prêche l'inaction. J'ai voulu seulement dire dans ce Chapitre que la subsistance est la mesure de la Population; qu'en conséquence, tous ordres de gens qui se vouent à vivre d'un petit pro-

duit de terre, favorisent la Population, loin de lui nuire, en ce qu'ils se resserrent volontairement, & font place à d'autres. S'agit-il ensuite de décider quelle est de toutes les professions qui composent la société, celle qui mérite la préférence d'estime & de protection; c'est ce que nous verrons dans le Chapitre suivant. Finissons celui-ci par où nous l'avons commencé.

Augmentation de subsistance, accroissement de Population; nous allons voir comment accroissement de Population doit faire augmentation de subsistance.

CHAPITRE III.

L'Agriculture qui peut seule multiplier les subsistances, est le premier des Arts.

QUelques hommes assez follement présomptueux, d'autres inquiets & impatiens de toute espéce de joug, pensant échapper à la vue toujours présente de la Divinité, cherchent à se perdre dans la foule des brutes, & ne reconnoissent dans l'homme de supériorité sur les animaux que celle que nous donne une construction mieux organisée. De tous les délires de l'esprit humain, c'est là, je crois, celui qui mérite le moins d'être attaqué; puisque si sur cent de ses partisans il en est un de bonne foi, du moins est-on certain qu'aucun de ses prôneurs n'a réfléchi sur les conséquences de l'adoption de son systême. Bien est-il qu'entre les preuves de fait dont on peut l'accabler, aucune ne

me paroit auſſi forte que l'art de l'agriculture.

Après avoir dit que l'homme imbécile & né tel eſt encore l'animal de tous le mieux organiſé, l'on paſſe de ce point de fait à l'énumération de tout ce que l'homme a inventé & aquis par delà au phyſique, de tout ce qu'il conçoit, craint, eſpére au moral, pour en compoſer le territoire d'une ame intellectuelle, ſoumiſe d'une part à procurer à la machine la pénible jouiſſance des biens d'ici-bas, tendante de l'autre vers un bonheur dont elle ne connoit autre choſe ſinon que la matiére eſt inſuffiſante pour le lui procurer, & dont elle n'a d'autre ſentiment qu'un attrait inhérent à ſa ſubſtance, qui dégénére en inquiétude & lui prohibe le repos.

Dans la premiére de ces deux portions d'un territoire pour lequel l'homme ſeul eſt privilégié, l'invention de l'agriculture me paroit celle de toutes qui porte le plus ce titre excluſif.

J'ai dit que l'homme étoit de tous les animaux celui qui faiſoit le plus aiſément pâture de tout. En effet, il n'eſt rien ou bien peu de choſe dont aucune ſorte d'animal ſe nourriſſe, qui ne puiſſe au beſoin lui ſervir de nourriture. Mais l'inſtinct des animaux les plus forts & les plus adroits, s'eſt borné à chercher & reconnoître ſa proie, à lui tendre des piéges pour la ſurprendre & l'attirer quand la force & la vélocité ne ſuffiſoient pas; l'homme ſeul a cherché, appris & imité le ſecret de la nature, & par un travail aſſidu, il eſt venu à bout de multiplier celles de ſes productions qui lui étoient néceſſaires ou utiles. C'eſt à cette multiplication qu'il doit celle de ſa propre eſpéce, qui, comme nous l'avons dit, eſt le premier des biens.

Si donc un art eſt eſtimable en partie à pro-

portion de la beauté de l'invention, il n'en eſt aucun qui doive flatter l'amour-propre de l'homme plus que l'agriculture, & qui mérite plus ſon eſtime. Mais cet avantage n'eſt rien en comparaiſon de ſon utilité : nous l'avons déja démontré, ſuppoſé que la choſe eût beſoin de démonſtration.

Une façon sûre pour le Gouvernement d'apprécier les différens travaux des hommes, c'eſt de regarder chaque claſſe d'hommes rélativement à la dépendance où elle eſt des autres claſſes. Ce coup d'œil fera ſentir au Prince que les derniers doivent être les premiers dans ſa bienfaiſante attention. Le Chevalier Temple compare un Gouvernement éclairé à ces pyramides dont la baſe eſt fort large & occupe un grand terrain, & dit que l'autorité venant à ſe terminer au pouvoir d'un ſeul homme, fait alors la pointe la plus parfaite de la pyramide, & forme ainſi la figure la plus ferme & la plus aſſurée qu'il puiſſe y avoir. Si le Prince, au contraire, ou le Gouvernement protégent & laiſſent étendre les rangs plus élevés privativement aux plus bas, inſenſiblement la pyramide devient tour, & puis cone renverſé qui ne ſe ſoutient plus que par miracle.

Il eſt à conſidérer encore que chaque rang ſupportant plus de faix à meſure qu'il eſt plus près de la baſe, chaque pierre de notre bâtiment politique voudroit quitter l'état le plus pénible, aimant mieux courir le riſque d'être expoſée aux coups de la tempête & de l'orage, que de ſouffrir l'affaiſſement continuel que lui préſente ſa poſition. C'eſt donc cette portion de l'Etat qui doit être la plus ſoutenue par les reſſorts de la protection & de l'encouragement : nous en *détaillerons* dans le tems les moyens.

Nous l'avons dit ailleurs : chez les Sauvages, le plus vil chaſſeur peut conſommer le produit de cinquante arpens de terre. Voilà où nous en ſommes, quand nous négligeons l'agriculture. Diſtribuez enſuite le terrain du Royaume, & voyez ce que nous devenons, quand nous abandonnons une portion du territoire de l'Etat. Plus, au contraire, nous tendons à exciter cet art utile & à multiplier la production, plus nous nous éloignons de cet état de décadence & d'affoibliſſement.

Il eſt indifférent à la terre de nourrir des chévres ou des hommes, diſoit ſouvent l'Auteur d'un excellent traité en ce genre, dont j'ai adopté tous les principes; mais elle veut être honorée & ſoignée comme une bonne mere. En effet, la terre n'eſt marâtre nulle part, du moins dans nos climats. Le ſable ici nous préſente une ſurface deſſéchée; mais tranſporté dans des terres humides, il les féconde en tempérant leur acreté : ailleurs il ſe couvrira de bois ſemés & fumés avec ſoin, & l'herbe croitra ſous ces bois: plus près, à force d'engrais & de terreau, il devient d'un grand rapport, & par-tout il aide aux bâtimens, à la ſolidité des pavés, &c. La terre n'offre ici que de la mouſſe; vous trouverez dans ſon ſein de la marne, qui, répandue ſur ſa ſurface, la féconde; des carriéres, des mineraux : plus loin le grais, dont l'aſpect eſt la teinte de la ſtérilité, caſſé devient le plus utile des matériaux pour la ſolidité & la facilité des communications. Ces marais ſtériles qui infectent l'air, peuvent devenir des riviéres, fournir de la tourbe, ou deſſéchés, être changés en poſſeſſions les plus abondantes. En un mot, tout a ſon utilité : je le répéte, tout

terrain peut produire au moyen du travail : *Labor omnia vincit improbus.* La ſtérilité ne ſe montre nulle part que par la faute des hommes.

Un arpent de terre en friche n'occupe perſonne ; tout au plus un berger y menera-t'il ſon troupeau deux fois dans l'année, & ce troupeau n'en retirera preſque rien. Si cet arpent eſt en bois, il faut le clorre, le garder, & tous les vingt ans on vient le couper, y faire les fagots, l'écorce & le charbon ; mais s'il eſt en prés, on l'étaupe, on le fume, on l'arroſe & on le fauche, & tout cela emploie du monde, quoiqu'en petite quantité, & ſeulement en deux ſaiſons de l'année. Un champ occupe plus de monde ; on le laboure à pluſieurs repriſes, on le fume, on le ſéme, on le herſe, on le ſarcle, on le moiſſonne enfin. Là où il y a des champs, il y a des hommes, fuſſent-ils ſous la terre. Là où les champs rapportent le plus, il y a plus d'hommes. Mettez cet arpent en jardins appellés marais à Paris, vous y verrez dans toutes les ſaiſons de l'année continuité de travail & de récolte ; tout eſt mis en valeur ; à peine un ſentier d'un pied de largeur permet-il la communication d'une portion à l'autre de ce fécond domaine : on éléve des murs & des ados pour les productions qui rampent moins que les autres, & le cultivateur ſe procure un terrain perpendiculaire pour étendre ſon terrain horizontal, & par conſéquent ſon Royaume. Il aquiert une Province à dix pieds de terre, qu'aucune Puiſſance n'a droit de lui diſputer.

Par une liaiſon de conſéquences, plus il y a d'hommes, plus auſſi la terre rapporte. L'induſtrie tire du roc le ſuc nourriſſier des meilleures *plantes.* Voyez de loin le terroir de Mar-

feille, vous n'appercevrez que des montagnes grifes d'un efcarpement affreux. Approchez, vous trouverez la fécondité dans fon Royaume, & dix mille huttes ou maifons plus ou moins grandes, qui ont chargé ces rochers de verdure, d'herbe & de fruits. Vous y verrez creufer dans le roc vif des tranchées de fix pieds de profondeur, les remplir de couches de terre & de pots caffés, & planter enfuite dans ces foffes des vignes qu'on ne renouvelle que tous les cent ans.

Mais ceci nous meneroit à des matiéres qui reffortiffent à d'autres Chapitres. Revenons au principe fondamental qui ne peut être nié : *Plus vous faites rapporter à la terre, & plus vous la peuplez.*

L'Agriculture cependant, cet art par excellence, qui peut fe paffer de tous les autres, tandis qu'aucun d'eux ne fauroit exifter fans lui; l'Agriculture, dis-je, eft encore dans fon enfance. Les premiers hommes de chaque fociété l'ont tous honorée : les feconds fe font, pour ainfi dire, hâté de la négliger. La fable du chien qui laiffe le corps pour courir après l'ombre, a toujours dépeint l'humanité en général: eh! quel art mérita jamais d'être étudié & perfectionné avec plus de foin?

S'il n'y a jamais que la même étendue de terre labourée & cultivée dans un village, il n'y aura jamais que le même nombre de laboureurs & de cultivateurs, toutes autres chofes étant égales. Il femble donc que la Population de ce village, & par conféquent celle de l'Etat entier pris village par village, ait des bornes que toute l'attention & la protection poffible ne peuvent étendre.

Il n'eft pas tems encore de traiter des moyens

d'augmenter la Population, qui ne tiennent que de l'induſtrie : moyens plus importans à pratiquer pour les petits lieux & éloignés des voies naturelles du commerce, qu'ils ne le ſont pour les lieux où l'induſtrie naît d'elle-même, & a de toutes autres facilités. Nous ne traitons maintenant que de l'Agriculture iſolée & priſe purement en ſoi.

En ſuppoſant tout le territoire de ce village cultivé, je demande ſi le plus ou le moins d'expérience dans l'agriculture n'eſt pas capable de l'étendre. Il y a un proverbe commun dans le labourage, qui eſt que les bonnes terres rapportent à proportion de la quantité de labours qu'on leur donne. *Donnez-lui deux raies*, diſent-ils, *elle vous rendra pour deux raies ; donnez-lui en quatre, elle vous rendra pour quatre.*

Peut-être la fructification de cette bonne terre s'étendroit-elle plus loin encore, à proportion du travail ; mais en la laiſſant au point ci-deſſus démontré par l'expérience, voilà toute la bonne portion de votre territoire doublée par le travail ; & au lieu de deux lieues de terrain, nous en avons quatre dans le fait, ſorte de conquête dont il ne ſera parlé dans aucun Congrès. Ce double rapport nourrira le double d'hommes ; augmentation de Population, & conſéquemment de travail.

Cependant combien les plus ſimples détails de cet art ne ſont-ils pas inconnus aux gens même les plus intéreſſés à s'en inſtruire ? Combien d'hommes aujourd'hui très-éclairés, combien peut-être d'entre mes Lecteurs penſent, quand on leur parle d'une terre qui rend vingt fois la ſemence, & d'une autre qui n'en rend que cinq, que la premiére porte vingt charges

de bled à la récolte, tandis que l'autre n'en rapporte que cinq ! Ils ignorent que, communément parlant, toute la différence entre ces deux terres consiste en la quantité de semence ; de sorte que celui qui posséde la premiére de ces terres ne séme sur son champ qu'un septier de grain qui lui en rapporte vingt, & qui ne lui rendroit rien s'il en semoit davantage ; attendu que tout monteroit en herbe : le possesseur de l'autre champ est obligé de semer quatre septiers pour en recueillir vingt ; en sorte que tout l'avantage du premier ne consiste qu'en la semence. J'ai rapporté cet exemple, comme ayant vu souvent des gens instruits se tromper sur cet article, & croire de bonne foi que les terres Léontines & celles d'Afrique, que les Anciens citent comme rendant cent & cent vingt fois la semence, rapportoient vingt fois plus de grain réel que nos terres communes qui donnent environ, à prendre l'une dans l'autre, six fois la semence.

D'autre part, les terres médiocres, par exemple, ne rapportent que du seigle ; & les propriétaires, riches sur-tout, ne se déterminent à les semer de cette sorte de grains, que quand ils y sont forcés, & que leurs terres se refusent au froment. La raison de cette répugnance est que le seigle est toujours évalué d'un quart au-dessous du froment ; mais un peu de lumiéres, d'expérience & de calcul leur apprendroit que le seigle bien moins sujet par lui-même à la nielle & aux autres accidens que ne l'est le froment, rend par la grosseur de ses épis un tiers plus de grain que le froment. Or, trois mesures de seigle à 15 livres valent mieux que deux de froment à 20 livres. Le calcul est court & clair.

Je

Je ne donne pas cette derniére induction comme une certitude, & comme un principe propre à tous les pays. Je m'en sers seulement comme d'un exemple qui démontre, ainsi que bien d'autres, que l'Agriculture, quoique de tous les arts le plus anciennement & le plus continuellement exercé, est peut-être de tous celui qui est le plus offusqué de préjugés & d'ignorance. Pourquoi cela? C'est que les lumiéres naissent de l'aisance & d'une honnête liberté.

Les premiers hommes, dont l'Histoire tant sacrée que profane nous conserve la connoissance, étoient plus habiles que nous sur cet article. Cette assertion est prouvée par ce qui nous reste des annales des anciens Egyptiens. Les Patriarches passoient leur vie à la tête de leurs troupeaux qu'ils faisoient multiplier à l'infini. Jacob savoit varier par un artifice naturel, la couleur & la laine de ses agneaux. Bien peu de pâtres de nos jours seroient capables de ce genre d'attention.

L'esprit de conquête, & l'oppression qui en est la suite, bannirent bientôt les vertus & les soins pacifiques. Les arts passérent de l'Asie dans la Gréce, pays sec de sa nature & de peu de rapport. Les Grecs, peuple ingénieux & porté à tout ce qui est du ressort de l'imagination, négligerent bientôt l'essentiel pour s'attacher aux subtilités de l'esprit. Ils devinrent Législateurs, Philosophes, Poëtes, Orateurs, Médecins, &c. & l'Agriculture qui leur étoit moins nécessaire qu'à tout autre peuple, fut abandonnée aux esclaves. Ces Athéniens, dont la politesse a passé en proverbe sous le nom d'Atticisme, & dont les progrès dans les beaux arts font depuis tant de siécles l'admiration de la postérité, passoient

leur vie au théâtre, ou dans la place publique à guetter les fautes de grammaire de leurs Rhéteurs; & leurs Magiſtrats étoient chargés du ſoin de leur faire venir des vivres par la mer. Les Lacédémoniens, dont on vante la vertu ſauvage & cynique, laiſſoient aux Illotes qu'ils traitoient en eſclaves ou plutôt comme des bêtes de ſomme, le ſoin de les nourrir. Les premiers Romains forcés par la néceſſité, cultivoient avec ſoin leur territoire, & ne furent jamais plus véritablement grands que quand ils ſurent ſe contenter de leurs propres légumes, & mêler les ſoins du labourage à ceux de la Magiſtrature & du Généralat. Mais l'eſprit de conquête qui ne les abandonna jamais, leur fit bientôt négliger les mœurs auſtéres de leurs ancêtres. Les campagnes d'Italie furent livrées à des eſclaves, & les Ecrivains de cette nation en ont fait paſſer les plaintes juſqu'à nous. Affligés de tous les maux inſéparables d'une proſpérité ſuivie, & de la grandeur démeſurée, ils ne gouvernerent leur vaſte Empire que pour le ravager, & l'Agriculture & le Commerce furent également bannis du monde connu.

Des barbares, ou, pour ainſi dire, une nouvelle création d'hommes, dévaſterent cet Empire affoibli, & formerent de nouvelles Puiſſances. Ces Conquérans ne firent attention aux arts, que pour en éteindre juſqu'au ſouvenir, en établiſſant le gouvernement militaire, & par conſéquent l'oppreſſion. L'eſclavage, & de droit, & de fait, fut le partage en Europe de la plus utile portion de l'humanité.

Ce n'eſt point ici le lieu de remarquer ce qu'il eſt ſorti de loix utiles & de principes fondamentaux du ſein de cette barbarie; (car le propre

des choses humaines est d'être un mélange continuel de bien & de mal.) Les loix féodales, les assemblées de la nation dominante pour y traiter des principaux objets du gouvernement, & autres usages que les nations les plus policées regrettent encore, sont & seront toujours des preuves que les plus saines lumiéres de l'esprit humain & de la loi naturelle percent à travers les plus épais nuages de l'ignorance & de la barbarie. Les principes d'honneur de l'ancienne Chevalerie ne laissent pas même à la Philosophie moderne l'avantage d'en être le masque.

Mais on ne nie pas que l'Agriculture & le Commerce ne fussent l'objet de leur mépris. Il s'en faut bien cependant que ce ne fût au même dégré. Ces braves nations ne connoissoient guères de vertus dont la valeur ne fût le principe & le point central ; la générosité, la franchise, la bonne foi, l'hospitalité, la noblesse, vertus si précieuses à ces anciens preux, prenoient leur source dans la force de l'ame & du corps, & dans l'indépendance de l'esprit ils regardoient le Commerce comme propre à abatardir l'une & l'autre, & n'attribuoient pas les mêmes effets à l'Agriculture, dont ils sentoient d'ailleurs l'indispensable nécessité. Aussi voit-on qu'ils excepterent, des points nombreux de dérogeance établis parmi eux, l'Agriculture exercée sur son propre champ : mais enfin tout ce qui n'avoit pas trait à l'exercice des armes, leur paroissoit un acte de renonciation à la gloire & à toute prééminence ; & cet injuste préjugé s'est soutenu bien plus long-tems que n'a duré la trace de leurs vertus. Depuis près de cent ans, le Gouvernement en France a eu grande attention à établir & encourager le Commerce ; mais il n'a

encore rien fait de direct pour l'Agriculture. Je fais que l'un de ces objets tient à l'autre, nous le dirons assez dans la suite de ceci; mais l'Agriculture est la racine, & cela se sent.

Je n'ai pas prétendu, par l'énumération vague que je viens de faire, démontrer que l'Agriculture est un art naissant; la chose parle assez de soi. J'ai voulu dire seulement, que si parmi nous l'autorité tournoit sa protection sur cette partie intéressante, elle trouveroit la carriére neuve encore.

Indépendanment des bonnes terres & des médiocres qui pourroient être extrêmement bonifiées par une culture plus assidue & plus éclairée, il n'en est aucune dans ce qu'on met au rang des mauvaises, qui ne pût être mise en rapport par l'industrie & la patience de l'homme. La nature nous démontre par ses seuls efforts, qu'on peut tirer parti de tout. Il est peu de terrains sabloneux qui ne soient couverts de brandes, & où il ne croisse des pins & autres arbres. Les montagnes les plus élevées, du moins dans nos climats tempérés, se couvrent d'elles-mêmes d'arbres & de verdure, & mille exemples nous montrent que les roches les plus arides peuvent être fertilisées par le travail.

Le Malthois attaché à un gouvernement doux & uniforme, va chercher en Sicile de la terre dont il charge ses bâtimens, pour en couvrir un rocher brûlé du soleil d'Afrique qu'il change en jardins.

L'Agriculture est non-seulement de tous les arts le plus admirable, le plus nécessaire dans l'état primitif de la société, il est encore, dans la forme la plus compliquée que cette même société puisse recevoir, le plus profitable & le

plus rapportant : c'eſt le genre de travail qui rend le plus à l'induſtrie humaine avec uſure ce qu'il en reçoit.

La mer attend tout de la terre & de celui qui la fait valoir : il eſt inutile de le répéter ; mais je ſoutiens que les profits de l'Agriculture ſont plus sûrs & plus conſidérables que le Commerce maritime, même que la recherche de l'or.

Quant à ce dernier, la ſuite de cet Ouvrage démontrera que l'or n'eſt richeſſe que de proportion ; que ſemblable au vif argent, il s'échappe des mains qui le poſſédent, & entraine avec lui tout ce qui a pu l'arrêter au paſſage : on ne peut le fixer qu'en l'enſéveliſſant ; uſage pour lequel ce n'étoit pas la peine de l'arracher des entrailles de la terre.

A l'égard du Commerce maritime, je mets en fait qu'en ſuppoſant qu'un propriétaire de terres ſe donnât la même peine pour faire valoir ſes fonds ſur ſon propre ſol ou ſur celui d'autrui, par les ſoins de l'Agriculture, que s'en donne un négociant pour bien conduire ſon commerce ; que ce propriétaire prenant pour baſe de ſa conduite perſonnelle, la même économie, ſans laquelle il n'y a point de commerce aſſuré, eût d'ailleurs autant d'attention journaliére à ne pas perdre un inſtant, à ne rien laiſſer arriérer, à ſpéculer pour fournir de nouvelles branches de production rélativement aux changemens arrivés dans la conſommation, à être averti des premiers, à tenir des comptes en régle, &c. je mets en fait, dis-je, qu'il feroit profiter ſes ſoins, ſes fonds & ſon travail au double de ce que peut produire aujourd'hui le commerce le plus lucratif.

Autre objet important, ſi l'on veut ſe ſou-

venir de la diſtinction que j'ai établie au commencement de cet Ouvrage entre la ſociabilité & la cupidité.

L'Agriculture eſt de tous les arts le plus ſociable. Quelle nobleſſe, quelle généreuſe hoſpitalité dans les mœurs de ceux qui paſſerent leur vie à la tête de leurs moiſſonneurs & de leurs troupeaux! Mais ſans aller ſi loin, entrez dans le jardin d'un pauvre homme, il vous offre gratuitement, & ſans oſtentation, ce que l'artiſan étale & farde pour le vendre. Qu'un agriculteur faſſe une découverte, il ſe hâte de la communiquer à ſes voiſins; toutes celles des autres arts ſont des ſecrets qu'il a fallu voler ou acheter bien cher.

Je ne parle ici morale qu'autant qu'elle eſt rélative à l'intérêt bien entendu; & à dire vrai, la morale la plus exacte eſt en tout & par-tout l'intérêt le plus réel. Mais ſans entrer dans cette diſcuſſion, n'eſt-ce rien dans un Etat que l'habitude du travail & de l'innocence? Fouillons les annales des Arts, nous rougirons des excès dont l'envie & l'intérêt y ont déshonoré la nature. Peut-on rien reprocher de ſemblable aux agriculteurs?

Il eſt, je crois, décidé dans la ſpéculation que l'état le plus innocent eſt le plus heureux; mais daignez l'eſſayer dans la pratique, courtiſans diſgraciés, & vous favoris de la ſociété, à qui l'âge enléve chaque jour quelques-uns des arcs-boutans de votre mérite. En vain les uns affectent & jouent les dehors de la conſidération qui leur échappe, en vain les autres cherchent à ſe rajeunir, ne ſe montrent qu'aux bougies, &c. Tout les avertit durement qu'ils ne ſont plus ce qu'ils ont été. Un arbre, une fleur, ni même leurs

cultivateurs ne ſavent point faire cette différence; ils ſe prêtent aux ſoins de l'exilé comme à ceux du favori, & traitent le vieillard comme dans la fleur de l'âge.

L'Agriculture eſt donc le premier des Arts, comme le plus honorable à l'homme, le plus néceſſaire, le plus utile, le plus innocent; mille gens l'ont dit avant moi; l'exemple des peuples agriculteurs, & de la partie de chaque peuple qui eſt livrée à l'agriculture, le démontre. Il étoit peu néceſſaire de m'étendre ſur cet article; il le ſera davantage de montrer ce qui en arrête chez nous le progrès, & quels ſeroient les moyens de l'encourager. Mais avant d'en venir là, je crois qu'il eſt utile de mettre ſous les yeux un précis des avantages dont jouit en ce genre notre heureuſe patrie.

CHAPITRE IV.

Avantages de la France rélativement à l'Agriculture.

L'Auteur de la nature a, comme je l'ai dit, donné à l'homme la faculté de faire, au beſoin, aliment preſque de tout. Il a donné d'autre part à la terre de nourrir & vivifier dans ſon ſein preſque toutes ſortes de germes, de plantes & de fruits; mais il faut encore que ce ſein maternel ſoit attendri, réchauffé, humecté par le concours des autres élémens.

Ce concours lui eſt favorable preſque partout, mais plus ou moins; l'induſtrie humaine en accroit encore les influences, & aide de la

ſorte à la nature. Il eſt cependant des lieux où elle ſe refuſe à nos ſoins & preſqu'à toute eſpéce de production.

Le Samoyéne & le Lapon cachés ſous des neiges éternelles, ne ſauroient multiplier la mouſſe qui ſert de nourriture aux rennes, dont le lait & la chair ſont leur unique ſubſiſtance. L'Africain errant dans des ſables brûlans, travailleroit en vain à les rendre féconds. Le climat & le ſol ſe refuſent également dans ces diverſes contrées ; en quelques autres, le climat aideroit, & le ſol manque.

Les deux points que j'ai cités ſont les deux extrêmités de la température. En partant de l'une & de l'autre, & ſe rapprochant vers le centre, les biens & les dons de la nature ſe préſentent ſelon les lieux ; de façon que ce qui manque à un canton de ce qu'un autre poſſéde, y eſt remplacé par des productions d'un autre genre preſqu'également analogues aux néceſſités & commodités de la vie humaine. Mais s'il eſt un pays qui puiſſe jouir également de toutes ces productions, celui-là ſans doute eſt le favori de la nature.

La France réunit tous ces avantages plus qu'aucun autre Etat du monde. Les Romains qui poſſédoient trois parties de l'univers, qui les parcouroient, gouvernoient & ravageoient également tour à tour, rendoient ce témoignage à la Gaule, telle qu'elle étoit alors rélativement à ſa Population, à la température de ſon climat, & à la multitude de riviéres dont elle eſt arroſée. Ils ne connoiſſoient pas les avantages de la mer ſi importans aujourd'hui, & que nous poſſédons d'une façon preſqu'unique. Ce n'eſt pas encore ici le lieu d'en parler.

En conſidérant notre climat, la fécondité de la plupart de nos terres, ces montagnes qui d'une part nous ſervent de frontiéres, & de l'autre placées au centre, diſtribuent des eaux dans toutes les parties de cette heureuſe contrée, l'induſtrie & l'activité naturelle aux habitans, la fécondité de leurs femmes, & autres avantages phyſiques, l'on conçoit aiſément que la France doit être la patrie de la Population & de l'abondance.

Les eaux qui ſortent des montagnes, qui arroſent de toutes parts les vaſtes Provinces de ce Royaume, forment les riviéres & les fleuves qui les portent à la mer. Il n'eſt preſque aucune de ces eaux, qui par le travail le plus ſimple, & le ſoin ſeulement de les reprendre aſſez haut & d'en détourner une partie pour les répandre ſur les terres, ne fertiliſaſſent les campagnes qui en paroiſſent les plus éloignées. Les Chinois, peuples chez leſquels il eſt de fait, malgré les rélations exagérées, que preſque tous les arts ſont inconnus, ont néanmoins ſur l'article de l'Agriculture des lumiéres pratiques qui nous feroient honte, d'autant plus que toutes leurs machines ſont ſimples : ils élévent les eaux par des roues, & les tranſportent ſur leurs campagnes. Où voit-on de ces machines-là en France? Et dans quel pays du monde auroit-on plus de facilité pour cela?

Le célébre conſtructeur du canal de Languedoc, homme auquel la patrie devroit des ſtatues, n'a formé les baſſins qui fourniſſent à la navigation immenſe & continuelle de ſon canal que de ruiſſeaux recueillis dans les montagnes, & qui ſe perdoient dans les vallées, ſans que perſonne en profitât.

D'autre part, la température du climat permet que dans toutes les Provinces du Royaume on puiſſe cultiver les productions utiles ou agréables des quatre parties du monde, de façon qu'elles y viennent comme dans leur patrie naturelle. Le détail à cet égard ſeroit ſuperflu.

La nature des terres enfin eſt telle en France, qu'à la réſerve de quelques dunes au bord de la mer, & de quelques roches eſcarpées en petit nombre, il n'y a peut-être pas un pouce de terrain qui ne pût être mis en valeur.

On ſait l'offre que firent les Maures chaſſés de l'Eſpagne, de venir habiter les landes de Gaſcogne, & l'on eſt aujourd'hui ſurpris du refus qu'on leur fit de ces déſerts. Il faudroit ſe tranſporter aux tems, avant de blâmer un gouvernement auſſi éclairé que celui d'Henri IV. & de ſon Conſeil. L'autorité Royale n'étoit pas alors auſſi reconnue, & la police auſſi-bien établie qu'elle l'eſt aujourd'hui. A regarder les choſes de ce ſens-là, une colonie de huit cens mille ames étoit un peu forte pour un Royaume qui renfermoit encore le germe des troubles civils. Cependant Sully, le grand & digne Sully, qui voyoit tout, & dans le préſent, & dans l'avenir, vouloit qu'on les reçût. Si pareille choſe arrivoit aujourd'hui, il y a apparence que les Sous-Fermiers de la Capitation l'emporteroient au Conſeil. Mais en ſuppoſant que des raiſons contraires prévaluſſent, & que les Anglois & leur naturaliſation leur fermaſſent leurs portes, je doute que le Roi de Pruſſe les laiſſât retourner en Afrique.

Quoi qu'il en ſoit, ces terribles landes, où l'on ne découvre trace d'homme que par des ſentiers pendant quarante lieues de pays, ſeroient

aujourd'hui habitées autant qu'aucune autre contrée du Royaume ; & qu'on ne m'oppose pas que je mets ici en fait ce qui est en question. Ces landes portent des pignadas ou bois de pins très-beaux, mêlés de chênes blancs : elles sont presque par-tout couvertes de brandes fort élevées. Toute terre qui porte, peut être fécondée par la culture & l'engrais, & fournir aux nécessités de l'homme. L'air, dit-on, y est fort mal sain, ainsi que les eaux ; mais il y vit des habitans, quoiqu'en petit nombre : les bestiaux y sont petits ; mais ils peuplent considérablement : & d'ailleurs cette température vicieuse ne pourroit-elle pas être corrigée par l'écoulement donné aux eaux pluviales qui séjournent tout l'hyver dans ces plaines sabloneuses ? Enfin, j'ai vu moi-même dans un enclos à portée d'une des huttes de ces bonnes gens, le bled de très-belle espéce fraichement coupé & encore entassé en gerbes dans les sillons, tandis que le petit mil ou millet succédant à cette récolte, étoit déja haut de plus d'un pied & demi. Ce double produit me parut un phénoméne ; mais mon étonnement ne venoit que de mon ignorance, & de ce que je ne savois pas qu'ils sément au pied du froment cette espéce de petit bled qui leur fait un double produit, & les sauve de la disette, en cas que la grêle ou quelqu'autre malheur détruise la premiére récolte.

Conséquenment ces terres sont propres à produire. Il n'en est aucune de laquelle l'homme ne tire des richesses. J'ai déja cité l'exemple du terroir de Marseille ; je pourrois citer encore les environs de Paris. Les plaines de Grenelle, du long boyau, de Saint-Denys même, & les environs de Versailles ne porteroient seule-

ment pas des brandes, si elles étoient éloignées de l'habitation des hommes. La preuve en est dans la nature de la terre & dans celle des gazons mousseux qui bordent les avenues des maisons & chemins. L'extrême Population seule & l'abondance des engrais qu'elle occasionne, forcent la nature marâtre à s'y montrer dans toute la pompe de la fertilité.

Je le répéte donc, il n'y a pas un seul canton du Royaume où, proportion gardée & rélativement aux besoins du pays, tant pour sa consommation intérieure que pour son exportation extérieure, on ne pût porter au même point la production & les efforts de l'Agriculture. Petit à petit nous en viendrons aux moyens, & dans la totalité de ces réflexions on trouvera, à ce que j'espére, que je ne systématise sur rien, & que je n'offre que des objets d'une utilité premiére, & des moyens faciles.

Aux avantages du sol & du climat s'en rapportent plusieurs autres, dont l'expérience seule nous montre la connexité avec ceux dont nous traitions tout-à-l'heure.

Nos montagnes, par exemple, heureux réservoirs de la nature, outre les avantages déja cités, comme le nombre des sources, l'abondance des pâturages & des bestiaux, en ont encore de plus remarquables. La fécondité de l'espéce humaine n'est nulle part plus marquée que dans ces âpres retraites. Les hommes rendus laborieux par la difficulté, non-seulement exposent à nos yeux des prodiges d'Agriculture, mais encore sortant en forme de colonies de leurs pays quand les neiges mettent fin à leurs travaux, ils descendent de toutes parts dans les plaines, & leur laborieuse & frugale économie

met à contribution non-ſeulement les contrées voiſines, mais les plus éloignées, & juſqu'aux pays étrangers.

Les habitans des pays de Comminge & de Foix ſe répandent pendant l'hyver dans les plaines du Haut-Languedoc & de la Gaſcogne. Les Auvergnacs, les Limoſins, les gens de la Marche inondent tout le Royaume, & font juſqu'en Eſpagne tous les gros travaux. On voit partout, ſous le nom de Savoyards, les montagnards du Dauphiné & de la Provence. Ces gens-là multiplient à l'infini; le travail ne les laſſe jamais : ils vivent de ſi peu, qu'ils amaſſent des ſommes conſidérables des plus petits gains multipliés; & l'air de ſanté qu'on leur voit à tous, prouve que le régime le plus dur, quand il eſt volontaire, eſt le plus ſalutaire à l'homme.

D'autre part, quel genre d'induſtrie poſſible ne germe pas dans cette nation active! Egalement propre à tous les arts libéraux & méchaniques, elle renferme dans ſon ſein une multitude de nations différentes, réunies par une longue habitude de reconnoître une même domination & de concourir aux mêmes objets rélatifs; mais qui cependant différent entre elles de génie, de tempérament & de propriétés : de ſorte que fraterniſées d'une part entre elles par le gouvernement & le mêlange inévitable entre les différentes parties du même Etat, elles participent d'autre part à toutes les propriétés des nations étrangéres par le moyen des diverſes Provinces qui ſont limitrophes de chacunes d'elles. Ainſi le Provençal a le feu & la vivacité de l'Italien, le Haut-Languedocien participe en quelque ſorte de la gravité Eſpagnole, le Breton tient de l'Anglois, le Flamand du Ba-

n'a point de territoire, il eſt inutile de lui enſeigner à le cultiver : la Hollande priſe dans l'état où vous me la citez, n'eſt qu'une ville entiére, telle que je les demande, comme je le dirai ailleurs, c'eſt-à-dire, ſituées à portée des exportations & importations étrangéres, & où tout le monde eſt occupé à vivre de ſon travail & non de ſes rentes : mais doutez-vous que ſi nous donnions aux Hollandois la plus rude de nos montagnes ou la plus aride de nos landes, elle ne fût bientôt en rapport ? En ce cas, vous ne connoiſſez guères cette nation induſtrieuſe & intéreſſée.

Ces conſidérations me jetteroient hors de mon ſujet actuel : elles viendront en foule dans le tems, & ſe rangeront par claſſe ſelon l'ordre des matiéres, autant du moins qu'il m'eſt poſſible d'en mettre dans ce que j'écris. Venons maintenant aux points principaux de ce premier livre, & conſidérons quels ſont les inconvéniens qui font languir l'Agriculture parmi nous ; enſuite nous traiterons des moyens de l'encourager.

CHAPITRE V.

Inconvéniens qui font languir l'Agriculture.

LA proſpérité eſt aux Etats ce qu'eſt la maturité aux fruits de la terre ; elle en annonce, elle en néceſſite preſque la putréfaction. Nous avons dit que l'inquiétude eſt inhérente à notre ſubſtance, & fait partie de la nature humaine : le propre de l'inquiétude eſt de cher-

cher toujours le mieux, & la recherche du mieux nous pouſſe au delà du bien. Plus on court après le premier, plus on s'éloigne du ſecond; la même action des reſſorts phyſiques, qui a changé la verdeur en maturité, pouſſe celle-ci juſqu'à la pourriture.

En conſéquence, le premier état de l'homme, qui eſt l'Agriculture, étant pour lui le point du bien, il eſt tout ſimple que ſon inquiétude l'en arrache. Plus il s'en éloigne, plus il croit approcher du mieux, & plus en effet il dépaſſe le bien; ce qui eſt pis encore que de n'y pouvoir pas atteindre. Conſidérons maintenant, à l'appui de ces généralités, en combien de façons la proſpérité de l'Etat a fait parmi nous décheoir l'Agriculture.

Plus une ſociété s'étend, plus elle eſt tranquile au-dedans, plus elle eſt vivifiée par différentes ſortes d'induſtries, & plus auſſi le jeu de la fortune y a de liberté. Dès lors les grandes fortunes deviennent des coloſſes, & les gros héritages abſorbent les petits. Quelle différence cependant de la fertilité d'un petit domaine qui fournit à la ſubſiſtance d'une famille laborieuſe, à celle de ces vaſtes campagnes livrées à des fermiers paſſagers, ou à des agens pareſſeux ou intéreſſés, chargés de contribuer au luxe de leurs maîtres plongés dans la préſomptueuſe ignorance des villes. *Laudato ingentia rura*, diſoit Virgile, *exiguum colito.*

Le territoire d'un canton ne ſauroit être trop diviſé: c'eſt cette répartition, cette différence *du tien* au mien, principe de tous les maux, diſoient autrefois les Poëtes, qui fait toute la vivification d'un Etat.

Je me promenois un jour ſur une terraſſe ruſ-

tique; deux voyageurs paſſoient au bas dans le chemin: Je parie, dit l'un, regardant un enclos qui étoit au-deſſous, que ce bien appartient au Seigneur. Oui, Monſieur, ſe hâta de dire un payſan, qui peut-être de ſa vie n'avoit trouvé occaſion d'enſeigner que cela. (Nous aimons tous à endoctriner, & peut-être en ſuis-je moi-même en ce moment un exemple aſſez ridicule.) Je m'en étois bien douté, reprit le voyageur, à le voir couvert de ronces & d'épines. Je fus un peu honteux; car j'étois ce Seigneur-là: mais je me corrigeai en ſubdiviſant mon enclos à pluſieurs payſans qui y devinrent laborieux, déracinerent les épines, y ont bien fait leurs affaires, & doublé mon fonds.

Les gros brochets dépeuplent les étangs; les grands propriétaires étouffent les petits. Qu'une terre dans une province éloignée tombe par héritage dans une groſſe Maiſon, toute une famille de gens de condition y vivoit honnêtement, élevoit ſes enfans, les pouſſoit au ſervice, entretenoit maiſons & jardins, & conſommoit le revenu dans le pays; au lieu de cela, c'eſt une goutte d'eau dans la riviére: à peine l'Agent a-t'il dequoi s'entretenir: les chouettes s'emparent du donjon, les colimaçons du jardin; on coupe les bois, & le nouveau Seigneur n'en eſt pas plus riche.

Quand dans un Etat il arrive que par quelque exception fondée ſur la ſtérilité naturelle du ſol, ou ſur l'éloignement du ſéjour des grands propriétaires, les terres ſe trouvent réparties en différens petits héritages, chaque ménage tire du ſien des reſſources qui le font vivre de ce qui ne ſeroit pas même fumier dans un grand: les fruits *réels paient les* charges de l'Etat; l'induſtrie &

l'économie font vivre le propriétaire cultivateur qui croit devoir sa subsistance à son champ, & qui l'en estime davantage. Maïs, au contraire, plus ces petits héritages engloutis, pour ainsi dire, dans les grands, perdent de cette fertilité que leur donnoit la présence & l'attention continuelle du maître, plus la subvention dûe à l'Etat devient à charge au propriétaire déja dévoré par tous les sous-ordres du luxe & de la paresse; plus en conséquence, la valeur des terres baisse dans l'estime publique & particuliére. Or, s'il est vrai que plus nous prisons une chose, plus nous y donnons de soins; s'il l'est encore, que la terre ne peut valoir que par nos soins & notre travail; qu'on juge quel vice c'est dans un Etat, que la diminution de la valeur des terres dans l'estime publique. Qu'on réduise au produit de cette spéculation simple, & dont la démonstration est sous les yeux de tout le monde, l'estime que méritent les soins d'un Gouvernement éclairé, qui au lieu de tendre par tous moyens doux à la subdivision des fortunes & héritages, autoriseroit & appuyeroit au contraire les réunions de convenance, & pousseroit l'imprudence jusqu'à forcer celles qui sont sous sa main. Un Bénéficier, un Dignitaire demande & motive par les raisons les plus spécieuses, la réunion à sa place de plusieurs autres Abbayes ou Bénéfices qui sont à sa bienséance; il fait en cela sa charge; peut-être fait-il aussi le bien de son Eglise; mais il ne fait assurément pas celui de l'Etat : on démolit d'antiques monumens, dont l'entretien auroit été à charge au nouveau propriétaire : on retire dans les villes des Desservans qui faisoient vivre la campagne, *ou, pour mieux* dire, on les fait rentrer dans

la terre; car leur dépouille n'accroit point le nombre, mais ſeulement les commodités de ceux qui les engloutiſſent : l'État y perd des ſujets, la campagne des habitans aiſés, ſi néceſſaires à l'entretien du pauvre, & la terre l'œil du maître.

Il n'eſt rien de ſi fou que la raiſon humaine ne puiſſe regarder comme ſageſſe. Un tems viendra peut-être où l'on verra des bureaux, dont les fonctions pourroient être exprimées par ce titre : *Tribunal de la dévaſtation.* L'objet en ſeroit de détruire des maiſons ruinées, & d'en réunir les revenus à d'autres plus dignes d'être conſervées. S'il nous eſt permis de pouſſer plus loin la prévoyance, nous pourrions preſque prédire les moyens habiles & ſûrs dont on ſe ſerviroit pour former le tableau des proſcriptions. On écriroit d'abord dans les Provinces que le deſſein du Gouvernement eſt d'aider les maiſons obérées, & par cette ruſe auſſi utile que noble, on obtiendroit un état des revenus & des dettes de chaque maiſon; état fidéle ſans doute comme le moyen qui l'auroit procuré. Sur cela la fatale liſte ſeroit dreſſée préciſément dans la direction contraire à l'objet de tout bon Gouvernement, qui eſt d'appuyer le foible contre le fort; au lieu qu'ici les maiſons protégées ſeroient aidées de tout le poids de l'autorité à envahir les biens des maiſons voiſines. Mais ſi jamais nos neveux voient établir le funeſte abus d'une politique deſtructive, voici à peu près les raiſons dont ils pourroient combattre cet étrange ſyſtême. Vous ſoutenez, diroient-ils à ſes Auteurs, que tant de Maiſons religieuſes multiplient inutilement le célibat, qu'elles ſont à charge à l'Etat à qui elles demandent ſans ceſſe *des ſecours;* que ruinées par les révolutions paſ-

ſées, la miſére y introduit le relâchement, & qu'elles ſcandaliſent au lieu d'édifier; que la plupart ſoumiſes à des Supérieurs incapables de ſe conduire eux-mêmes, affectent une indépendance des Supérieurs Ecclésiaſtiques, qui eſt de mauvais exemple; qu'elles vivent enfin miſérablement & dans la pareſſe. Reprenons chacune de ces objections. A l'égard du célibat, vous ne ſupprimez encore que des maiſons de filles, & je vois dans l'Etat ſix fois plus de filles nubiles que d'hommes qui veuillent ſe marier. Elles ſont à charge à l'Etat? qu'il ſupprime entiérement ſes ſecoûrs : les maiſons qui ne peuvent s'en paſſer, tomberont d'elles-mêmes, ou chercheront d'autres reſſources dans leur travail, dans l'ordre & l'économie de l'intérieur. Dans toutes les autres claſſes de citoyens, le Gouvernement s'embarraſſe-t'il d'examiner ſi plus de gens embraſſent une profeſſion qu'elle n'en peut nourrir? La réforme ſe fait d'elle-même, & le nombre s'en proportionne bientôt tout naturellement aux moyens de ſubſiſtance. Quant au relâchement, c'eſt à la police Eccléſiaſtique & civile à y pourvoir : il eſt plus aiſé de les ſoumettre aux Supérieurs les plus dignes, que de les détruire; & pour ce qui eſt de la pareſſe monaſtique, je la crois au moins auſſi établie dans les maiſons riches, que dans les pauvres. Si cela eſt ainſi, c'eſt un vice qui tient au relâchement auquel nous avons pourvu ci-deſſus. Voilà vos raiſons combattues, daignez maintenant écouter les nôtres. Ces Maiſons que vous ſupprimez, ſervoient de retraite pauvre, il eſt vrai, mais à de pauvres filles élevées pauvrement, & conſéquenment tout à cet égard ſe trouvoit de niveau & à ſa place, au lieu qu'elles

n'ont pas dequoi ſe faire admettre dans celles que vous conſervez. Elles élevoient les filles du bourg & du voiſinage, dont elles ſe chargeoient pour de très-petites penſions; & c'eſt quelque choſe que l'éducation, même telle quelle, pour qui n'eſt pas en état d'en recevoir chez ſoi, ni de s'en procurer dans les groſſes Maiſons. Ces Maiſons pauvres entretenoient des bâtimens que vous ne ſauriez réunir à celles qui les dévorent, & qui devenus inutiles dans des lieux déja mal habités, ne font qu'accroître les ruines. D'entre leurs revenus même les plus ſolides, la plupart viennent à rien entre les mains de poſſeſſeurs plus éloignés & moins attentifs : ce ſont de petites rentes qui ſouvent ne valent pas les frais de collecte; des enclos très-rapportans en ce qu'ils fourniſſoient à leur ſubſiſtance, devenus friches par la chute de la maiſon, &c. les petites libéralités des parens & leur induſtrie faiſoient le reſte : de ces Maiſons, les unes élevoient des vers à ſoie, d'autres faiſoient des ouvrages à la main, des liqueurs, des toiles, &c. Tous ces menus détails ſont des riens; mais n'aurez-vous d'attention à ces riens que pour les détruire ? Oh! réformateurs à coups de coignée, vous êtes les plus mal-habiles des jardiniers.

Cette digreſſion qui m'a mené loin, paroitra déplacée d'abord & prématurée enſuite; mais j'en crois le fonds de quelque importance, & peut-être l'aurois-je oublié ailleurs. Revenons.

Les grandes fortunes ſont cependant, comme je l'ai dit, une ſuite naturelle de la proſpérité d'un Etat; l'accroiſſement des beſoins du Fiſc & des facilités qu'il a d'étendre ſes rameaux ſur tout le territoire, en eſt pareillement un effet néceſſaire, d'où s'enſuit que, par un enchaînement

ſimple, le diſcrédit des terres nait, ſi l'on n'y prend garde, de la proſpérité même d'un Etat.

Il eſt des Pays où l'induſtrie du Fiſc a, pour ainſi dire, faſciné les yeux du Cultivateur au point qu'il ſe regarde encore comme propriétaire abſolu, tandis qu'il n'eſt pas même Fermier à titre honnête. Ce doit être le *nec plus ultra* de l'organiſation des finances : une entrepriſe, une opération de plus, peut tout-à-coup déſiller les yeux, ou du moins jetter, par ſes effets, dans l'accablement.

Le Mogol eſt propriétaire des terres dans ſon Empire immenſe ſemé de déſerts, & le peu de ſujets qui lui reſtent, eu égard à la Population des Pays vivifiés, vit au jour le jour, & enterre l'or qu'il a pu ramaſſer, ſans ſe ſoucier de rien édifier ni planter.

Du diſcrédit des terres, dont je traiterai plus au long ci-deſſous, nait naturellement le dégout de la profeſſion d'Agriculteur. L'économie de campagne, ſorte de travail également attrayant & actif, n'offre ni à l'ambition l'eſpoir d'une fortune rapide, dont on voit tant d'exemples dans un grand Etat, ni aux paſſions l'appas trompeur des voluptés, les diſtinctions promiſes à la politeſſe & aux Arts. L'urbanité une fois établie primera toujours parmi les hommes : le citadin ſe met au moins à ſon aiſe avec l'Agriculteur, celui-ci ſera au moins embarraſſé devant le citadin ; l'homme cependant aime à primer. Ainſi donc la cupidité, la pareſſe & l'orgueil ſont d'accord pour faire mépriſer la profeſſion d'Agriculteur dans un grand Etat.

Une fois en voyageant bien loin, je me trouvai par hazard dans un Royaume où, ſans le ſavoir, l'on alloit à peu près ce train-là. J'y vis

un homme conſidérable qui cherchoit en même-tems un Sécrétaire pour lui & un Econome pour faire aller une terre voiſine de la Ville où il habitoit, & où il vouloit entretenir un gros ménage d'Agriculture pour en tirer ſes proviſions. Pour le premier de ces deux emplois, il ſe préſenta une infinité de jeunes gens bien mis, bien élevés, ayant fait leurs études, & avec des connoiſſances ſur l'hiſtoire, &c. la plus belle main du monde, ſachant faire des lettres ſur un mot, enfin tout ce qu'il falloît, & cela à choiſir pour 500 livres. Quant à l'Econome, il ne lui vint que des craſſeux, des ignorans & des fripons: un ſeul me parut entendu, homme de bon ſens & capable; mais il demandoit 1500 livres d'appointemens. Peuple de Caméléons, leur dis-je, vous prétendez donc un jour vivre de l'air?

D'autre part, l'adminiſtration d'un grand Etat incline naturellement vers des vices de conſtitution qui inquiétent ſans ceſſe le laboureur, & le gênent juſques dans le choix de ſon travail & le débit de ſes fruits. Nous traiterons ailleurs cette matiére au long.

Je converſois un jour avec un homme qui diſoit avoir été condamné en Afrique à chercher une route pour traverſer cet immenſe continent. Il paſſa quelque tems parmi les peuples barbares de cette contrée, & s'étant ſauvé depuis, il prétendoit avoir trouvé des traces qu'il y avoit eu autrefois quelques ſortes de notions chez ces peuples qui ont à peine aujourd'hui figure d'hommes : il aſſuroit qu'ils avoient jadis connu l'Agriculture & le travail; mais que bientôt on la leur fit oublier par deux arrangemens politiques dignes de l'entendement actuel de ces peuples malheureux. L'un étoit qu'auſſi-tôt qu'un

propriétaire faisoit quelque nouvel établissement sur son fonds, qu'il y bâtissoit, plantoit, &c. les Receveurs de l'Etat grossissoient la cotte proportionnelle de cet homme, comme étant plus en état de la supporter qu'un autre. Le second arrangement étoit que sous prétexte de conserver les denrées dans l'Etat en cas de famine, il étoit défendu non-seulement d'en faire sortir de chez eux, mais même d'en faire passer d'une Province à l'autre sans des permissions nécessairement sujettes à toutes sortes de monopoles; de façon que quand les grains étoient communs, les insectes si voraces en Afrique, les mangeoient dans les greniers, & quand ils étoient rares, le profit étoit pour les monopoleurs, & la disette pour tout le monde. Cela découragea le peuple, qui redevint Hottentot. O cerveaux brûlés, m'écriai-je, que nous sommes heureux de vivre dans des climats où l'on ait le sens commun, & où l'on sache s'en servir!

Nóus l'avons dit, le *plus ultra* est la devise de l'homme: ses désirs le déplacent au physique ainsi qu'au moral. Le villageois habiteroit un bourg, s'il pouvoit perdre son champ de vue; le bourgeois n'aspire qu'à s'établir à la ville, & l'homme de ville envie le sort de l'habitant de la capitale. Ce désir universel tend cependant, comme je l'ai dit ailleurs, à faire perdre à l'Etat la forme de pyramide pour prendre celle de cone renversé. La prospérité d'un Etat aide encore à cette fâcheuse propension.

L'étymologie du mot nous apprend qu'une Capitale est aussi nécessaire à un Etat, que la tête l'est au corps; mais si la tête grossit trop, & que tout le sang y porte, le corps devient apoplectique, & tout périt.

Chaque propriétaire de terres doit une portion de son produit au Souverain ou à l'Etat. L'industrie de chaque homme lui doit encore plus ou moins selon les loix où usages fiscaux d'un pays, par les droits établis sur les consommations, sur les exportations, sur les matiéres premiéres, sur les ouvrages, &c. Toutes ces sommes immenses rélativement à tout autre revenu dans l'Etat, sont en partie consommées dans la Capitale. Les grands Officiers de la Couronne ou de l'Etat; les Officiers des Tribunaux supérieurs & autres Employés dans le nombre infini de Charges que demande l'organisation supérieure, y résident nécessairement, & conséquenment y consomment non-seulement le produit destiné à leurs appointemens & profits, mais encore celui de leurs propres fonds: ajoutez encore le produit qui subvient aux fraix de l'éducation des enfans, &c. tout cela fait un bloc prodigieux, & qu'il est bien difficile de tenir dans la proportion nécessaire à l'harmonie, rélativement à la force constitutive des autres lieux qui devroient former des échelons proportionnés pour arriver à la Capitale.

Que sera-ce donc, si en abandonnant les Provinces à une sorte de dépendance directe, & ne regardant leurs habitans que comme des regnicoles du second ordre, pour ainsi dire, si en n'y laissant aucuns moyens de considération & aucune carriére à l'ambition, l'on attire encore tout ce qui a quelques talens à cette Capitale? Si, par une continuation d'aveuglement, on ouvroit la porte aux évocations des Tribunaux des Provinces à la Capitale; si l'on y prodiguoit les recompenses aux moindres services, soit d'utilité, soit d'agrément; si l'on permet-

toit enfin que par une infinité de petites ſéductions de détail, l'inférieur en Province eût toujours le droit de tenir tête à ſon Supérieur, pourvu qu'il eût quelque connoiſſance en ſous-ordre dans les Employés au détail du Gouvernement ; ſi le moindre Bourgeois ou Officier pouvoit parler au loin *d'écrire en Cour*, *&c.* dès lors, par un bout ou par l'autre, tout tendroit à cette Capitale qui étoufferoit du ſang arrêté dans les autres parties.

Si d'autre part, ſous prétexte de veiller à leur perfection, on y attiroit les manufactures, au lieu de les répandre dans les lieux où la vivification, néceſſaire par-tout, n'a aucune des reſſources ci-deſſus ; ſi l'on y établiſſoit les maiſons communes de charité & de retraite, au lieu de les envoyer aux lieux où le produit eſt plus abondant, & la conſommation moins aſſurée, l'accroiſſement de cette Capitale feroit ſans bornes, & cet accroiſſement devroit être pris pour une preuve d'abondance dans l'Etat, à peu près comme d'énormes loupes le ſont de la ſanté du corps.

La proſpérité d'un Etat établit dans ſon ſein une infinité de rameaux d'induſtrie & de natures de biens, qui tous paroiſſent au premier coup d'œil plus commodes & plus diſponibles que ne l'eſt la poſſeſſion des terres ; appas trompeurs qui ſéduiſent & détournent l'humanité en général. L'homme toujours prompt à ſe redreſſer, ne ſemble pouvoir être courbé vers la terre que par la néceſſité.

Les propriétaires des terres qui ſupportent d'abord les plus grandes & les plus onéreuſes des charges publiques, & qui ſont moins en état de s'y ſouſtraire que perſonne, qui du ſe-

cond bond, ressentent le contre-coup nécessaire de toutes celles qui sont établies sur les consommations, sur les débouchés, entrées, &c. ont encore une infinité de fléaux & d'embarras que n'ont point les rentiers & possesseurs de toute autre sorte de biens fictifs & de revenus réels. Les intempéries du climat & les incertitudes des saisons qui souvent au dernier jour, détruisent toutes leurs espérances, sont d'abord un poids toujours plus incliné du côté de la crainte que de celui de l'espérance. Cet article, dira-t'on, regarde plus les entrepreneurs de leurs revenus nommés *Fermiers*, que les propriétaires. Mais outre que je considére ici le propriétaire dans son état primitif, il est toujours vrai de dire que le fermier proportionne sa rente aux risques de son entreprise, & conséquenment que ces risques sont toujours à la charge du propriétaire. J'en dis autant des mortalités de bestiaux; fléau qui diminue le fonds de moitié, & souvent du tout, si le propriétaire n'a des fonds en réserve pour remonter ses étables. Ajoutez à cela l'assujettissement, les procès & autres embarras. Tout concourt dans l'Etat politique, tel qu'il est aujourd'hui constitué chez les nations policées, à rendre le sort du propriétaire des terres plus malheureux, proportion gardée, que celui de tous les autres membres de l'Etat.

Il est en conséquence très-commun d'entendre dire que tout homme, quelque riche qu'il soit, ne sauroit jouir d'une certaine aisance, si tout son bien est en fonds de terre. La chose n'est que trop vraie, attendu la folie & la vanité des propriétaires, qui dépensent toujours *plus* qu'ils n'ont. Il est même très-certain que

tandis qu'un rentier qui montera exactement sa dépense sur ses revenus, se soutiendra long-tems sur le même pied, sans être obligé d'altérer ses fonds; son voisin, dont le revenu est en fonds de terre, ne sera pas dix ans sans manger un tiers de son fonds, s'il a fait le même calcul, attendu que les cas fortuits, les réparations, &c. enlévent souvent un quart, & quelquefois la moitié de ses revenus, & que la dépense allant toujours, nécessairement la boule de neige grossit.

Mais ce n'en est pas moins un mal que cette opinion se soit établie. Elle n'a au fond que l'apparence qu'on peut détruire par mille raisons tout autrement réelles.

1°. Il est dans la nature de l'homme de travailler solidement, & de chercher à se perpétuer dans ses propres ouvrages. Plus l'on remonte aux premiéres institutions de l'humanité, plus l'on en trouve des preuves; & ce principe ne peut être disputé. La frivolité de la nation d'une part, l'abondance de l'or, grand corrupteur de la nature de l'autre, semblent nous avoir entiérement inclinés vers l'intérêt personnel & momentané, qu'on appelle jouissance. On place son bien à fonds perdu, on bâtit, on se meuble, on vit enfin uniquement pour soi; mais cet *on* que j'admets ici, & qu'un petit nombre d'individus habitans de cette folle Capitale regarde comme général, est cependant très-rétréci. Les Provinces entiéres, & à Paris même tout ce qu'il y a de gens de travail, d'honnêtes bourgeois, d'hommes d'une profession grave, de noblesse attachée à son nom & à sa famille, tous les honnêtes gens enfin, loin de suivre cette méthode monstrueuse d'é-

teindre ſon patrimoine en même-tems que le dernier flambeau de ſes funérailles, ne la tolérent que dans les gens qui n'ayant point d'enfans ni de ſuite, & diſpoſant d'un bien qu'ils ont aquis, ſe procurent une aiſance qu'ils ſuppoſent néceſſaire, & dont ils n'ont de compte à rendre à perſonne. Mon deſſein n'eſt pas ici de blâmer; mais je dis que chacun aime à placer ſolidement ſa fortune, & l'on convient qu'il n'y a pas de poſſeſſion plus ſolide que les terres une fois bien liquidées. Rien n'emporte le fonds en totalité, & au pis aller, dans des tems de calamité elles offrent un aſyle & une ſubſiſtance aſſurée, qui peuvent manquer au poſſeur de tout autre ſorte de biens.

2°. Elles donnent toujours une ſorte de luſtre & de rang, indépendanment de la prééminence & juriſdiction des fiefs ſur leurs habitans; invention qui, quoique Gothique, n'en eſt pas moins admirable, par mille raiſons qui ne ſont pas de mon ſujet actuel. Le propriétaire des fonds a naturellement une juriſdiction de dépendance ſur les cultivateurs, une conſidération & un rapport naturel dans le pays, au lieu que le poſſeſſeur de contracts n'eſt connu que du Procureur qui veille à la conſervation de ſon hypothéque; & l'homme dont le bien eſt en maiſons, n'a de rélation pour cela qu'avec ſon Entrepreneur Maçon, & le Notaire qui paſſe les baux.

3°. Le prix des terres & leur valeur doit naturellement recevoir une augmentation proportionnelle à celle du prix des denrées. Tel homme acheta, il y a cent ans, une terre cent mille livres : ſi ſes enfans la poſſédent aujourd'hui, elle vaut preſque le double, toutes autres choſes étant égales, & le revenu en a monté preſque

dans la proportion. Si, au contraire, cet homme eût fait un contract à six pour cent, sorte d'intérêt alors usité, son contract, supposé qu'il subsiste encore, chose presqu'inouïe, a d'abord certainement diminué au taux du Prince d'un sixiéme de revenu, & par conséquent de fonds. Il y a grande apparence qu'il diminuera dans peu d'un cinquiéme encore, en supposant qu'il ait échappé à la révolution du systême qui a mis à trois, deux, & quelquefois un pour cent, tous les contracts qui ont été conservés; mais en admettant qu'il eût échappé à toutes ces révolutions, chose impossible, six mille livres de rente, il y a cent ans, valoient mieux que douze aujourd'hui, tant à cause du haussement du marc d'argent, que rélativement à celui du prix de toutes les denrées & marchandises. La moitié de la fortune de cet homme s'est donc fondue par le laps de tems.

4°. Chacun compte sur son industrie. Il est certain que les terres offrent un vaste champ d'amélioration; on jouit de ce qu'on espére presqu'autant que de ce qu'on posséde; & dans le fait, l'homme le moins entendu n'a qu'à se prêter aux vues des colons & habitans de la campagne, mettre les profits de son économie sur son fonds, il en doublera & triplera le produit bien plus rapidement que ne pourroit faire le plus avare possesseur de contracts, en employant les revenus à en faire d'autres.

5°. Il y a toujours des profits & des revenans-bons dans les terres, & jamais dans les autres biens: des ventes de bois, des mutations de fiefs, &c. sont des ressources inconnues ailleurs, & qui sont souvent de la plus grande utilité.

6°. Enfin, un contract, ou tout autre empla-

cement eſt ſujet au rembourſement, s'il eſt bon, dans le tems où le remplacement eſt le plus difficile, & à la banqueroute, s'il eſt mauvais, ſans qu'on puiſſe jamais exiger ſon fonds quand on en auroit beſoin. On ne ſauroit lier les mains d'un héritier diſſipateur ſur des effets de cette eſpéce; on ne peut les perpétuer dans ſa famille. En un mot, toutes les raiſons ſolides ſont pour la propriété des terres, & l'on ne finiroit pas ſi on vouloit les énumérer en détail.

Cependant ſans s'arrêter à l'opinion publique, article ſur lequel tout le monde eſt ſujet à ſe méprendre, le fait parle & nous indique le vrai dans ce point-ci. Que le Clergé, que les Pays d'Etats, que les Princes & les Particuliers même cherchent des emprunts, la foule y eſt, & c'eſt à qui prendra date pour être reçu à porter ſon argent. On ſait pourtant que les placemens les plus ſolides en France deviennent chaque jour moins ſûrs, en proportion de ce que la ſomme des engagemens s'accroit. D'autre part, les plus belles terres ſont dans les Affiches, & cela à choiſir en tout genre, Pays & coutume, & l'on ne vend rien ou difficilement. Ce n'eſt plus aujourd'hui le tems de dire que les gens à argent n'oſent faire des placemens d'éclat : chacun oſe & jouit maintenant à ſa guiſe du fruit de ſes travaux & de ſon bonheur; mais le fait eſt qu'on ne veut point des terres. Examinons en paſſant les cauſes de cet engourdiſſement ſi fatal à l'Etat.

La premiére, ſans contredit, & la plus réelle eſt le prodigieux gonflement de la Capitale; tout l'argent y vient par les raiſons déduites ci-deſſus. L'homme ſuit le métal, comme le poiſſon ſuit le courant de l'eau, & tout vient à Paris.

Les

Les délices & les préjugés de la Capitale tendent tous à établir la molleſſe & l'éloignement du travail pour qui peut s'en paſſer. Les terres demandent des ſoins & quelque réſidence du moins paſſagére; on ne veut point de cela : les campagnards ſont ſi rebutans ; quelle ſociété! (car à force de parler ſociété, nous deviendrons tout à fait inſociables :) les parcs de nos peres ſont ſi raboteux : point d'arbres en boule, ni de treillage en bois dans les dehors : moins encore d'entreſoles, d'appartemens, de bains & de lieux à l'Angloiſe dans les maiſons. Que faire ſans tout cela ? Il s'agit donc de ce qu'une terre rend franc & quitte à Paris. L'ancien poſſeſſeur mettoit tout à profit, connoiſſoit ſon monde, organiſoit ſa beſogne ; le riche qui lui ſuccéde, attend qu'on le vienne chercher, qu'on ait payé ſon portier & ſes valets pour avoir audience de Monſeigneur, & obtenir la ferme à bas prix. Ce ne ſera point un économe & honnête laboureur qui ſe donnera ces mouvemens-là ; la Ville l'effraie, & l'inſolence des ſous-ordres le rebute : voilà donc un intriguant & ſouvent un fripon devenu fermier, & chargé en outre de la confiance du maître ; il fait la portion de l'Intendant, il envoie des pâtés au Maître-d'Hôtel & des fromages au Suiſſe ; tout chante ſes louanges dans la maiſon. De ſon côté il ſait où reprendre tous ces fraix, il vexe les habitans, excite des refus & des procédures qui produiſent des non-valeurs ; article le plus rapportant de ſon compte. D'autre part, comme on s'en fie à lui, & qu'on n'y vient jamais, il arrive malheurs ſur malheurs, cas fortuits, réparations, & le maître ne trouve au bout de l'an, que du papier en recette & dépenſe. Voilà pour les terres éloignées.

Celles qui ſont à portée, ont l'honneur de voir le Patron : il arrive, l'avenue eſt trop étroite, & de côté ; il faut en marquer une autre, deux contre-allées, trente toiſes de largeur, & autant que la vue peut s'étendre ; le terrain d'une bonne métairie devient avenue, & le produit zéro. Le parc, les charmilles, le quinconge, le labyrinthe, les arbres en boule, autre zéro : trois cens arpens en ce genre, ne ſont pas trop ; le potager étoit trop étroit, il faut des ados, des murs de partage, une pompe pour amener des eaux, des ſerres chaudes, une orangerie. Les terraſſes ſablées, les élagueurs, tondeurs, l'entretien de ces potagers dont il arrive quelques primeurs à la ville, le ſoin d'entretenir & ratiſſer toutes les allées du parc, de maintenir les pompes, &c. ſi tout cela ne coute que 10000 livres, ce n'eſt pas trop. Dans la maiſon, les meubles, les vernis, &c. demandent un Concierge. Si ce pauvre homme, ſa famille & les frais d'entretien ne coutent que cent piſtoles, c'eſt bon marché. La terre valoit 15000 livres de rente, elle revient à 400000 livres avec les frais ; on y en a dépenſé 60 pour la rendre digne du maître ; le terrain mis en décoration, a diminué la ferme de 4000 livres ; il en coute onze d'entretien, reſte à rien pour Monſeigneur. Mais ſon voiſin dans la place Vendôme, & lui-même quelquefois compte : Cette terre, dit-il, me tient lieu de 23000 livres de rente, & ne me rend rien, d'où lui & ſes ſemblables concluent, *ce ſont de mauvais biens que les terres.*

Une autre raiſon du diſcrédit des terres eſt le manque de confiance & de bonne foi : on s'en plaint, je crois, dans le commerce & partout ; mais cela n'eſt pas de mon ſujet. Il eſt

de fait que jamais il n'y eut moins de confiance, parce que jamais il n'y eut plus d'or & plus d'avidité pour l'or chez les grands & les petits. Jamais aussi il n'y eut entre les propriétaires des terres & les cultivateurs moins de ces rapports d'intérêts & d'honnêteté, qui forment l'union & établissent la confiance.

On a beau dire; l'homme est un insecte de telle nature, qu'on ne sauroit tant le presser, qu'il ne se retourne pour piquer le talon qui l'écrase; mais il est pareillement sensible aux bienfaits, & il n'est férocité & malice humaine que la vertu & la bienfaisance n'apprivoisent.

Les gens de plume & d'écritoire qui ont, à force de projets, d'ordonnances & de réglemens, changé la constitution subalterne de l'Etat, & qui eux-mêmes enveloppés des foibles débris de leur édifice, ont aussi promptement que la haute Noblesse, fait place à tous les potirons que la haute faveur, l'intrigue, la rapine & l'industrie élévent de toutes parts, ont établi un préjugé contre l'ancienne constitution de la Monarchie; & cette opinion de malice chez eux, l'est devenue d'ignorance dans tout le reste de la nation, & même parmi ceux qui y ont le plus perdu. Le peuple, disent-ils, avoit autrefois mille tyrans au lieu d'un maître. Si l'on entend par cet *autrefois* les tems du Roi Robert & de quelques-uns de ses successeurs, la chose ne peut être disputée; l'anarchie étoit générale, ainsi que la férocité: mais ces tems de convulsion pour le corps politique ne sont point ceux que nos docteurs ont en vue; il nous en reste trop peu de traces, & les malheurs d'un tel renversement de toute société sont trop reconnus pour qu'il soit nécessaire de les citer. Les siécles écou-

lés depuis ſaint Louis juſqu'à nos guerres de Religion, ſont plus débrouillés; & s'il étoit queſtion de diſputer ſur la force intérieure de notre conſtitution d'alors, je défierois les Juriſconſultes les plus habiles en droit public, de m'y démontrer les maux de la tyrannie, dont les effets ſont toujours parlans. Qui de nous ſe chargeroit aujourd'hui de faire dire à un Auteur Anglois ce que dit Mathieu Paris en parlant de ſaint Louis: *Le Seigneur Roi des François, qui eſt le Roi des Rois de la terre, tant en vertu de ſon onction céleſte, que par la ſupériorité de ſa milice....* Eût-on reſpecté de la ſorte le Souverain d'un peuple livré aux brigandages de l'anarchie?

Le dénombrement de la France fait ſous Charles IX. portoit * dix-neuf millions d'habitans, & celui fait ſous Louis XIV. n'en donne que dix-ſept. Nous n'avions cependant ni le Rouſſillon, ni le Bearn & la partie de la Navarre qui nous demeure, ni la Breſſe, le Bugei, ni la Franche-Comté, l'Alſace & les trois Evêchés, la Principauté de Sedan; la Somme étoit notre frontiére du côté de la Picardie. Le Royaume enfin étoit d'un grand cinquiéme moins étendu. L'on me dira que le dénombrement de Charles IX. étoit fautif; mais je répons que nous ne nous y prenons pas aujourd'hui de façon à en faire de plus exacts. Or, ou toutes les régles ſont fauſſes, ou jamais un peuple tyranniſé ne ſera nombreux.

Avant de finir l'article de l'anarchie des ſiécles paſſés, je prierai ceux qui regardent mon opinion comme un paradoxe, de rechercher dans les Auteurs inſtruits & contemporains de ces tems prétendus malheureux, l'opinion qu'on

* *Voyez Bocalin.*

avoit alors de la conſtitution de la Monarchie Françoiſe, & de l'ordre qui regnoit au dedans. On en trouvera des traces dans pluſieurs ouvrages. Je me contenterai de placer ici quelques endroits que j'ai notés autrefois en liſant les réflexions de Machiavel ſur la premiére Décade de Tite-Live. On n'accuſe pas cet Auteur d'être mal inſtruit; & ſi ſon cœur eût été auſſi droit que ſon eſprit étoit éclairé, ſa réputation ne ſeroit pas étrangement mêlée. Tel qu'il eſt, ſon plan de politique n'eſt aſſurément pas de maintenir l'anarchie; & s'il eſt en quelques endroits pour le gouvernement violent, c'eſt au Prince & à la République qu'il le conſeille, & toutes ſes vues tendent à établir non-ſeulement la ſoumiſſion, mais l'obéiſſance paſſive parmi les ſujets. Ecoutons-le parler cependant ſur la France dans le quinziéme ſiécle. Je n'ai pas tout noté dans le tems, & je n'ai pas aujourd'hui celui de relire.

Chapitre 16. Diſcours ſur la premiére Décade. " C'eſt ainſi que ſubſiſte le Royaume de
„ France, auquel on ne vit en repos & en ſûreté que par le moyen des Loix qui y ſont,
„ leſquelles les Rois ſont tenus de garder, &
„ qu'ils gardent ſaintement.

Dans le Chapitre 19. " Delà je conclus qu'un
„ Prince commun ou foible ſe peut bien porter après un excellent; mais deux ou trois
„ ſemblables l'un après l'autre ſans difficulté
„ ruïneroient tout, ſi ce n'étoit comme en
„ France, où l'ordre & la police ancienne ſoutiennent le faix de la Monarchie.

Dans le Chapitre 58. " Ce Royaume-là (la
„ France) eſt trop bien réglé & gouverné;
„ même mieux, à mon avis, qu'autre qui ſoit
„ dans l'univers.

Dans le Chapitre 10. du troisiéme Livre:
„ Les Royaumes ont aussi pareillement besoin
„ de se renouveller & de ramener leurs Loix
„ à leurs principes, & on voit le grand bien
„ que cela rapporte au Royaume de France,
„ qui est le Royaume qui vit sous les Loix &
„ les Ordonnances plus que pas un autre, desquelles les Parlemens sont les gardiens & les
„ protecteurs, spécialement celui de Paris; lesquelles sont renouvellées par lui toutes les
„ fois qu'il fait une exécution contre un Prince
„ du Royaume, & qui condamne le Roi en ses
„ Arrêts.

Dans le 41. Chapitre: " Ce que les François
„ imitent en paroles & en actions, quand il
„ est question de la Majesté de leurs Rois & de
„ la puissance & autorité de leur Royaume; &
„ il n'y a rien qu'ils supportent avec moins de
„ patience que de leur faire voir que tel ou tel
„ moyen ne tourne pas à l'honneur du Roi,
„ disant que leur Roi n'encourt aucune honte
„ ni aucun deshonneur, quelque conseil qu'il
„ suive, soit dans la bonne ou mauvaise fortune, & perte ou gain. *Il n'importe, tout*
„ *cela est ordonné par le Roi.*

Je laisse à considérer d'après ces citations, si notre Gouvernement de ce tems-là étoit regardé comme la réunion d'une infinité de petits tyrans. Il est encore à remarquer que le commerce auquel les Florentins étoient très-adonnés, faisant en France tout celui de notre Royaume, les mettoit à portée de bien connoître nos mœurs & usages; que Machiavel vivoit dans le tems de nos premiéres expéditions dans sa patrie; qu'elle étoit alors République, forme de gouvernement qui tourne tous les esprits du côté de ces

ſortes de recherches, & que Machiavel a toujours paſſé pour un des plus habiles hommes de ſon tems en ce genre.

Quoi qu'il en ſoit de mon opinion rélativement à ce qu'on voudroit appeller le bon ordre & police, & qui, ſelon moi, reſſemble aſſez à celle qu'on fait obſerver dans le Serrail; il eſt au moins certain que les Seigneurs d'autrefois demeurant dans leurs terres, ceux qui vexoient leurs habitans, les vexoient en perſonne & non par procureur, ce qui certainement vaut mieux; qu'ils conſommoient ſur les lieux le fruit de leurs prétendues extorſions, & ne ſouffroient pas que d'autres qu'eux les vexaſſent. Ceux, au contraire, d'un eſprit ſolide & d'un caractére bienfaiſant, ayant moins d'occaſions de beſoins ſuperflus & plus d'objets de commiſération devant les yeux, ſoutenoient, protégeoient, encourageoient les habitans de la campagne. Les pauvres, les malades étoient ſecourus du château; les orphelins y trouvoient leur ſubſiſtance, & devenoient domeſtiques. Il y avoit, en un mot, un rapport direct du Seigneur à ſon Sujet, & par conſéquent plus de liens & moins de lézion de part & d'autre, ſans celle du tiers.

En paſſant dans un canton de traverſe en Querci, je m'arrêtai dans un aſſez gros lieu, où couloit un ruiſſeau conſidérable ou petite riviére que je remarquai toute pleine d'écreviſſes. Je demandai à l'aubergiſte combien de gardes avoit le Seigneur pour que la pêche fût ainſi conſervée. *Ah! Monſieur*, me dit le bon homme, *ceci appartient à Mr. le Marquis de D. B. ce ſont les meilleurs Seigneurs du monde que nous avons depuis deux cens ans, & qui viennent ſouvent dans le pays. Il n'y a pas un de nous qui, loin de*

lui rien prendre, ne fût le premier, en pareil cas, à dénoncer ſon voiſin. Un homme de qualité d'une Province peu éloignée de celle-là, donna, pendant la diſette de l'année 1747, le pain & le couvert dans ſes granges à mille pauvres durant ſix mois. *Allez, mes enfans,* leur dit-il à la Saint-Jean, *allez tâcher d'en gagner. Je vais en ramaſſer pour l'année prochaine, ſi la diſette dure.* Certainement cet homme, quoique d'un mérite & d'une probité diſtinguée, eſt un Seigneur Châtelain dans la force du mot: quelque bienfaiſant qu'il puiſſe être, il n'eût jamais pouſſé juſques-là les effets de la commiſération, s'il eût habité à Paris.

Ne fût-ce enfin, comme je l'ai dit, qu'en faiſant travailler de pauvres gens, les Seigneurs dans leurs terres faiſoient des biens infinis. On ſait à quel point étoit l'habitude, &, pour ainſi dire, la manie des préſens continuels que les habitans faiſoient à leurs Seigneurs. J'ai vu de mon tems cette habitude ceſſer preſque par-tout, & à bon droit; car tout bienfait doit être reſpectif ici-bas, & ſi la balance peut l'emporter, le ſurpoids doit être naturellement du côté le plus fort. Les Seigneurs ne leur ſont plus bons à rien : il eſt tout ſimple qu'ils en ſoient oubliés comme ils les oublient : & qu'on ne diſe pas que c'étoit un reſte de l'ancienne ſervitude; ou l'on ſe tromperoit fort, ou l'on parleroit de bien mauvaiſe foi. Dans les lieux où cela ſe pratique encore, ces bonnes gens & les plus pauvres, ſeroient très-mortifiés ſi l'on refuſoit leurs préſens, & plus encore, ſi par une étrenne proportionnée ou plus forte on prétendoit les indemniſer; je l'ai vu cent fois.

Les veſtiges de la tyrannie de nos peres prou-

vent au moins que les payſans connoiſſoient leur Seigneur, & en étoient connus. Or, quoi qu'on diſe de la malice des hommes, c'eſt un axiome reçu & démontré par l'expérience, que ceux qui nous connoiſſent & ont quelque habitude avec nous, nous traitent moins mal que ceux pour qui nous ſommes entiérement étrangers. Le ſentiment & la réalité de ce principe eſt un des grands motifs du *dulcis amor patriæ*. Il s'enſuit delà que perſonne ne connoiſſant plus le Seigneur dans ſes terres, tout le monde le pille, & c'eſt bien fait.

Une autre raiſon encore qui n'eſt qu'une branche de celle-ci, c'eſt la mutation preſque continuelle des fiefs, & leur tranſlation ſur la tête d'hommes nouveaux.

Du petit au grand, de même qu'un Etat n'eſt jamais ſi ferme dans ſa conſtitution que quand la ſucceſſion y eſt perpétuée dans une même Maiſon, il en eſt ainſi de ſes membres. Les conſidérations politiques ne ſont pas de mon ſujet actuel, je rampe & laboure la terre; mais je ne puis m'empêcher de dire, en paſſant, que le reſpect de la vieille ſouche, toutes autres choſes étant égales, entretient la ſubordination & l'ordre parmi les habitans de la campagne. J'ai vu quelques exemples que je pourrois citer, de Communautés qui ſe ſont rachetées de leur Seigneur qui vouloit les vendre, pour ſe rendre à lui. J'en ai vu mille déſolées du ſeul bruit de ce changement, & plus encore, qui demeuroient tranquiles & ne diſputoient rien à leur ancien Seigneur, qui ſe ſont jettées dans des procès infinis avec le nouveau. A plus forte raiſon, quand ce nouveau Seigneur eſt le petit-fils de Jacques un Tel, ſurnommé Lafontaine: il a beau dire que Mr. ſon pere

s'appelloit Monſeigneur dans les Requêtes; les payſans ont l'oreille maligne & la mémoire bonne, & toujours répétent que leur Seigneur ne vaut pas plus qu'eux, & que s'il eſt plus riche, c'eſt qu'il a mieux ſu faire ſa main; au ſurplus, qu'il n'a qu'à dîner deux fois.

De cette ſemence de mécontentement & de mépris nait bientôt la fraude & la rapine qu'ils ſe croient permiſes; & l'on ne ſauroit croire combien cela nuit à la jouiſſance tranquile, & conſéquenment au prix des terres, qui jettent nos Pariſiens, les ſeuls riches du Royaume aujourd'hui, dans la néceſſité de plaider au loin, ou de devenir clients à Paris, choſé inſupportable à un homme d'or accoutumé à la clientelle d'autrui.

Je n'examinerai pas ſi la ſurcharge des terres, & la façon d'y percevoir les impôts, n'eſt pas une autre cauſe de leur diſcrédit. J'ai déja dit que je ne politiquois pas; & il y a à tout cela tant de pour & de contre, que je ſerois fort embarraſſé. Je ne prétens pas cependant par ce pour & contre faire entendre que je connive en mon particulier à l'axiome des idiots, ou des gens de ſac & de corde, qui prétendent qu'il faut que le payſan ſoit miſérable pour qu'il travaille, ſans quoi il devient pareſſeux & inſolent. Outre l'indigne inhumanité d'un tel propos, que je ſuis obligé d'avouer à ma honte avoir ouï tenir plus ſouvent à la campagne qu'à la ville; propos auquel il n'y a rien à répondre que le mot de ce fameux Romain à ſon fils qui lui offrit de prendre une ville en perdant trois cens hommes : *Voudrois-tu être un de ces trois cens?* outre l'inhumanité, dis-je, il eſt de toute fauſſeté. La miſére n'entraine que le découragement, nous l'avons dit, & le découragement

la pareſſe. A cela ils répondent, qu'il faut un milieu ; & où eſt-il ce milieu, miſérables aveugles ? Sera-ce vous, qui vous chargerez de le trouver ? Je vous répons, moi, qu'il y a longtems qu'il eſt paſſé. Ils ajoutent que, quand les payſans ſont bien, ils ne veulent plus travailler. Je me rappelle qu'ayant un jour diſputé ſur cette révoltante allégation ſur laquelle je me défendois, comme ayant parcouru la Suiſſe & l'ayant trouvée cultivée autant & auſſi-bien qu'elle le peut être, on me cita le Comtat d'Avignon qui n'étoit qu'à cinq lieues delà. J'y entrai le même jour, je fus ſurpris d'y voir un jardin par-tout ; & m'étant informé de la force & vivacité des travailleurs, j'appris que dans les cantons de Provence, voiſins de ce pays-là, on payoit un manœuvre du Comtat 30 ſols par jour, contre 15 un de ceux du pays. C'eſt ainſi qu'on ſoutient les principes les plus erronés, & qu'on les autoriſe par des exemples controuvés, qui ſont d'autant moins diſputés qu'il ſeroit plus aiſé d'en vérifier la fauſſeté.

Mais en ſuppoſant que l'aiſance empêchât les payſans de travailler, ce n'eſt jamais de travailler leur propre bien. Les bourgeois de village & de petite ville, gens qu'on appelle vivans de leur bien, race occupée à médire & à mal faire, & dont je conſeillerois de purger la ſociété juſqu'à ce qu'ils s'appliquaſſent tous à quelque honnête profeſſion, s'il n'étoit contre mes principes de conſeiller la violence en quoi que ce puiſſe être, voulant faire travailler leur bien, tenir les payſans dans la ſujétion, & ne leur payer leurs journées que ſur les prix anciens, ſans conſidérer que les objets de conſommation ayant hauſſé, il faut que le ſalaire

du mercenaire hausse; ces gens-là, dis-je, se plaignent que le paysan aisé ne veut plus travailler. Je répons à cela: 1°. que le mal n'est pas grand: 2°. que je leur offre une prochaine consolation: en effet, le paysan riche éléve nombre d'enfans au lieu que ceux du pauvre desséchent & rentrent dans la terre. Ces enfans partagent, épuisent l'aisance du pere, le forcent au travail, bientôt l'y secondent, & faute de fonds, deviennent mercenaires. Le Suisse est aisé, comme je l'ai dit; cependant il refuse si peu le travail, qu'il se dévoue plus volontairement au plus dur de tous, qui est d'aller vendre son sang & sa liberté dans une terre étrangére.

Une derniére raison, mais infiniment moins problématique que toutes les autres, du discrédit des terres en France, c'est le haut prix de l'intérêt de l'argent. La paresse, sœur du luxe, comme je le démontrerai, quoi qu'on en dise, par piéces probantes en bonne & dûe forme, & tous les deux, enfans de l'habitation des villes; la paresse, dis-je, fait que tous ses partisans préférent un intérêt fixe qu'ils envoient recevoir par un barbet à l'échéance, à tout le soin & maniment que demandent les terres, & renoncent, en faveur de leur tranquilité, aux avantages du tems, de l'industrie & de la solidité. Plus cet intérêt est haut, moins ses avantages sont sensibles. Si je voulois faire un livre de ce que j'ignore, je saurois bien où prendre sans raison & autant de calculs, pour prouver que cet intérêt est trop fort chez nous; & me mettant ensuite mon propre ouvrage dans la tête, je deviendrois docteur *in utroque jure*; mais ici il n'est encore question que de ce que *je sais*, & sans croire m'écarter, j'établirai le

principe que toute forme qui tend à faire vivre une portion des citoyens ſans action, ni juriſdiction, eſt nuiſible, & qu'on ne ſauroit trop s'attacher à déraciner le diſcrédit des terres, & à le tranſporter ſur des effets fictifs.

La proſpérité d'un Etat nuit encore à l'Agriculture, en établiſſant un ordre de mœurs, un genre de magnificence & de décoration, qui en dégoute & la repouſſe au loin.

Les Chinois, dit-on, perſuadés que de l'emploi des terres dépendent, comme on n'en peut douter, les moyens de ſubſiſtance qu'on en retire, que l'étendue des moyens de ſubſiſtance eſt l'exacte meſure de la Population, & que la Population eſt l'unique richeſſe réelle d'un Etat, regardent comme un crime l'emploi des terres en maiſons & jardins de plaiſance, comme ſi l'on fraudoit par-là les hommes de leur nourriture.

Ce genre de crime eſt, je crois, un peu trop étendu en France. Les parcs, il eſt vrai, peuvent avoir leur utilité, en ce qu'ils renferment des prés & des bois qui ſont devenus très-néceſſaires; mais indépendanment de ce que cette néceſſité eſt rélative à la trop grande & inutile conſommation de bois que le luxe a introduite, & qui, au moyen des inductions démontrées dans ce Chapitre, eſt un très-grand mal, on les perce d'ailleurs tellement, que les parcs & les forêts ne ſont preſque que des chemins bordés de liſiéres de bois.

Sans m'arrêter ſur de ſemblables détails qu'il ſuffit de déſigner, je noterai ſeulement les avenues, ſorte de décoration qui enléve des Provinces entiéres au Royaume. Il eſt ſingulier que le moindre particulier, ſinge des Princes & des Souverains, prétende avoir à ſa maiſon de cam-

pagne des avenues doubles & triples qui dévaſtent & mettent en friche une partie de ſon domaine, & quelquefois le tout. Indépendanment même des avenues à chaque percée, il faut que la perſpective ſoit continuée par des allées à perte de vue. Celles-ci en rejoignent d'autres dans la campagne, & le point de jonction eſt marqué par des eſplanades en rond, dont l'étendue fourniroit à la ſubſiſtance d'un hameau : delà partent quatre ou huit allées, ſelon l'étendue du terrain, avec leurs contre-allées, &c. & je vois d'un coup d'œil cent mille livres de rente réduites à rien, & perdues pour tout le monde. En vain m'oppoſeroit-on qu'on laboure celles de ces allées qui ne ſervent pas de chemin. Peine perdue; le grain ne vient jamais bien ſous les arbres, l'herbe y eſt aigre. Encore ſi l'on faiſoit le ſacrifice de la récolte à des arbres fruitiers, ou autres qui ſervent directement ou indirectement à la nourriture de l'homme, je dirois toujours que c'eſt réduire un écu à dix ſols : mais c'eſt le tilleul, c'eſt l'ormeau ſtérile, qui couvrent & ruinent nos campagnes; arbres très-utiles pour le charonage, dit-on, & c'eſt ce dont je me plains.

Il y a quatre fois plus de voitures en France qu'il n'en faudroit; & ſi d'une part, le nombre en étoit borné au néceſſaire & à l'utile, & que de l'autre, nos grands chemins fuſſent bordés d'ormeaux dans tout le Royaume, comme ils le ſont aux environs de Paris, le charonage ne manqueroit jamais en France; car d'ailleurs, on a bien des ormeaux dans les campagnes; les payſans en font des feuillards pour les beſtiaux, & cet arbre opiniâtre revient de chacune de *ſes* racines. Mais voir de toutes parts dans la

campagne, à vingt lieues à la ronde autour de Paris, les ormeaux répandre leur ombre sur toutes ces campagnes si propres à la fertilité par l'excès des engrais & fumiers dont on est embarrassé à Paris, tandis qu'ils sont si rares ailleurs; les voir, dis-je, multiplier à l'infini dans tous les sens que je détaillois tout-à-l'heure; cela fait saigner le cœur d'un citoyen éclairé.

C'est, dit-on, ce qui fait la magnificence des environs de Paris. Je pourrois répondre que je ne calcule pas la magnificence, mais la prospérité & la population : cependant je doute encore de cette allégation. Sans doute qu'il seroit ridicule de demander à la Capitale d'un Royaume opulent les dehors de Salente, ou de Lacédémone : il faut des palais pour les Grands & du faste pour les Princes; mais j'arrive à Fontainebleau : je traverse deux lieues d'un pays aride & incapable absolument de rien produire; je le trouve couvert d'une belle forêt qui m'accompagne aussi loin en sortant : loin de trouver ici des traces de dévastation, je vois que le séjour du Souverain y fait vivre les habitans d'une ville considérable, & féconde dix lieues de pays inhabitable : je bénis la Providence & son Préposé ici-bas; j'en sors, je vois de toutes parts des campagnes fertiles, accablées du poids d'habitations immenses, seules, isolées, & qui de leurs racines arides dessèchent une province entiére; & mon postillon qui m'en nomme les maîtres, sur cent ne me désigne pas trois noms de ma connoissance. Ce coup d'œil frappant au loin, devient triste & froid à mesure qu'on approche; les plus agréables me représentent les champs Elisées, où quelques ombres se proménent en silence, & boivent des eaux du fleuve Léthé.

Je me rappelle alors le coup d'œil de la chaussée de Loire, celui des bords de la Garonne, de Villeneuve d'Avignon, la Viste à Marseille, les côtes d'Alsace & autres pays véritablement vivans, les environs d'Orléans, de Lyon, de Marseille, &c. Cet amas de maisons particuliéres qui ne sont presque séparées que par leur vigne & leur verger, ce peuple agissant pendant le jour, dansant au clair de la lune, tandis que le bruit de la béche de quelque vigilant qui revenant de journée, travaille son propre bien, interrompt la mesure de leurs musettes & de leurs tambours. Je conclus alors que là fut la prospérité, ici le luxe, son indigne fils & son implacable ennemi.

J'en appelle aux seuls environs de Paris. Par-tout où l'habitation des riches a laissé quelque place à l'Agriculture, elle y est poussée au plus haut dégré d'industrie & de perfection. Qu'on parcoure ces cantons privilégiés, je ne dis pas les villages de Montreuil & de Bagnolet seulement, mais par-tout à quatre lieues à la ronde, & qu'on me dise ensuite si l'œil n'est pas plus satisfait, si l'ame n'est pas plus émue à l'aspect de ces côteaux qu'à la vue du plus beau parc. A la rangée de vigne succéde celle d'arbres fruitiers; les groseillers occupent l'entre-deux; les pois & les artichaux naissent au pied des arbres, & les fossés d'asperges entourent le champ. On parle par-tout de la vallée de Montmorenci, ce n'est que cela.

Mais il n'est pas question ici du plaisir simplement de la population. Il est certain qu'autant de terrain inculte, autant de Sujets enlevés sans ressource à l'Etat. Or, l'excès dont nous venons de parler, dévaste la valeur d'une Province entiére du meilleur terrain. Le remède,

dira-t'on? Le voici : *Chériſſez, animez l'Agriculture*, bientôt les riches vous imiteront ; ſinges d'abord, ils s'y connoitront enſuite ; chacun ceſſera d'être rentier de ſon domaine, & en deviendra propriétaire. Pourquoi les riches ſont-ils ſi ennuyés de leurs magnifiques châteaux, qu'il leur faudroit preſque autant de maiſons que de chemiſes ? c'eſt que l'art y a tout fait & la nature rien. Je ne les blâme pas de s'y ennuyer, eux qui y ſont à demeure, puiſque ſi j'y vais par curioſité, dès que j'ai tout parcouru, il me tarde d'en ſortir. Quelques-uns s'y attachent, ce ſont ceux qui créent ; mais cette terraſſe, cette piéce d'eau entrepriſe & conduite à grands fraix, eſt à peine achevée, qu'elle leur devient auſſi étrangére que celle que fit leur grand-pere, s'ils en ont. Il faut entreprendre quelque autre embelliſſement. D'échelons en échelons cependant la maiſon, le parc, tout devient immenſe & ruineux d'entretien. Alors, tandis que l'étranger, tandis que le bourgeois curieux admire cet amas de beautés & de dépenſes, & croit, environ pendant dix-ſept minutes, qu'il ſeroit au comble du bonheur de poſſéder cela, le maître accablé d'habitude & d'ennui, ne peut plus s'y ſouffrir, & cherche à décorer quelque guinguette dont il jouit en imagination, & qu'il dédaignera en réalité.

Qu'on ne diſe pas que c'eſt l'inconſtance humaine : cette inconſtance eſt un bien en ſoi, comme toute autre qualité de notre ame. Elle ne devient un mal qu'à meſure qu'on s'éloigne de la nature. Cet homme curieux de plantes étrangéres, revient toujours avec un nouveau plaiſir à ſon jardin ; mais cet attrait particulier à quelques hommes eſt preſque univerſel pour

ce qui concerne l'agriculture en général. Comme les moiſſons & les fruits ſe renouvellent ſans ceſſe, le travail de nos peres, en ce genre, ne fait que faciliter le nôtre. Indépendanment du gout attaché par la nature aux occupations & aux détails champêtres, le profit auquel tout le monde est ſenſible, éveille encore l'induſtrie, & attire l'affection. L'avenue principale exceptée, toutes les autres tomberont; les maiſons de fermiers & de payſans couvriront les campagnes. L'ombre jadis empoiſonnée de ce château, deviendra ſalutaire alors; car, en général, nous ſommes tous charitables & compatiſſans. Les riches ne ſont durs que parce que l'ordre corrompu des mœurs les tient éloignés de l'indigence; ils la banniront de leurs entours, ne fût-ce que pour n'être pas affligés. Chaſſez de deſſous l'humble toit les maladies & la faim, ce ſera le territoire & la patrie de la joie ſimple & bruyante. De proche en proche elle gagnera les baſſes-cours du château, & pénétreroit juſqu'au ſalon, ſans la double anti-chambre gardée par la pareſſe.

Je le répéte, *chériſſez, animez l'Agriculture*; vous bannirez tous les maux de l'Etat, ſuppoſé qu'il y en ait, oppreſſeurs, intrigans, fripons, fainéans, politiques à rebours, faiſeurs de traités ſur la population; que ſais-je? Ou ſi ces gens-là ſont dans la plénitude d'un Etat floriſſant, comme des puces & des punaiſes dans l'ordre de la création, du moins y feront-ils ſi confondus & ſi offuſqués par un peuple agiſſant & occupé de choſes tout autrement ſolides, que l'oiſiveté devenant honteuſe, ils perdront toute conſidération, & en conſéquence ſentiront amortir leur mobile principal, je veux dire,

l'orgueil. Mais il me ſemble que ces allées me ménent vraiment bien loin ; revenons. Si j'avois promis d'éviter les écarts, je manquerois ſouvent de parole.

Le même inconvénient de perte inutile de terrain que nous venons de remarquer en allées, &c. ſe trouve encore dans une ſorte d'ouvrage plus utile en ſon objet, mais auſſi abuſif au moins par la forme, le projet & l'exécution ; je veux dire, les *chemins*. A ce mot, je vais m'attirer anathême ; car c'eſt de tous les arrangemens de police intérieure, celui où notre ſiécle a le plus donné d'attention. Mon intention, je le répéte, n'eſt point de blâmer ; mais en tout on peut dire le mieux.

Je ſais qu'on a fait de notre tems, en ce genre, des ouvrages admirables, tels que la montée de Juviſi, celle de Bouron, celle de Tarare & bien d'autres. Mon deſſein n'eſt pas non plus d'objećter qu'on a négligé de donner à ces ſortes d'ouvrages faits pour l'éternité, la ſolidité qu'y donnoient les Romains ; que la plupart de nos chemins ſont détruits avant d'être achevés ; que la corvée, qui ſeule a ſervi à la conſtrućtion de preſque tous les chemins éloignés de la Capitale, n'eſt propre qu'à ruiner la campagne, & à faire des routes qu'une médiocre colonie de taupes peut détruire en un an de tems. Tout cela n'entre pas dans mon objet aćtuel, ce n'eſt que leur largeur & leur multiplicité que j'enviſage.

Ces célébres voies Romaines qui ont réſiſté, par la ſolidité de leur conſtrućtion, à tant de ſiécles & de ravages, qui ont plus illuſtré cet Empire prodigieux que tous les autres miracles de ſa fortune, de ſa valeur & de ſa politique ;

Cependant il eſt un point que je voudrois qu'on reſpectât dans les plus grandes routes ; c'eſt la différence des terrains. Ce terrain ſec ou ſabloneux, preſque de nulle valeur, devient d'un produit réel quand vous y faites paſſer le chemin, puiſqu'en aſſurant une communication & un débouché à vos bonnes terres, il vous épargne la dépenſe qu'euſſent demandé celles-ci, pour en rendre le ſol capable de ſervir de baſe à un chemin. Au lieu de cela, votre alignement traverſe les prairies, les bonnes terres, jardins & chenneviéres d'un village. Vous perdez non-ſeulement cette portion ſi rapportante du territoire d'un village, mais encore tout le reſte médiocre & mauvais : le bon faiſoit valoir l'autre : le payſan ruiné n'a plus la force de ſoutenir ſon ménage, & abandonne le tout. Or, calculez toujours ces ſortes de pertes à l'infini, ſeule meſure actuelle de vos grands chemins.

Evitons d'ailleurs, comme la peſte, tout ce qui porte au découragement ; car c'en eſt une en effet. Les gens de la campagne ſont tous aux portes de l'abattement, un rien les accable ; & n'eſt-ce rien que de ſe voir enlever la meilleure piéce de ſon bien, même avec dédommagement ? En un mot, *chériſſez*, *animez l'Agriculture*, bientôt elle vous dira que le terrain lui eſt précieux.

Mais ceci nous conduit au Chapitre ſuivant, qui doit traiter de la néceſſité & des moyens d'encourager l'Agriculture. Il s'en faut bien que je n'aie épuiſé celui-ci, ni même que je l'aie traité par ordre dans toute ſon étendue. J'ai déſigné quelques points principaux, j'en ai trop étendu d'autres, ſelon que ma plume a couru. *La ſuite* des différens objets traités dans cet Ou-

vrage, en préſentera pluſieurs autres; car tout ſe tient dans la machine politique, ainſi que dans la maſſe phyſique.

CHAPITRE VI.

De la néceſſité & des moyens d'encourager l'Agriculture.

TOut mon Ouvrage n'a d'objet que de traiter de la Population, de ſes avantages, & des moyens de l'étendre à l'infini. Or, comme je ne penſe pas qu'elle puiſſe avoir d'autre principe que l'Agriculture, je pourrois dire que mon Ouvrage entier traite des moyens d'encourager l'Agriculture. Cependant, comme ce n'eſt point la ſociété des anciens Egyptiens que je conſidére, mais celle des nations policées de notre ſiécle, qui eſt tellement compliquée d'acceſſoires, que le principal y eſt preſqu'entiérement oublié, je traiterai pied à pied de toutes les branches de la ramification politique; mais j'y trouverai ſouvent des branches de ce Chapitre-ci, je ne les rejetterai point alors : maintenant je vais préſenter en gros les premiéres idées qui s'offrent à moi ſur cet article.

J'ai dit que la proſpérité d'un Etat établiſſoit les grandes fortunes, qui bientôt en envahiſſoient tout le territoire. Quel reméde à cela, dira-t'on ? Non pas ſans doute celui qu'employoit Tarquin ſur les grands pavots de ſon jardin; j'aurois bien perdu mon tems, ſi jamais je prêchois la tyrannie : mais *aimez* les Grands, *appuyez* les médiocres, *honorez* les petits qui ſont

laborieux & qui ont de l'induſtrie. Prenez garde, s'il vous plait, à l'application de chacun de ces Verbes ; je ne me trompe point, c'eſt préciſément ce que j'ai voulu dire. Chacun d'eux peut ſans doute être appliqué aux trois différens grades dont je parle ici ; mais ne voulant leur attribuer à chacun qu'un ſeul de ces ſentimens, c'eſt avec réflexion que je les ai répartis ainſi.

En effet, *aimez* les Grands, vous leur apprendrez par l'exemple ſuprême, à aimer auſſi leurs inférieurs ; vous les rappellerez au principe ſi naturel & ſi démontré, qu'une illuſtre famille eſt plus étayée par les ſujets qui naiſſent dans ſon ſein, que par les grands biens qu'une vanité dénaturée déſire d'accumuler ſur une ſeule tête ; vous vous intéreſſerez à l'établiſſement de leurs enfans aînés & cadets ; les races ſe multiplieront, ſe diviſeront, ils demeureront grands par le cœur, & ſe piqueront d'honneur, dès qu'ils ne pourront plus ſe piquer de richeſſes.

Appuyez les médiocres, c'eſt la pépiniére de l'Etat ; les exemples domeſtiques, les vieux papiers, la vanité provinciale les gonflent de cet amour-propre, téméraire & flexible dont l'Etat ſait tirer tant de parti ; mais ils ſont pauvres, & ſeroient ridicules dans un Etat corrompu : leurs prétentions leur ferment une quantité de portes à la fortune & à l'induſtrie ; le déſeſpoir les feroit déroger ou vivre dans la plus oiſive obſcurité, ou s'expatrier enfin. C'eſt pour eux que ſont faits les emplois de vos armées, les libéralités de vos menus plaiſirs, le ſuperflu des Grands de votre Etat. *Appuyez*-les, pour qu'ils ſecourent la pénible vieilleſſe de leur pere, pour qu'ils excitent la fécondité domeſtique, pour

qu'ils se chargent de leurs neveux. La rage des pauvres pour le mariage, est le premier des bienfaits de la Providence pour un Etat. Il n'y a malheureusement point de milieu, la débauche ou le mariage; l'une est stérile, l'autre est fécond. Craignez que la destructive philosophie des voluptueux insensés ne devienne une prudence de nécessité pour les autres; en un mot, *appuyez* les médiocres.

Honorez les petits. Les larmes me viennent aux yeux, quand je songe à cette intéressante portion de l'humanité, ou quand, de ma fenêtre, comme d'un trône, je considére toutes les obligations que nous leur avons, quand je les vois suer sous le faix, & que me tâtant ensuite, je me souviens que je suis de la même pâte qu'eux.

Le peuple est ingrat, dira-t'on, il est volage, il est brutal.... Eh! quelle est la portion de l'humanité, dont on ne puisse dire la même chose? Mais je soutiens moi, que cela n'est pas vrai. J'ai fait peu de bien, (je ne suis pas en état d'en faire beaucoup, & je n'ai pas fait à beaucoup près tout celui que j'aurois pu) j'ai trouvé des marques de reconnoissance qui m'ont étonné. Mille fois plus de bienfaits se sont perdus en montant qu'en descendant. Le peuple est volage: reproche de factieux, reproche fait à la multitude oisive & déplacée, & je n'en veux que de laborieuse & occupée. Il est brutal enfin; mais peut-être est-il malheureux, persécuté, méprisé, en bute à l'oppression en tout genre, de tous les autres ordres de l'Etat. S'il en est ainsi, ne reprochons rien aux misérables; remédions à la cause de leurs maux; je me trompe, si l'aisance & l'exacte police ne les civilisent.

Mais tout ceci ne vient pas encore au point que je leur ai attribué dans l'attention publique: oui, je voudrois que les petits fussent honorés. *Sacerrima res, homo miser*; mais indépendanment de ce principe de morale dont il n'est pas question ici, dès qu'il est une fois décidé que l'art de tirer les richesses de la terre, & celui de les ouvrer & distribuer, sont les deux pivots de la société, est-ce un paradoxe que de vouloir qu'on honore ceux qui professent ces arts si nécessaires? Le sel doit entrer dans tous les mêts, l'honneur dans toutes les professions; mais s'il en est où ce véhicule d'opinion soit nécessaire, c'est, sans contredit, à celles qui sont pénibles de leur nature, ou périlleuses. Tant que vous n'honorerez pas les basses classes de l'humanité, il est impossible d'y maintenir l'abondance nécessaire à l'émulation & aux progrès. On se plaint que personne ne veut demeurer dans son état, & que de grade en grade, cette ambition déplacée & toujours peu mesurée, épuise les basses classes, & surcharge les premiéres qui doivent, par mille raisons, être peu nombreuses par proportion: d'où vient cela? c'est que personne ne veut vivre dans l'abjection, ou ne s'y tient que par nécessité, & ce qu'on fait par force, on le fait toujours mal: *Honorez donc les petits.* On sent bien que je n'ai pas voulu dire à Guillot: *Seigneur, montez au trône, & commandez ici.* Mais le mépris n'est fait que pour le vice; nous nous devons tous une estime réciproque & rélative à l'utilité respective; je dis plus: quoi encore? le respect.

Mais ce qu'il faut sur-tout honorer, c'est l'agriculture & ceux qui l'exercent & l'encouragent. Dans tous les biens d'ici-bas, *la terre est la matiére, & le travail est la forme.* Il semble

inutile d'établir que multiplier la matiére, c'est multiplier le travail. Mais de combien une extrême attention & une protection attentive & mêlée de recompenses pourroit accroître la production de la matiére premiére, c'est ce qu'il est impossible de calculer & même d'imaginer que par des inductions rélatives, du moins pour un Etat qui a un territoire vaste & avantagé de la nature.

Un propriétaire qui est assez riche pour se racheter du travail personnel par le travail d'autrui, est indigne de sa fortune, s'il ne s'en sert que pour vivre dans l'oisiveté, & seroit à charge à l'Etat, si dans mes idées le membre le plus inutile de la société n'étoit toujours un profit pour l'Etat.

Mais s'il emploie son loisir à aquérir des connoissances rélatives à la bonification de son patrimoine & de son superflu; s'il s'applique à les mettre en valeur, il remplit son devoir & tient sa place; ce qui est la vertu.

J'ai lu dans le Mémoire envoyé par ordre de Mr. le Duc de Bourgogne aux Intendans, l'article qui suit au sujet de la Noblesse : *S'ils cultivent leurs terres par leurs mains, ou s'ils les donnent à des fermiers, étant une des plus essentielles marques de leur humeur portée à la guerre, ou à demeurer dans leurs maisons.* Celui qui dressa ce Mémoire, crut sans doute être un grand Grec d'avoir trouvé cette marque distinctive. Indépendanment de la puérilité d'entretenir de semblables & si movibles détails, un Prince destiné à commander à vingt millions d'hommes, & dont la conduite doit influer sur le sort de toute l'Europe, indépendanment encore de ce qu'une semblable inquisition a de ty-

rannique, je ſoutiens qu'au lieu de faire regarder au Prince avec mépris celui qui ſe tient chez ſoi, on devroit le lui préſenter ſous un point de vue oppoſé.

Un Philoſophe diroit que celui qui nourrit les hommes, fait mieux que celui qui les tue; mais je ne ſuis ici que calculateur. De deux choſes l'une, ou l'Etat eſt ſervi par des troupes ſoudoyées, ou chaque citoyen eſt obligé, en cas d'allarmes, de ſe porter au ſecours.

Dans le premier de ces cas, le métier de la guerre convient bien mieux à celui qui n'ayant pas de fonds, eſt aux gages d'autrui, qu'à celui qui, pour courir en Flandres & en Allemagne, laiſſe en friche un canton de l'Auvergne ou du Languedoc. Mais, dira-t'on, vous ne faites donc plus ſervir l'Etat que par des mercénaires? Point du tout : le frere, le fils du cultivateur ſont d'auſſi bonne race que lui; mais ils n'ont affaire qu'à la guerre, & c'eſt là leur métier.

Dans le ſecond cas, de qui tirerez-vous un meilleur ſervice, ou de celui qui noirci ſous le ſoleil qui dore ſes guérets, ne connoit de plaiſirs que la chaſſe, & de travaux que ceux de la campagne, qui habitué à jouir perſonnellement de ſes champs, va défendre l'arbre qu'il a planté, le troupeau qu'il a élevé; ou de celui qui accoutumé à tirer en argent le produit de ſes contracts d'aquiſition ou de ſes partages de famille, n'eſtime que ce qui rend de l'argent ſonnant, qu'il conſomme au milieu des plaiſirs oiſifs & mols de la Ville? Allez attaquer chez eux les peuples agriculteurs, les Suiſſes, par exemple, & le problême ne ſera pas long à réſoudre.

Optima ſtercoratio greſſus domini, diſoient les *Anciens*, & perſonne depuis ne les a démentis.

Que penser donc d'un gouvernement, dont l'effet feroit d'attirer chacun hors de chez soi?

Le plus habile agriculteur, & le protecteur le plus éclairé de l'agriculture sont, toutes autres choses étant égales, les deux premiers hommes de la société. Au lieu de cela, le titre de Gentilhomme de campagne est presque devenu un ridicule parmi nous, comme s'il y en pouvoit avoir de ville. Le nom de provincial est une injure, & les gens du bon air sont offensés quand on demande de quelle province est leur famille, comme si être Dauphinois ou Poitevin, n'étoit pas être François. Cette sotte & misérable supériorité de l'habitant de la Capitale sur celui des Provinces, est rendue en monnoie en Province par le Citadin au Villageois & au Campagnard.

Voyons donc ce que la société, ce que les occupations des habitans des villes ont de préférable à celles de la campagne.

Je les y retrouve enfin les maîtres de tant de champs dévastés que j'ai rencontrés sur ma route. Voyons quels plaisirs, quelles délices les obligent à se priver de celui de jouir de la propriété des biens que la Providence leur a départis: travaillent-ils à leur fortune, & la décevante ambition les a-t'elle attachés à son char; ou, curieux de cultiver leurs talens, cherchent-ils à perfectionner des connoissances auxquelles la société ajoute le poli, comme le frottement le donne aux cailloux dans les riviéres? Rien de tout cela. J'ai suivi ces hommes choisis dans leurs plaisirs & dans leurs plus importantes affaires : lignes tangentes tirées d'une porte à l'autre, & qu'on appelle bienséances, spectacles, nouvelles, tracasseries, médisances, duels de

l'intérêt qu'on nomme jeux ; voilà leurs travaux & leurs plaiſirs. O oiſiveté ! faudra-t'il donc brûler tes aſyles pour rendre l'humanité à ſes gouts & à ſes devoirs naturels? Non ; mais honorons ce qui eſt honorable, mépriſons ce qui eſt mépriſable, & tout ſera dit.

Un Eſpagnol blâmoit Miguel de Cervantes d'avoir nui à ſa patrie en ridiculiſant la Chevalerie dans ſon Don Quichotte. La Chevalerie étoit tombée d'elle-même, diſoit-il, malgré tous les efforts fantaſtiques du Duc de Lerme pour la relever ; mais on a été au delà du but, en faiſant tomber le délire de la valeur & de la généroſité ; on a émouſſé ces vertus dans leur principe. On pourroit faire le même reproche à Moliére & à ſes imitateurs : en ridiculiſant les Gentilshommes campagnards, les Barons de la craſſe, les Sottenville, &c. ils ont cru n'attaquer que la ſotte vanité & la plate ignorance des Seigneurs châtelains ; mais les mots de *campagnard* & de *provincial* ſont devenus ridicules. La crainte du ridicule feroit paſſer un François à travers le feu; tout le monde a voulu devenir homme de Cour ou de Ville, & adieu les champs.

Mon deſſein n'eſt pas d'entrer encore dans les détails des inconvéniens de l'urbanité générale, & quand j'y ſerai, il s'en faudra bien que je ne les épuiſe. Il y auroit des volumes à faire ſur cet article. Si les campagnes ſont néceſſaires à la ville, les villes le ſont auſſi à la campagne ; & l'on verra dans la ſuite de mon plan, qu'après avoir couvert la campagne d'autant d'habitans qu'elle en peut porter, je voudrois de mon ſuperflu former des villes, dont l'induſtrie attirât le ſuc alimentaire de l'étranger.
Mais, ſelon mon plan, les villes ſeroient plus

grosses encore qu'elles ne sont, quand elles n'auroient d'habitans à demeure que les Officiers employés dans les différentes Cours de Judicature qui s'y trouvent, la jeunesse élevée dans les Maisons & Universités qui s'y rencontreroient, ainsi que les gens destinés à les enseigner, les bourgeois propriétaires des fonds enclavés dans le territoire de cette ville, les ouvriers & artisans que ses habitans & tous ceux du ressort feroient vivre, & ceux encore qui employés à des manufactures & ouvrages rélatifs aux productions du pays & à son industrie, porteroient la matiére premiére au point de perfection dont la valeur doit être le prix de leur subsistance, & qui fournissant leur contingent au commerce étranger, attireroient en échange le produit de l'étranger pour leur nourriture, seul genre de conquête qui ne soit pas contre le droit public.

A considérer un pays dans son état primitif, comme isolé & vivant de sa propre substance, on ne peut nier que *tous les ordres & hommes d'un Etat subsistent aux dépens des propriétaires des terres*; c'est un principe reçu. Une source qui sort à la tête des terres & dans un terrain élevé, arrose & féconde ses environs autant que la quantité de ses eaux peut s'étendre : celle, au contraire, qui nait dans un bas fond, ne fait qu'un marais, jusqu'à ce qu'elle se soit frayée une route basse pour s'aller perdre dans la premiére riviére, sans aucune utilité pour les champs voisins.

Je compare à cette source le propriétaire des terres, que j'ai dit ci-dessus être le pivot de toute l'industrie qui l'environne : s'il est à la tête de la production, dont naturellement il doit

être l'ame, & à laquelle perſonne n'a plus d'intérêt que lui, il anime & vivifie tout le canton, il protége l'agriculteur iſolé; ou, ſi la ruſticité de la campagne le prive de ces vues honnêtes & éclairées, ce qui n'eſt plus à craindre aujourd'hui, encore fera-t'il, par la néceſſité de ſa poſition, une partie des biens qu'on en doit attendre. Si, au contraire, il eſt au centre de la conſommation, il devient la ſource baſſe & marécageuſe, & contribue à noyer un terrain déja de lui-même trop ſpongieux.

On dit communément qu'un Gentilhomme dans ſa terre vit mieux avec dix mille livres de rente, qu'il ne feroit à Paris avec quarante mille. Qu'appelle-t'on dans ce cas, vivre mieux? Ce n'eſt pas épargner plus aiſément dequoi changer tous les ſix mois de tabatiéres émaillées, avoir des voitures vernies par Martin, &c. C'eſt donc conſommer davantage, & l'on dit vrai; mais comme on ne ſauroit dîner deux fois, & qu'à Paris on prend au moins autant d'indigeſtions qu'ailleurs, ce ſurplus de conſommation n'eſt pas pour lui. L'on entend donc qu'il fait vivre plus de monde; & en effet, on entretiendra plus aiſément à la campagne quinze domeſtiques groſſiers, vêtus & payés à la façon du pays, avec dix mille livres de rente, qu'on n'en entretiendra dix à la ville avec quarante mille livres. C'eſt donc ſoixante hommes, indépendanment de la famille, qui vivront ſur les quarante mille livres de rente, au lieu de dix.

Il ſeroit inutile d'objecter ici que cet homme fait vivre à la ville, outre ſes domeſtiques, tous les ouvriers qui ſervent à ſa dépenſe, les marchands, les fabriquans, les tailleurs, brodeurs, ſelliers, charrons & autres ouvriers néceſſaires,

&

& de plus, les traiteurs, parfumeurs, muſiciens, gens de théâtre, filles, &c. qui tous ne laiſſent pas d'être du peuple; & que, puiſque je ne regarde ici que la Population, il faut rendre toutes choſes égales.

Je pourrois répondre à cette objection que je ne traite point encore ici de ce qui regarde le commerce; mais comme il s'en faut bien que je n'obſerve un ordre bien ſuivi, je répondrai que, quant à ce qui concerne l'article des ouvriers néceſſaires, ſoixante perſonnes, quoique vêtues groſſiérement, font certainement travailler plus d'artiſans que dix à Paris dans l'état de domeſtiques où je les ai pris; & pour ce qui eſt de ceux de l'ordre qu'on peut appeller dans un ouvrage de calcul *impedimenta*, ſi le propriétaire de terres donne dans ce genre de dépenſes, il deviendra bientôt, lui ou les ſiens, Mithridate ou Burrhus, vendra ſes terres, & ma leçon ſera faite pour un autre.

Ce ne ſont point les propriétaires des terres dans l'état naturel, qui font vivre ce genre de ſupplément à la ſociété, à moins que les grandes Charges & les bienfaits du Roi ne les mettent dans l'ordre des gens gagés, dont il ſera parlé ci-deſſous. Sans eux, une ville opulente ſera aſſez pleine d'étrangers, de gens enrichis des gains de la finance ou du commerce, de jeunes gens & de diſſipateurs de toute eſpéce, dont le reflux & les folles dépenſes entretiennent toutes les mouches de l'Etat.

Revenons. Indépendanment de cette augmentation de conſommation que procure la réſidence du Seigneur dans ſes terres, il eſt de l'homme de s'attacher à ſon ſéjour. Néceſſairement les bâtimens habités ſont mieux entre-

tems que ceux qui ne le sont pas : on aime à travailler, à embellir sa résidence, à améliorer les terres qu'on a sous ses yeux. Le premier ouvrage en ce genre, est un encouragement pour le second. J'ai visité en ma vie, peut-être mille Châteaux ou Gentilhommiéres, à peine en citerois-je trois, où le maître ne m'ait fait remarquer quelque embellissement ou améliorissement de sa façon.

On dit assez communément que les campagnards sont ivrognes, brutaux & chasseurs, & ne sont que cela. C'est un vieux reproche du tems où les gens de ville étoient carillonneurs, brelandiers & tires-soie. Je ne nierai cependant pas que l'on ne boive fort dans les provinces où il y a encore de la Noblesse à la campagne, & qu'on n'y chasse beaucoup; mais qu'on n'y fasse que cela, c'est ce que je nie.

Je pourrois encore établir ici deux paradoxes à ce sujet ; l'un est, que cette ivrognerie qui dégoute tant les buveurs d'eau, n'est point un mal; l'autre, qu'à tout prendre, (car il faut toujours me permettre de regarder le peuple comme des hommes) il y a plus d'ivrognerie à Paris que dans les campagnes, proportion gardée, & qu'elle y est plus nuisible.

Quant au premier point que l'on pourroit croire pillé des Oeuvres posthumes du feu Duc de la Ferté, je dirai moins bien qu'il n'eût fait; mais je dirai pourtant qu'on buvoit trop autrefois, & que boire jusqu'à s'abrutir, est mal fait: témoin la brûlure de Persépolis, la méprise d'Holopherne, & autres grandes calamités, sans compter quelques-unes qui sont arrivées à gens que je connois bien; en un mot, mon Curé le dit, & ce n'est pas à moi à le contredire, quoi-

que ce ſoit aſſez la mode aujourd'hui (mode entre nous qui ne vaut rien & qui n'étoit pas du tems de nos ivrognes;) mais boire un peu ſec, & ſeulement juſqu'à chanter, rire, & s'embraſſer, épanouit la rate, bannit les inimitiés, & lie la ſociété.

J'ai connu un vieux Gentilhomme, d'un nom, d'un âge, & d'une probité reſpectables : le bon homme contemporain des Vaillacs & des Girardins, ne déſivroit pas; mais au milieu de tout cela, il accommodoit toutes les affaires de famille, d'intérêt & d'inimitié entre les Gentilſhommes à vîngt lieues à la ronde. Auſſi-tôt qu'il s'en élevoit quelqu'une, il ſe faiſoit apporter les titres & papiers de part & d'autre, il conſultoit ſur la forme les gens de Loi tant bons que mauvais en qui il avoit confiance, & puis ſur ſa bonne judiciaire il formoit ſon arrêt. Il appelloit enſuite à ſon Châtel les Parties, & la révérence dûe au patron, faiſoit qu'on n'entamoit pas les propos contentieux ſans ſa licence. C'étoit au deſſert, & le verre à la main qu'il rappelloit les queſtions à décider; il énumeroit, conſidérant attentivement les intéreſſés : le premier qui étoit tenté de l'interrompre, étoit arrêté par un ordre abſolu : *Un verre de vin à Monſieur.* L'ordre étoit exécuté, & le verre avalé; le nouveau Radamante le regardoit avec cet air de pere & de conciliateur qu'une longue habitude de conſidération de canton donne naturellement, & que toute la morgue du Barreau joue gauchement. *Monſieur en veut-il encore*, diſoit-il ? Si le plaideur agacé vouloit finir ſa période, on l'écoutoit tranquilement, & il ſubiſſoit un ſecond verre de vin au bout pour ſon franc-parler. Il eſt à remarquer pour vous au-

tres qui ne le ſavez pas, & qui feriez tout auſſi bien de l'apprendre que de politiquer ou théologiſer tout le long du jour, comme vous faites; il eſt à remarquer, dis-je, qu'en ſemblable occaſion un verre de vin de pénitence, & qui ne nous eſt compté pour rien, eſt un grand déſavantage. Ce ſecond verre bu, l'Aréopagite reprenoit ſon dire, toujours attentif à faire boire les mutins, juſqu'à ce qu'appercevant que le bruit, la joie & la confiance gagnoient du terrain, & que le démon de l'intérêt barbouillé de lie, ſe ſauvoit en voyant les cœurs s'attendrir, le vieillard aimable prononçoit ſon arrêt définitif, maudiſſoit formellement les vignes de tout réfractaire, & finiſſoit en leur tendant les bras de l'air de tendreſſe, de confiance & de joie, dont Siléne diſoit aux enfans de l'Eglogue: *Solvite me, pueri.* Tous accouroient alors, tous s'embraſſoient, & lui proteſtoient une entiére ſoumiſſion à ſes ordres. Le Notaire étoit prêt, & la tranſaction dreſſée, on ſignoit; puis ſe remettant à table, on caſſoit des verres en guiſe d'amende honorable de tous les faits & geſtes d'Huiſſiers & de Procureurs.

On me dira ſans doute, qu'il eſt ſingulier que j'attribue au vin le don d'appaiſer les querelles, lui qui les fait. Je répons que je n'ai pas prétendu le louer préciſément par-là; mon hiſtoire m'eſt venue en penſée, comme aſſurément une des plus honorables pour ce genre de vie, je l'ai placée comme telle, & non comme argument; mais je dis encore que le vin n'eſt querelleur que chez les peuples qui le ſont. Les bas-Bretons & les Limouſins s'eſtropient après avoir bu enſemble; mais ils ſavent très-bien ſe battre ſans avoir bu; & les Allemands ſortent

ivres de l'eſtaminée auſſi tranquilement que les Chartreux du Chœur.

Cependant il s'en faut bien que je veuille être prédicateur d'excès ; mais je répéte que le genre de vie de la Nobleſſe campagnarde d'autrefois, qui buvoit trop long-tems, dormoit ſur de vieux fauteuils ou grabats, montoit à cheval & alloit à la chaſſe de grand matin, ſe raſſembloit à la Saint-Hubert, & ne ſe quittoit qu'après l'octave de la Saint-Martin ; que cette vie, dis-je, faiſoit peu de Muſiciens, moins de Géométres, de Poëtes, & d'Acteurs de parade ; mais on n'avoit pas beſoin de la Nobleſſe pour cela. Cette Nobleſſe menant une vie gaie & dure volontairement, coutoit peu de choſe à l'Etat, & lui produiſoit plus par ſa réſidence, & ſon fumier ſur les terres nourriſſiéres, que nous ne lui valons aujourd'hui par notre gout, nos recherches, nos coliques & nos vapeurs. Ils ne ſavoient rien en comparaiſon de nous ; car nous connoiſſons les régles du théâtre, les différences eſſentielles de la muſique Italienne à la Françoiſe ; nous jugeons les Géométres, nous faiſons des cours d'Anatomie & de Botanique, pour faire rire les gens de l'art ; nous nous connoiſſons en voitures, en vernis, en tabatiéres, en porcelaines, nous n'ignorons ni le menſonge, ni l'intrigue, ni l'art de faire des affaires, ni celui de demander l'aumône en talons rouges, ni ſur-tout ce que vaut le bien d'autrui, l'argent & les argentiers. Eux, au contraire, faiſoient conſiſter toute leur ſcience en ſept ou huit articles : reſpecter la Religion, ne point mentir, tenir ſa parole, ne faire rien de bas, ne rien ſouffrir, mettre ſon cheval ſur le bon pied, connoître & diſcerner la voie, ne crain-

dre ni la faim ni la soif, ni le chaud ni le froid, & se souvenir que, si César n'eût pas su bien faire le coup de pistolet, il n'eût jamais échappé de tant d'entreprises hazardeuses.

Cependant ces corps-là, tout ignorans qu'ils étoient, ne laissoient pas de bien & mieux servir l'Etat dans l'occasion : ils avoient même quelquefois d'assez belles idées de la vraie gloire; préjugés auxquels notre philosophie a substitué la science des calculs, plus utile pour les particuliers, mais qui l'est, je crois, moins pour le public. Par exemple, Henri IV. qui fut élevé & nourri jusqu'aux tems où il grisonna, en vrai Gentilhomme campagnard, fit, à peu de choses près, aussi-bien sa charge de Roi qu'un autre.

En voilà assez sur la prétendue dissolution de nos peres. C'est un écart que je me suis permis, & non un livre que j'aie voulu faire sur cet article; mais quand à mon second paradoxe, à savoir, qu'il y a plus d'ivrognerie à Paris, proprotion gardée, que dans les Provinces, il n'y a, pour s'en convaincre, qu'à voir les guinguettes. Tout le peuple sort de Paris les jours de Fêtes, & la bourgeoisie même est dans l'habitude d'y courir en famille, & d'y mener de bonne heure ses enfans. La moitié du peuple revient ivre, gorgé de vin frelaté, paralytique pour trois jours, & dans peu de tems blasé pour toute sa vie. Le vin du cru, dont se gorge le paysan, ne fait point ces terribles effets : il revient ivre le Dimanche au soir, je le veux (quoiqu'à dire vrai, il ne soit que trop guéri aujourd'hui de ce pauvre superflu) mais il trouve sa femme de sang froid; différence énorme pour l'honnêteté publique & pour la société, où la dissolution du sexe en ce genre est le plus honteux de tous les maux,

& le lendemain de bon matin il eſt à l'ouvrage. En eſt-il de même à Paris? Je m'en rapporte aux maîtres-ouvriers. Les détails à cet égard ſe trouveront aux Chapitres ſuivans.

Un grand Seigneur en France (on le connoitra ſans que je le nomme) bienfaiſant d'abord pour ſa maiſon comme de droit, l'eſt encore pour la pauvre Nobleſſe de ſon pays : il place les uns, il ſoutient les autres, il leur trouve des débouchés. On n'accuſera pas les gens conſidérables aujourd'hui de faire ces choſes-là par intérêt. Il fait plus, il a changé dans une province éloignée, l'orangerie de la maiſon de ſes peres en une manufacture de ſoie, où cette denrée lui coute le triple de ce qu'elle vaut, attendu l'éloignement des cantons où cette ſorte d'induſtrie eſt en vogue, & cela, pour faire vivre les pauvres gens, & les accoutumer peu à peu à ce genre de commerce. Il a fait planter un nombre conſidérable de muriers, tant ſur le champ d'autrui que ſur le ſien. Il fait lever des plans & terriers généraux de tout le canton, pour que chacun puiſſe à l'avenir trouver dans ce répertoire public ſes confronts, & la contenance de ſon domaine. Il fait enfin des biens infinis, tandis que ſes propres affaires proſpérent en un ſiécle, où par bons moyens tout le poſſible eſt de ſe maintenir. Si je diſois ſon nom, qui ne fut jamais aſſurément en trois lettres : ah ! me diroit-on; c'eſt un fort honnête homme, fort juſte, & qui a le ſens fort droit, mais d'ailleurs un eſprit uni. Que Dieu veuille m'en accorder un ſemblable, à moi & à mes enfans juſqu'à la derniére génération ! mais ce n'eſt pas ce dont il eſt ici queſtion. Ce digne homme, au fond, eſt un Gentilhomme cam-

pagnard, autant qu'un Seigneur peut l'être en France. Il a une grande charge à la Cour qu'il a faite; mais d'ailleurs la plus grande partie de sa vie s'est passée dans ses terres: il les connoit toutes, les visite souvent, voit & ordonne tout par lui-même, & a fait en sa vie plus de bien à sa famille, à ses voisins, aux pauvres, à l'Etat enfin dans sa patrie, que les plus beaux esprits n'en ont imaginé.

Ici l'intérêt particulier, au lieu de nuire à l'intérêt public, lui sert. Plus un homme fait valoir ses domaines, & en multiplie les productions, plus il fait vivre d'hommes, plus il augmente la subsistance de l'Etat. Je résume enfin ceci, en disant que, si les extrêmes étoient nécessaires, il vaudroit infiniment mieux que la Noblesse ressemblât au Baron de la Crasse qu'aux Marquis de la Comédie; avec cette différence encore, que les arts, le commerce & les connoissances ont pour long-tems banni les ridicules de grossiéreté, & ne feront peut-être que rendre plus communs ceux de la fausse élégance.

La nécessité de renvoyer la Noblesse à la campagne par moyens doux & pris dans les mœurs, n'échappa pas au restaurateur de la France. Quand Henri IV. fut paisible possesseur de son Royaume, *il déclara hautement aux Nobles*, dit Perefixe, *qu'il vouloit qu'ils s'accoutumassent à vivre chacun de son bien, & pour cet effet qu'il seroit bien-aise, puisqu'on jouissoit de la paix, qu'ils allassent voir leurs maisons, & donner ordre à faire valoir leurs terres.* " Ainsi il les sou-
„ lageoit de grandes & ruineuses dépenses de
„ la Cour, en les renvoyant dans les provin-
„ ces, & leur apprennoit que le meilleur fonds
„ que l'on puisse faire, est celui d'un bon mé-

„ nage. Avec cela, ſachant que la Nobleſſe
„ Françoiſe ſe pique d'imiter le Roi en toutes
„ choſes, il leur montroit par ſon propre exem-
„ ple, à retrancher la ſuperfluité des habits,
„ car il alloit ordinairement vêtu de drap gris,
„ avec un pourpoint de ſatin ou de taffetas, ſans
„ découpure, paſſement ni broderie. Il louoit
„ ceux qui ſe vêtoient de la ſorte, & ſe rioit
„ des autres qui portoient, diſoit-il, leurs mou-
„ lins & leurs bois de haute futaie ſur le dos.

Le luxe de la Nobleſſe épuiſe néceſſairement ſes biens fonds; car nous démontrerons que le produit de la terre du plus grand rapport, réduit en luxe, revient à preſque rien. La Nobleſſe entoure le Souverain, & lui perſuade que les richeſſes de l'Etat n'étant faites que pour gliſſer des mains du Prince dans celles de ſes ſujets, la plus digne libéralité eſt celle qui gratifie ſa Nobleſſe. Le nombre des demandeurs groſſit chaque jour. Celui qui obtient ſix mille livres de penſion, reçoit la taille de ſix villages. Le Fiſc déja diminué par le profit des Receveurs, s'épuiſe en libéralités, & cette même Nobleſſe, qui chez elle feroit l'avantage, la force & le luſtre de l'Etat, en eſt, ſans le ſavoir, la véritable ſangſue.

Guichardin au ſujet des deux Rois de ſon tems que l'Hiſtoire note d'avarice (Louis XII. & Ferdinand le Catholique) obſerve que les ſujets ne ſont jamais ſi heureux que ſous des Princes de ce caractére. Leur Cour eſt, à la vérité, fort déſerte, comme l'étoit celle de Louis XII. mais elle coute peu; les excès cependant ſont condamnables : ce n'eſt pas à moi à le dire, & moins encore à parler de la conduite des Souverains; mais il eſt permis de

dire que la Nobleſſe ſert mieux l'Etat chez elle qu'à la Cour & à la Ville, & qu'on doit, par tous moyens doux & agréables, faire refluer dans les campagnes les habitans de la Capitale & des Villes.

Rappellons-nous ſans ceſſe le chemin que voudroit faire le peuple entier d'une nation que les apparences d'une proſpérité paſſagére ont éveillée. Nous paſſons des villages aux bourgs, des bourgs aux Villes, des Villes à la Capitale, & c'eſt à quoi tendra toute une nation, ſi le Gouvernement n'eſt attentif à lui donner une propenſion contraire.

Cette opération n'eſt pas ſi mal aiſée qu'on croiroit bien. Les hommes ont tous un panchant naturel pour la liberté, & les occupations de la campagne. Ce n'eſt qu'en forçant la nature qu'on les caſmate dans les Villes. Que les villageois ſoient heureux, & aſſujettis ſeulement à des loix ſimples, ſoit de police, ſoit de Fiſc, qui aſſurent le ſort du ſolitaire comme de l'homme protégé, qui ne les obligent pas à devenir cliens à l'Election ou au Bailliage; qu'on retire de deſſus leur territoire ces Vampires errans, nommés porteurs de contrainte, archers de corvées, &c. qu'on les excite & encourage au travail, & bientôt ils ne feront plus vicieux.

Si à cela on ajoute quelques-uns de ces divertiſſemens d'exercice, tels que les anciens Légiſlateurs les avoient ſi bien inventés, tels que Charles-Quint en avoit établi en Flandres pour civiliſer les habitans & unir les contrées voiſines, & tels qu'on en trouve encore des traces dans nos provinces méridionales, des danſes, des courſes, &c. ils ne feront plus curieux de venir ſe noircir des boues des Villes.

Mais si au lieu de tout cela, il se trouvoit que dans les campagnes, par l'absence de leurs Seigneurs, ils ne pussent jamais espérer aucune grace ni protection; que trainés languissans aux corvées les plus dures & les plus répétées, décimés pour les milices, voyant arracher leurs haillons de dessus les buissons par les Collecteurs, s'ils tardent à payer les impôts; doublés à la taille l'année d'après, s'ils paient, pour leur apprendre à ne pas endurer la contrainte, utile recolte des Receveurs: si toutes les fois qu'ils ont manqué, il étoit question de les punir par la bourse; si le Procureur, l'Avocat, le Juge, l'Agent du Seigneur, les gens du Fisc; si tout cela, dis-je, les regardant en tout & par-tout comme victimes, ne leur laissoit la peau sur les os, que supposé qu'elle ne fût pas bonne à faire un tambour, faudroit-il en ce cas s'étonner s'ils périssent par milliers dans l'enfance, & si dans l'adolescence ils cherchent à se placer par-tout ailleurs qu'où ils devroient être? Et quand la protection de l'agriculture demanderoit du Gouvernement un soin continuel & d'un détail embarrassant, quel autre objet dans la société entiére peut lui paroître plus digne de son attention?

La production de la matiére première est d'une nécessité indispensable; l'art d'ouvrer cette matiére n'est que d'une nécessité d'habitude & seconde. L'on verra dans la suite de ceci, qu'il s'en faut bien que je ne prétende ramener la société aux besoins des Patriarches; mais enfin l'on ne peut me nier ce principe. Cela posé, pourquoi ne pas donner au moins autant de soins à protéger l'agriculture, à instruire les agriculteurs, à les secourir, & défendre leurs immunités, qu'on en met à protéger les arts & métiers?

Un homme confidérable me voyant un jour fur un habit de velours, des boutons de la même étoffe, me dit que je fraudois la loi. Et quelle loi, lui dis-je? Celle, répondit-il, qui défend de porter des boutons de la même étoffe que fon habit. Et au profit de qui cette loi, lui demandai-je? Au profit des boutonniers, dit-il. Permettez-moi, repris-je, de vous demander, fi pendant le tems que vous avez affifté au Confeil, parmi toutes les futilités de ce genre que vous y avez vu paffer, on a propofé beaucoup d'ordonnances en faveur du labourage & du nourriffage des beftiaux, qui font les vrais arcs-boutans d'un Etat.

En effet, les arts, métiers & fous-métiers font protégés, ordonnés, policés, maintenus: à voir la quantité de rabillages continuels qu'il faut aux ordonnances qui les concernent, on diroit que le Gouvernement n'a autre chofe à faire qu'à pourvoir à leurs priviléges, exclufions & immunités. C'eft fort bien fait; ce fuperflu fait fans doute un fonds de richeffes: prenons garde feulement qu'il n'améne bientôt l'indigence. Les métiers font tous moins pénibles à exercer que le véritable métier de l'homme, je veux dire, l'agriculture. Les artifans fe multiplient & meurent de faim, & la terre fe dépeuple; la campagne, feule fource de la Population, devient déferte: l'agriculture languit, & en conféquence, les arts & métiers languiffent auffi.

Répétons ici les propres termes d'un Auteur * dont j'ai déja emprunté quelques expreffions.

„ Mais, dit-on, l'agriculture va d'elle-même;

* *Mémoire fur l'utilité des Etats Provinciaux.*

„ c'eſt un art qui ſe tranſmet par tradition, que „ la nature enſeigne, & auquel elle a attaché „ une ſorte de douceur, au lieu qu'il n'en eſt „ pas de même des autres profeſſions. C'eſt „ avoir bien peu étudié cette partie intéreſſan- „ te, que de raiſonner ainſi. L'agriculture, „ telle que l'exercent nos payſans, eſt une vé- „ ritable galére. Il eſt auſſi difficile à un de ces „ pauvres gens d'être bon agriculteur, qu'à un „ forçat d'être bon Amiral. Si l'agriculture „ n'eſt encouragée, ſi elle n'eſt animée avec „ un ſoin & des attentions continuelles, elle „ languira toujours, & après elle tous ces arts „ & métiers eſtimés ſi néceſſaires. De l'aiſance „ du laboureur, au contraire, viendra la nom- „ breuſe Population; le ſuperflu des campagnes „ ſe répandra dans les villes & dans les ar- „ mées, au lieu que des villes & des armées il „ ne revient rien à la campagne; je dis une at- „ tention continuelle, parce qu'aucune profeſ- „ ſion n'eſt ſujette à d'auſſi fréquens & d'auſſi „ accablans accidens que celle-là. Les mala- „ dies épidémiques d'hommes & de beſtiaux, „ la malice des gens de ville & de chicane, la „ dureté des maîtres, leur éloignement, & la „ friponnerie de leurs agens, mille autres in- „ convéniens dignes d'être cités, ſi je les dé- „ taillois; tout, dis-je, dérange & détourne les „ gens de la campagne. Un horloger laiſſe une „ roue imparfaite; il l'achéve quinze jours „ après; mais un jour manqué fait ſouvent tout „ perdre au laboureur.

Quant aux moyens de protection, ce n'eſt pas ici le lieu de les déduire, & au fond on n'a rien à apprendre en France. Les plus utiles ordonnances qui aient jamais été conçues, ſont

signées de la main de nos Rois; mais malheureusement nos loix sont presque comme nos modes. C'est l'affection seule, c'est le gout naturel & la persuasion de la nécessité de la part du Gouvernement, qui peuvent lui donner le dégré d'attention nécessaire pour que la vivification de cette partie soit entreprise & soutenue. Eh! pourquoi ce gout ne prendroit-il pas? Nous avons eu de grands Rois en tout genre, & qu'il seroit difficile de surpasser; je ne sais que le titre de *Roi pasteur*, qui puisse distinguer nos maîtres futurs.

Vainement cependant formeroit-on, quand on le pourroit, des écoles d'agriculture; vainement indiqueroit-on des prix & des recompenses à ceux qui y auroient le mieux réussi; des honneurs pour les auteurs de certaines découvertes utiles; des encouragemens pour les essais, &c. Ce n'est qu'une sorte d'abondance rélative, qui est la mere d'une industrie noble. L'agriculteur ne tentera rien, s'il n'a la force de perdre ses avances, & si l'estime attachée à sa profession, n'engage les hommes riches & éclairés à lui faire part des lumiéres aquises, & à le soutenir dans ses travaux. Enfin, cet art par excellence, cet art si noble & si utile, a besoin; comme tout autre, & plus qu'aucun autre, pour être poussé à un certain dégré de perfection, de deux pivots nécessaires à tout; à savoir, étude & expérience, ou théorie & pratique; sans cela, il languira sans cesse.

La nécessité, dit-on, *est mere de l'industrie*, proverbe en vogue, parce qu'il tranquilise la fausse conscience des riches & des puissans. Remontons un peu le principe: personne ne niera *que la paresse* n'engendre la nécessité; en con-

ſéquence, *pareſſe* & *induſtrie* ſeront donc de même lignée. Ce n'eſt ſans doute pas cela que le proverbe a voulu dire. Voici ce que c'eſt. Néceſſité de force eſt mere d'induſtrie, je le ſais & j'y cours; néceſſité de foibleſſe engendre l'engourdiſſement & la mort; trop d'États l'ont prouvé.

Quoique je me ſois certainement trop étendu ſur quelques-uns des détails que je viens de traiter, je n'ai néanmoins fait que déſigner les principaux, & j'en ai tant omis, & de ſi néceſſaires, que ceci ne paroitra qu'une ébauche; mais je le répéte, preſque tout l'Ouvrage ſervira de ſupplément à ce qui manque à ce Chapitre; & ſurtout le reſte de cette premiére Partie & toute la ſeconde ne ſont autre choſe que le développement de ceci. Le titre ſeul du Chapitre ſuivant prouve que ce n'eſt qu'une continuation de celui-ci.

CHAPITRE VII.

L'emploi que l'on fait des terres dépend des Mœurs & Uſages.

„ LE nombre des habitans dans un Etat dé-
„ pend des moyens de ſubſiſter, & com-
„ me les moyens de ſubſiſtance dépendent de
„ l'application & uſage qu'on fait des terres,
„ & que ces uſages dépendent principalement
„ des volontés, gouts & façons de vivre des
„ propriétaires des terres, il eſt clair que la
„ multiplication ou décroiſſement des peuples
„ dépendent d'eux.

Ces paroles ſont tirées de l'Ouvrage de Mr. Cantillon, qui a été imprimé l'année paſſée. Ce fut, ſans contredit, le plus habile homme ſur ces matiéres qui ait paru. Ce morceau, qui a paſſé dans la foule de ceux de ce genre que la mode produit aujourd'hui, n'eſt que la centiéme partie des ouvrages de cet homme illuſtre, qui périrent avec lui par une cataſtrophe auſſi ſinguliére que fatale. Celui-ci même eſt tronqué, puiſqu'il y manque le ſupplément auquel il renvoie ſouvent, & où il avoit établi tous ſes calculs. Il en avoit lui-même traduit la prémiére Partie pour l'uſage d'un de ſes amis; & c'eſt ſur ce manuſcrit qu'il a été imprimé plus de vingt ans après la mort de l'Auteur.

Le principe qu'il établit ici, n'eſt qu'une ſuite d'inductions démontrées, & tellement liées l'une à l'autre, qu'il eſt impoſſible de leur échapper. J'y renvoie ceux qui me nieront les principes. J'aurois pu les répéter, ou les extraire; mais d'une part le rôle de plagiaire ne me va pas; de l'autre, tout eſt tellement lié dans cet Ouvrage, qu'il n'y a pas une penſée à déplacer. On ne peut douter d'ailleurs que la ſéchereſſe de cette lecture n'ait été la cauſe de l'indifférence avec laquelle on a laiſſé paſſer dans la foule un Ouvrage tellement hors de pair. Je dois avoir plus de ménagement, en proportion de ce que j'ai moins de mérite. Mes écarts preſque toujours déplacés, prouveront moins ſans contredit; mais ils laſſeront moins auſſi; & comme il ne s'agit point ici de vérités nouvelles & juſqu'à ce jour inconnues, mais ſimplement de l'application de principes connus à notre état préſent, & de raſſembler ſous certains points de vue les relâchemens & changemens de mœurs

qui

qui pourroient devenir maux de l'Etat, & démontrer dans les choses les plus simples en apparence, les chaînons par lesquels la fausse prospérité tient inséparablement à la décadence, je me pardonne des incursions qui ne me ménent jamais hors de mon sujet, par la raison qu'il renferme tout.

Le principe de cet Auteur une fois établi, voyons où il nous conduira. Il est donc de fait, que si le Prince & les Propriétaires aiment les chevaux, ou, pour mieux dire, s'ils emploient beaucoup de chevaux (car les aimer roule plus sur la qualité que sur la quantité) il y aura plus de prairies dans l'Etat, & moins de champs employés à la subsistance de l'homme; que s'ils consomment plus de bois, il faudra plus de terrain destiné à être en forêts en coupe réglée; que la mode des boulingrins, charmilles, parcs, grandes avenues, chemins d'une largeur extraornaire, &c. ôtent tout autant de terrain à la nourriture de l'homme, qu'il y en a d'employé à toutes ces inutilités.

Si, au contraire, les mœurs du Prince & des grands Propriétaires les portent à entretenir beaucoup d'hommes, la pâture des chevaux décroitra en proportion.

Autrefois les grands Seigneurs entretenoient un beaucoup plus grand nombre d'hommes. A la vérité, le bas domestique consommoit infiniment moins qu'aujourd'hui, qu'on les habille comme des Comédiens, qu'on les nourrit, qu'on les couche comme les maîtres; mais les grandes Maisons étoient pleines de commensaux d'un tout autre ordre, qui leur faisoient plus d'honneur & plus d'avantage, qui leur coutoient moins que des mercenaires, & qui les

obligeoient à une décence extérieure de mœurs, utile au maintien de la case comme à la société, & honorable en gros à la Nation comme en détail à leur Maison. Les Dames avoient auprès d'elles des Demoiselles, les Seigneurs des Gentilshommes souvent d'aussi bonne Maison qu'eux, & les uns & les autres des Pages, des Ecuyers, &c. C'étoit un débouché pour la pauvre Noblesse, qui n'en a point aujourd'hui, qui tombe dans les plus viles dérogeances, faute d'emploi, ou, pour mieux dire, qui n'existe presque plus, en comparaison du nombre qu'il y en avoit autrefois.

Il n'est pas de mon sujet d'examiner si c'est un avantage dans un Etat militaire en sa constitution, d'avoir une nombreuse Noblesse; mais je dis, sans crainte d'être démenti, que les pauvres laborieux sont, dans quelqu'état que le Ciel les ait fait naître, la portion la plus utile de la société. Je disserterai moins encore pour établir ce que c'est que la Noblesse; mais soit que ce genre de distinction soit une illusion absolue ou non, je crois qu'on peut la définir : *La partie de la nation à laquelle le préjugé de la valeur & de la fidélité est le plus particuliérement confié.* Ces deux opinions servant à la défense & au maintien de la société, il est très-important de ne les pas laisser éteindre. Les services de l'intérêt coutent trop cher à l'Etat, ceux de la vanité & de l'honneur se paient en monnoie qui ne manque jamais à un Gouvernement éclairé, & économe de distinctions. Cependant ce genre d'orviétan ne prend pas également sur tous les tempéramens. J'ai dit, & je m'en souviens, que l'honneur doit entrer dans toutes les professions; mais il en est plusieurs, où l'on n'y sauroit pen-

ſer qu'après le profit, & où l'on dit de bonne foi, comme Petit-Jean : *Mais ſans argent l'honneur n'eſt qu'une maladie.* Quelque ridicule que l'affluence de l'or arrivé en Europe depuis deux cens ans, ait jetté ſur l'honneur dévaliſé, & quoique ce principe de corruption aille toujours en augmentant, il eſt cependant vrai que rien n'eſt ſi aiſé que de porter la pauvre Nobleſſe à ſe piquer d'honneur, & à ſe paſſer d'argent, pourvu ſur-tout qu'on l'éloigne des profeſſions où l'on en gagne ; car ce ſeroit être de mauvaiſe foi que de déſavouer que rien n'eſt ſi rare dans les annales de l'humanité, que les duels de l'honneur & de l'intérêt, où le premier ait remporté la victoire. L'or eſt corrupteur dans toutes les profeſſions : il corrompit Judas ; & ſi l'on écoute les Militaires ſubalternes, ils vous diront que leurs Majors l'ont preſque tous pris pour patron. La Nobleſſe employée dans des métiers d'argent, n'en vaudra donc pas mieux, & vraiſemblablement en vaudra moins ; car ayant une fois mis à quartier la vanité domeſtique, elle ne dérogera pas pour peu. Le Garde-ſel noble n'a point appris dans les foyers paternels ce vénérable axiome : *Cent francs au denier cinq, combien font-ils ?* Mais une fois qu'il eſt entré dans ſa tête, accompagné de tous ſes rameaux, il regarde ſes vieux peres comme de groſſiers idiots, & mépriſe tout le reſte de leurs documens. Si, au contraire, il marche de plein pied à ſa naiſſance, il ſe rappelle ſans ceſſe que ſon vieux oncle lui a répété, que le grand-pere s'étoit diſtingué à tel aſſaut, qu'un autre ayant été élevé dans une telle maiſon, ſauva ſon jeune maître dans une embuſcade, & refuſa de s'attacher à tel & tel qui lui offroient une fortune. Ces idées

germent dans ſon cœur, & le *Laridon* des fermes devient le *Céſar* d'un Régiment.

Cependant quelque multiplié que ſoit aujourd'hui le Militaire en France, il s'en faut bien que la pauvre Nobleſſe n'ait de ce côté-là le même débouché qu'elle avoit autrefois. Nos anciennes troupes, & ſur-tout la Cavalerie, étoient alors preſqu'entiérement compoſées de Gentilſhommes. Dans l'Infanterie même, Montluc nous dit qu'il n'eut jamais de Compagnie où il n'en eût quarante à la tête. Il la leur faiſoit caſſer à bon marché, en leur diſant qu'il n'avoit jamais connu beſogne bien faite que de Gentilſhommes. Henri IV. chef pendant long-tems d'un parti proſcrit, obligé de vendre tout ſon bien piéce à piéce pour ſubſiſter, & qui déja Roi de France ſe plaignit long-tems d'avoir tous ſes pourpoints percés au coude, ſe vantoit néanmoins d'avoir toujours eu quatre mille Gentilſhommes autour de lui, quand il avoit voulu les y appeller. La Cour d'Henri III. cependant n'étoit pas déſerte; celle des Guiſes & de tant de chefs de parti qui exiſtoient alors, l'étoit encore moins, proportion gardée. Sully, qui n'étoit encore que Carabin, entretenoit, dit-il, douze Gentilshommes à la guerre, à deux cens livres chacun. On n'auroit pas aujourd'hui un cocher à ce prix. Ce n'eſt pas de quoi il eſt ici queſtion. Les douze Gentilshommes de Sully faiſoient partie des quatre mille hommes d'Henri IV. mais je mets en fait que dans cent ſoixante mille hommes d'Infanterie que le Roi a ſur pied, on y trouveroit à peine ce nombre de Gentilshommes. Pourquoi cela? La pauvreté eſt devenue ridicule, & dans celle de toutes les profeſſions où l'on devroit le moins la craindre, puiſqu'on

s'y dévoue à tout perdre au premier signal, il faut du bien. On a chargé de faux fraix toutes les garnisons; la moitié des appointemens va en abonnement de Comédies, de fauteuils, de chevaux de ronde, &c. Les Régimens se piquent d'enchérir sur la dépense les uns des autres. On appelle brillans ceux qui paient les plus cheres auberges, & qui sont en état d'être reçus dans les maisons. Il faut de grosses pensions pour soutenir tout cela, & les Chefs, sans songer qu'il faudra un jour mener ces gens à la guerre, se hâtent de faire retirer les vieux soldats, & de les remplacer par des gens en état de se soutenir. La vénalité s'est introduite dans les emplois; en supposant qu'un pauvre Gentilhomme soit en état d'en acheter un à son fils, la pension en souffre; il faut donc des gens de ville. Je veux croire qu'ils seront aussi bons devant l'ennemi que des campagnards; mais il s'en faut bien qu'ils ne les égalent pour la fatigue, & par l'attachement à leur emploi, que ces derniers regarderoient comme leur patrimoine. Quoi qu'il en soit, la cherté du service ôte ce genre de débouchés à la pauvre Noblesse. La maison du Roi leur reste: demandez cependant ce qu'il faut de pension à un Gendarme, ou à un Garde du Corps; les plus modérés vous diront six cens livres; & où sont les pauvres Gentilshommes qui peuvent donner cela à leurs cadets?

Il s'ensuit de cette énumération trop longue, mais que j'ai cru importante rélativement à la prééminence naturelle à l'espéce de gens dont je parle, que loin de tourner en ridicule les gens de qualité riches, qui par vanité voudroient consommer en ce genre de faste ce que les au-

tres perdent en luxe inutile à l'Etat & ruineux pour eux, on devroit les y encourager.

Les gens dont vous parlez, me dira-t'on, nourrissoient plus de chevaux qu'on n'en éléve aujourd'hui; la Noblesse étoit toujours à cheval, les noms de Connétable, de Maréchaux, de Chevaliers, d'Ecuyers, l'habitude où l'on est encore de dire un beau Cavalier, un aimable Cavalier, aller bride en main dans les affaires, broncher à chaque pas, & mille autres locutions usitées, sont des restes de l'intime société de nos peres avec leurs chevaux. J'en conviens; mais il ne s'ensuit pas delà qu'ils eussent plus de chevaux que nous : outre que la Cavalerie réglée est devenue beaucoup plus nombreuse à commencer par le Prince, le dénombrement de ses écuries excéde de beaucoup celles de ses prédécesseurs : on avoit quelques chevaux de main; mais à cela près, on n'en nourrissoit point d'inutiles. Une grande Dame de ce pays-ci, à qui je vis des chevaux de remise, me répondit : *Ce n'est pas qu'il n'y en ait soixante & dix dans nos écuries; mais il n'y en a point qui ait pu aller aujourd'hui.* Quand Bassompierre rencontra cette Lingére du Pont-neuf, dont il fait une singuliére histoire, il n'avoit qu'un cheval entre ses jambes : c'étoit l'homme le plus brillant de son tems; aujourd'hui le plus pauvre allant en fiacre, en occupe deux. Il est à remarquer encore que les chevaux répandus alors dans les campagnes où leurs maîtres habitoient, engraissoient de leur fumier la prairie qui les devoit nourrir, & consommoient la denrée sur les lieux : tous rassemblés aujourd'hui dans les villes, leur nourriture entraine celle des chevaux de trait qui y ont amené le fourage.

Mais revenons. On ne doit point être étonné que traitant de la Population, je cave à fond, quand cela se présente, les objets qui peuvent y servir & y nuire; & puisque je suis à la Noblesse, il me reste encore beaucoup à dire sur cela. Elle est très-nombreuse en Allemagne, & à tel point, que les Seigneurs & les Princes même des plus grandes Maisons sont au service des Maisons regnantes, souvent moins illustres & moins anciennes que les leurs. Le droit de primogéniture & la réversion des fiefs assurée aux cadets, quand les branches aînées tombent en quenouille, sont un appas qui oblige tous ces cadets à se marier, & à épouser des filles pauvres & de haute naissance comme eux. Les enfans de ces Princes & Seigneurs n'en sont pas moins des sujets pour l'Etat, des ressources pour leur Maison; & fournissant toujours de nouveaux successeurs, ils empêchent l'inconvénient notable de la réunion des biens de plusieurs Maisons en une seule.

Aux Etats d'Orléans, sous François II. & Charles IX. il fut question de faire passer en Loi dans le Royaume l'admission des substitutions graduelles & perpétuelles, comme en Italie; & par une de ces contrariétés qui constatent la bizarrerie de la nature humaine, & qui seule a gravé ce fait dans ma mémoire, il arriva que le tiers-Etat y ayant consenti, ce fut la Noblesse qui s'y opposa. Si l'on proposoit aujourd'hui un pareil expédient comme capable de soutenir la Noblesse, & d'en encourager la multiplication, & conséquenment comme avantageuse à l'Etat, on seroit sifflé de toutes parts; & ceux qui daigneroient répondre au raisonneur, l'accableroient d'allégations, dont les moindres se-

roient que ce projet nuit au commerce, & prive le Roi de ses droits de suzerain aux mutations. Examinons en détail ces deux objections, comme les principales.

Le commerce est l'échange des nécessités & commodités de la vie, & nullement celui des propriétés. Quand à Paris les loix & les mœurs assujettissent tout à l'encan, on s'écrie que c'est bien fait, que cela fait circuler les meubles & l'argent, que les gens de Justice, les industrieux du bas commerce, les curieux, les inconstans, tout enfin y gagne; & moi je dis, que par mille raisons c'est un usage pernicieux, & je le prouve. 1°. Que font donc tous ces gens amassés, qui jouent au plus fin dans le rez de chaussée dévasté de cet Hôtel qui huit jours auparavant brilloit de meubles utiles & superflus? Les Huissiers hurlent, les Procureurs écrivent, & ce peuple avide de brocanteurs, se tend des piéges adroits, tandis que les gens les plus riches n'ont pas honte de s'associer aux usuriers de profession en ce genre de passe-tems, & de venir y braver les quolibets des revendeuses du quartier. De toute cette foule de gens amassés de la sorte en mille endroits de Paris, il n'y en a pas un qui ne cherche à attraper l'autre, & la bonne foi est bannie de la pensée de tous les individus qui remplissent ces dignes assemblées. Voilà pour les agens. D'autre part, le propriétaire bannissant toute décence & toute antique superstition de respect, vend jusqu'à la robe que sa mere portoit quatre jours auparvant : sachant d'autre part que la même chose arrivera après lui, il incendie comme inutiles & propres à allonger son inventaire, mille papiers curieux & souvent utiles à la postérité, mille choses qu'on

laisseroit à ses enfans volontiers, mais qu'on ne veut pas exposer à la curiosité des Préposés à la Justice : la mere ne se soucie point de faire des meubles comme faisoient ses devanciéres laborieuses : Tout sera vendu, dit-elle, & servira à des étrangers. La maison est appauvrie d'autant, & l'Etat aussi, puisqu'il n'est autre chose qu'un amas de maisons particuliéres, & que le travail d'une infinité de dignes matrones d'autrefois réduit en partie de cavagnole, est autant de perdu pour lui. Mais, dit-on, ce changement de meubles, ces achats & reventes continuelles avivent le commerce, & font travailler les ouvriers; & moi je dis que non : non, mille fois, non. Ces meubles vendus dans la rue de Bussy, vont être transportés dans la rue Dauphine; on ne les use point en chemin; ils servent à quelqu'un : ils sont, à la vérité, plutôt passés; mais c'est que celui qui les fit le premier, prévoyant leur sort, les avoit fait à vie. La mal-façon n'est un gain pour personne, & je soutiens qu'on fait plus de meubles dans les pays où on les conserve, que dans ceux où ils ne passent jamais une génération. Entrez dans la maison de ces nouveaux établis : un appartement brille de fraîcheur, de dorure & de boiserie une fois faite, tout le reste est nud. Voyez des Palais dans le pays où le mobilier fait partie de la bonne maison : les murs sont couverts par-tout, tout est plein, & les garde-meubles le sont aussi : cependant on y travaille toujours; le tems use & prend plus sur la quantité que sur le peu; on remet à la mode, on remplace le vieux; à peine est-on meublé d'hyver à fond, qu'on veut l'être d'été. Après les meubles ordinaires, on amasse ceux des occa-

ſions, des noces, des couches, &c. Les châteaux viennent après les maiſons de Ville : l'on ſe pique du ſuperflu, & une maiſon eſt auſſi riche de ce qui eſt en réſerve, que de ce qui paroit; en un mot, on y travaille ſans ceſſe, tandis qu'à la réſerve des fous, ce n'eſt qu'une fois dans la vie qu'on ſe meuble à Paris, où ce prétendu revirement de meubles ne fait vivre que des fripons, qui, éveillés comme ils le ſont, euſſent été utiles en quelque autre profeſſion.

Cet exemple que je crois vrai de très-bonne foi, & que j'ai été chercher dans la partie de l'induſtrie la moins conteſtée, pourroit faire douter ſi l'on ne ſe trompe pas très-fort en honorant du nom de commerce tout ce qui eſt mouvement. Ce n'eſt qu'un eſprit faux & un cœur gâté qui peut regarder comme commerce l'agio, le courtage, l'intrigue, le maquerellage, & autres trames de l'intérêt, de la malice & de la mauvaiſe foi; autrement le diable ſeroit le premier des commerçans.

Je pourrois prouver également que le revirement continuel des biens & des fortunes n'eſt point un avantage pour le commerce; mais il n'eſt queſtion ici que des fiefs. Quel mal feroit au commerce, que les fiefs fuſſent aſſurés dans les races? J'ai déja dit que cela perpétuoit les vieilles ſouches, en engageant les cadets à ſe marier, maintenoit l'eſprit de ſubordination & d'union parmi les habitans de la campagne par l'antique reſpect pour le ſang du Seigneur, le gout de propriété dans les familles, & la ſplendeur dans celles que les exemples domeſtiques engagent le plus à tâcher de mériter de la patrie. Qui donc y perdroit? Les Notaires, & les gens qui vivent de procès.

On dira peut-être que cela ôte l'émulation dans la partie induſtrieuſe des ſujets; que chaque barriére miſe à l'ambition, en eſt une au travail; dites mieux, à la cupidité : mais je le nie. Les Hollandois, qui ont jadis pouſſé le commerce & ſes ſuccès plus loin qu'aucune autre nation, n'avoient point en vue de devenir Mr. le Marquis un Tel, & l'on ſait que ſans Marquiſats ni Comtés, de ſimples particuliers de cette floriſſante République offrirent de faire la guerre au Roi de Dannemarc à leurs dépens.

On ſe plaint à bon droit, & l'on regarde comme un vice très-nuiſible à la conſtitution de la Monarchie, l'ambition générale que chacun a en France de faire ſon fils Noble, & conſéquenment inutile à tout bien en un pays, où il ne reſte de débouché à la Nobleſſe, que celui de ſous-entendre les neuf dixiémes de ſes enfans, pour qu'il reſte au fils unique dequoi vivre ſelon ce que la vanité du pere appelle ſon *état*. Le Magiſtrat veut prendre l'épée, parce qu'il eſt établi que l'état de juger les hommes ne convient pas à la haute Nobleſſe: le Négociant veut devenir Magiſtrat, pour faire enſuite le même ſaut. Le Financier, à qui l'or fournit la plus brillante & la plus unie des perſpectives, prend le plus court, & appelleroit volontiers le plus étourdi de ſes enfans Mr. le Miniſtre ou Mr. le Conſeiller d'Etat, comme on déſigne quelquefois Mr. l'Abbé dès l'âge de cinq ans. Le fils du payſan devient Procureur, & celui du laquais Employé. Si, au lieu de cela, le Magiſtrat ambitieux & ſecondé de la fortune dans ſon état, recommandoit uniquement à ſa famille de penſer à l'illuſtrer, en donnant à l'Etat des du Harlay, des de Thou, des Lamoi-

gnon, des Talon, &c. le Négociant, des Crozat; le Financier, des Jacques Cœur; le Manufacturier, des Van-Robès : si le paysan ne songeoit qu'à améliorer son bien, & rendre ses enfans habiles & laborieux; tous deviendroient plus industrieux, plus accrédités, plus en état de se soutenir, & de profiter des fondemens jettés par leurs peres. Chaque profession élevée dans la modestie & dans une tournure de mœurs uniforme & propre à son état, n'en donneroit pas moins des sujets à la patrie; mais le fils cadet d'un Magistrat ne dédaigneroit pas de paroître au Barreau; celui du Négociant, de devenir Armateur; celui du Financier occuperoit les emplois de détail; le fils du Manufacturier chercheroit à établir des métiers où il n'y en a point; & le fils du laboureur iroit en journées. Loin que les pépiniéres de l'Etat fussent affoiblies par la modération des peres, elles deviendroient plus abondantes. La nature inspire d'aimer ses enfans; l'orgueil, de les craindre; & le surabondant de chaque profession fourniroit aux portions stériles de la société, comme soldats, matelots, &c.

Sans que je m'épuise en dialectique, tout homme de bonne foi sentira la vérité de ce que je dis ici; & les gens sensés se plaignent chaque jour que la folie d'autrui les méne beaucoup plus vite qu'ils ne voudroient.

Ce n'est pas que dans mes rêveries je prétendisse faire revivre la police intérieure des anciens Egyptiens, où par une loi fixe, personne ne pouvoit exercer que l'état de son pére. Indépendanment des inconvéniens de ce genre d'esclavage prescrit à la nature, je sais que les *loix ne sont* rien sans les mœurs. Si j'avois à

dire mon avis sur celle-ci, je l'aurois conservée en partie & abrogée en l'autre. Il n'eût jamais été permis de monter, mais toujours de descendre, chacun selon son talent. Mais les Etats ne se gouvernent pas par des spéculations; & à cet égard, je reviens au principe que j'ai établi ci-devant, & qui ne sera pas contesté, je crois, par les gens de bon sens. C'est que, sans contraindre personne, il faut honorer chaque profession rélativement au dégré d'utilité premiére, & bientôt ce moyen doux éteindra plus de la moitié de cette ambition destructive, qui fait que chacun ne demeure dans son état que par force, & ne regarde le travail que comme un passage épineux pour arriver à la jouissance.

Il résulte de ces spéculations, que l'exclusion des fiefs pour la roture, & conséquenment l'extention des loix privilégiées propres à les conserver dans les familles, ne seroit point un mal pour le commerce; au contraire, aussi-tôt qu'un Commerçant, qu'un Financier, &c. a acheté des terres, il prend gout à l'esprit de supériorité, il dédaigne lui-même sa premiére profession, moyen sûr de la faire dédaigner aux autres; son argent & son industrie sortent du commerce, & tout y perd. Il ne s'agit donc plus que de répondre à la lésion & diminution des droits du Roi.

Il est certain que la vassalité devant des droits à la mutation, tout ce qui interrompt ces mutations intercepte ces droits. Il en est d'autres de centiéme denier, contrôle, insinuation, &c. sur les aquisitions; le tout ensemble fait un objet considérable. Je répons à cela : 1°. Que les principaux de ces droits ne sont pas sans doute

ſi rapportans qu'on le dit, puiſque des Charges très-peu financées en exemptent, & donnent encore la Nobleſſe par-deſſus le marché, & qu'en ſuppoſant que ces Charges aient été créées dans des tems de néceſſité, du moins auroit-on ſongé à les rembourſer depuis & à les éteindre, ſi les exemptions qu'elles multiplient à l'infini, attendu qu'elles paſſent ſur la tête de preſque tous les forts aquéreurs, étoient ſi nuiſibles.

2°. Que loin de groſſir les ſubſtitutions en les étendant, je les diminue en effet; car le plan ſur lequel je raiſonne, ne comprend que les fiefs, & ce qu'on peut appeller biens féodaux; au lieu que dans l'état actuel un homme ſubſtitue tout ſon héritage, tant fiefs que biens ruraux, maiſons, & ſouvent même les meubles: c'eſt là ce qui eſt fait pour être mis dans le commerce, & non les fiefs qui, tels que je les repréſente dans mon exception, ne ſont preſque autre choſe qu'autorité, droits & prééminences.

3°. Si, ſe conformant ſur cet article aux loix de l'ancienne féodalité encore en vigueur en Allemagne, il étoit établi qu'au défaut de la ligne maſculine, la réverſion des fiefs viendroit au Roi, & que Sa Majeſté s'en réſervant la nomination, voulût s'aſtreindre à ne les point donner à des Maiſons déja établies, mais à des cadets de bonnes Maiſons, avec obligation de prendre le nom & armes du fief; ce droit de nomination, qui dans des Etats d'une auſſi vaſte étendue que les ſiens, remettroit ſans ceſſe de nouvelles graces de ce genre dans ſes mains, & lui attacheroit plus particuliérement encore la Nobleſſe, s'il étoit poſſible, n'équivaudroit-il pas une partie du revenant-bon en argent, qu'on *prétend* que cela diminueroit, & que je nie?

4°. S'il eſt vrai que la Population ſoit une richeſſe pour tout le monde, comme la choſe eſt démontrée, puiſque où il y a plus de gens obligés de vivre de travail, les ſervices de néceſſité reſpective pour tous les hommes deviennent à meilleur marché, à plus forte raiſon l'eſt-elle pour le Prince, qui de tous eſt celui qui paie le plus de ſervices. Or, diminuer le prix des ſervices, n'eſt-ce pas augmenter ſes revenus? Cet arrangement eſt, ſelon moi, un moyen de multiplier ſa Nobleſſe : elle ſeule alors rempliroit ſes armées, ſa garde, ſa marine militaire, &c. Elle ſe pique d'honneur naturellement. Il ne faut à cette monnoie-là d'autre garde du tréſor, qu'un gouvernement économe d'honneurs, & prodigue de conſidération & de louanges, & cependant c'eſt le plus puiſſant des mobiles, & le plus inépuiſable des tréſors.

Mais, dit-on, l'épuiſement continuel des vieilles ſouches ſe répare par de nouveaux Nobles, qui dans la ſuite ſe confondent avec les anciens. C'eſt préciſément l'inconvénient dont nous nous plaignions tout-à-l'heure. Mêlez du vinaigre avec du vin, vous les gâtez l'un & l'autre. La haute Nobleſſe, qui n'a preſque plus, il faut l'avouer, conſervé de l'antique généroſité de ſes ancêtres qu'une fade oſtentation de ſes vieux titres, ne conſentira jamais à reconnoître les intrus comme étant de ſon corps; le préjugé même de la nation l'y autoriſe, & à la réſerve de certains noms illuſtrés par de grands hommes & de dignes commencemens, tout le reſte eſt rejetté, & tel homme eſt lui-même dans le cas, qui en établira le principe devant ceux à qui il croira en impoſer. D'ailleurs, ces portes d'annobliſſement ont été ſi fort multipliées,

que le ridicule s'en eſt mêlé, plaie incurable chez les François. Qu'eſt-il arrivé de cela? que l'une & l'autre Nobleſſe eſt tombée dans le mépris, & que la conſidération de l'argent, maladie plus redoutable pour un Etat que la peſte & la famine, regne aujourd'hui ſans rivale. Retenons chacun dans ſon état; n'employons à les multiplier que les moyens qui ſont propres à chaque profeſſion. Dès qu'on voudra ſe rappeller en pratique où gît le véritable honneur, il s'en trouvera aſſez pour tout le monde.

Les Chapitres d'hommes & de filles ſont encore une reſſource pour la pauvre Nobleſſe d'Allemagne, reſſource très-eſtimée & peu couteuſe. L'orgueil de la naiſſance, & la diſtinction de l'ordre & du genre font plus de la moitié des avantages des perſonnes admiſes dans ces corps reſpectables, & s'il y a quelques places lucratives, le grand nombre l'eſt très-peu; mais la Nobleſſe eſtime ces débouchés qui font un état pour ſes enfans, & dans la crainte de s'en fermer l'entrée, vient y chercher des femmes à qui leur naiſſance ſert de dot. La Nobleſſe en France a, au lieu de ce ſecours, celui des méſalliances. On peut dire de ce joli mot ce que Mr. Boſſuet diſoit de la fréquentation des ſpectacles : *Il y a de grands exemples pour, & de fortes raiſons contre.* Examinons encore cet article.

Ces alliances, dit-on, relévent l'ancienne Nobleſſe, dégraiſſent les gens à argent, les civiliſent d'une part, & de l'autre rapprochent de la ſociété privée la morgue de la Nobleſſe, remettent en circulation l'argent engorgé dans un petit nombre de caiſſes, & diminuent inſenſiblement l'oppoſition & la haine invétérée en-

tre deux ordres d'autant plus difficiles à amener à la concorde, que la profession bien analysée de l'un est de tout demander, & celle de l'autre de tout prendre.

Voilà, je crois, tout ce qu'on peut dire en faveur des mésalliances; du moins ai-je presque sué pour en trouver tant, & cependant j'ai envie de rire du poids de ces puissantes inductions.

Mon dessein ici, ni nulle part, n'est pas de scandaliser personne; & si quelqu'un se trouve blessé, je le prie de croire cependant que j'ai crayonné mes tableaux le plus légérement que j'ai pu, & que persuadé que les plaies en écrit demeurent, je tâche d'écrire, comme je voudrois l'avoir fait le jour qu'il me faudra rendre compte à Dieu.

En conséquence, sans faire distinction entre certaines mésalliances d'opinion, & d'autres qui sont honteuses par la source des richesses que l'on partage, je dirai qu'en général & par les raisons & principes que nous avons déduits ci-dessus, on ne sauroit trop accoutumer les différentes classes à s'allier entre elles, & à conserver comme un dépôt sacré, les mœurs & usages de leur état; je dis les bons, & je pourrois même, à certains égards, dire qu'il vaut mieux que les mauvais se concentrent que s'ils se répandent. Par exemple, si le fils d'un voleur épouse la fille d'un fripon, au fond il n'y aura qu'un ménage de gâté, au lieu qu'ils auroient été très-propres à en gâter deux.

Ce Magistrat qui épouse une fille de la Cour, se désallie (si l'on ne veut appeller cela se mésallier) aussi désavantageusement que son voisin, qui devient gendre d'un Financier. La Demoi-

ſelle met ſur ſon vernis d'impertinence natale, une doſe du gourmé de la Préſidence, & bientôt elle dédaigne la Maiſon où elle eſt entrée, parce qu'elle ne peut aller à la Cour: elle tranſplante les grands airs; elle diſtingue les couſins titrés; ſes enfans maudiſſent la ſimare qui ne va pas avec des talons rouges; le titre de Préſident les offenſe, quoiqu'ils ne veuillent pas perdre la Charge; ils ſont Marquis, & s'ils n'en peuvent avoir l'accoutrement qu'à la campagne, du moins en ont-ils la fatuité & l'équipage. Tout cela conſomme, l'ancienne gravité ſe perd avec l'étude, & la ſale d'audience des peres n'eſt plus fréquentée que par des créanciers & des muſiciens. D'autre part, le voiſin enfinancé a reçu un petit bijou qui n'a plus rien de l'accent Picard ou Gaſcon de Mr. ſon pere; le couvent & les maîtres y ont mis bon ordre: elle eſt pleine de talens, accoutumée aux flatteries des valets, & farcie de ces hauts axiomes de généroſité, qu'il ne faut porter ſes robes qu'une ſaiſon, que des deſſeins nouveaux, tout donner à ſes femmes, avoir un garçon perruquier pour ſes gens, afin qu'ils ſoient en état de paroître dans l'appartement, un plumet, des rênes & des harnois de couleur, des chevaux neufs, du vernis de Martin & ce qui s'enſuit, La belle-mere qui avoit compté que 400000 livres font 20000 livres de rente, qu'une femme doit couter dans une maiſon réglée 6000 livres par an, & que les 14 autres ſeroient accumulées pour l'établiſſement des enfans à venir qu'elle voit déja par douzaines autour de ſon fauteuil, laiſſe patiemment paſſer les jours d'engouement de noces, hoche la tête quand on parle de ſpectacles, de *bal*, de l'Opéra, &c. mais eſpére que cela fini-

ra : tout se succéde cependant ; elle prend mal son tems, hazarde ses axiomes, & l'on bâille : tandis que l'imprudente maman va réfléchir après coup, & considére charitablement avec quelques amies qu'elle a fait une sottise par telle & telle raison, on démeuble dans le bas : les lampes économes qui éclairoient son anti-chambre, font place à des bras dorés ; les porcelaines, les vernis l'éblouissent de toutes parts ; la cuisiniére vigilante est remplacée par un chef qui se réserve trois jours par semaine, & qui les quatre autres fait travailler son aide ; les valets fidéles du vieux tems fuient en pleurant tant de dégâts ; bientôt leur maîtresse les suit, & va dans un appartement étranger déplorer les vices du tems. Les premiéres couches la rappellent ; on lui annonce une fille : *Nous aurons un garçon une autre fois*, dit la vieille mere. *Oh ! pour celui-là, je vous demande excuse*, répond l'accouchée, *le métier n'en vaut rien, & je ne suis pas d'humeur à me sacrifier pour ma postérité. J'aime déja cette petite à la folie, & je veux qu'elle soit héritiére* ; & faquins d'applaudir. La même chose leur étoit arrivée la veille chez la Demoiselle qui avoit eu l'insolente cruauté de dire que ce n'est pas la peine de faire des enfans, quand on n'a pas un nom à leur donner. Laquelle des deux vaut le mieux pour la famille où elle est entrée, & pour y conserver l'ordre, la décence & les mœurs ?

Les principes dans lesquels j'écris, me font supprimer beaucoup d'autres raisons & de détails. Je conclus que mêlanger ainsi les états, c'est tout détruire, tout avilir, & ne relever rien que l'or & l'argent. Or, un état, où la cupidité & les richesses ont la prééminence non disputée, est une assemblée de voleurs publics ou dégui-

ſés, de brigands civiliſés, dont les uns ſont en pleine chaſſe, d'autres à l'affut, & qui dans le fait occupés à s'entre-détruire, feront bientôt juſtice les uns des autres, ſans que la foudre s'en mêle.

Dans un Etat conſtitué comme la France, il faut que la Nobleſſe ſoit fiére, brave, pauvre, & s'en pique; que la Magiſtrature ſoit grave, juſte, auſtére, économe, & s'en pique; que le Commerçant ſoit laborieux, entreprenant, franc, indépendant, ſimple, & en faſſe gloire; que la Finance ſe confonde & ſe répande dans le commerce, loin de l'opprimer & de le mépriſer; que l'Artiſan ſoit induſtrieux, vigilant, réglé dans ſes mœurs, borné dans ſa conſommation; que le Laboureur enfin & l'Agriculteur (cet ordre d'hommes précieux par leſquels j'aurois dû commencer) ſoit infatigable, honoré, chéri, protégé, ſoulagé, encouragé de façon qu'il faſſe envie à tous les autres Etats par ſon bonheur, ſa liberté, ſa joie, ſa tranquilité, & par cette pureté Patriarchale de mœurs, dont la campagne eſt la véritable & l'unique patrie.

Cette digreſſion ſur la Nobleſſe paroitra certainement longue, & peut-être partiale. J'ai aſſez témoigné ci-devant quel cas je faiſois des petits, & combien je les honorois, pour n'être pas à cet égard accuſé de prédilection. Je finis même cet écart, en rentrant dans l'univerſalité des claſſes de citoyens. Je n'ai traité de cet état-ci en particulier, que parce que c'eſt aſſurément de tous le plus inconnu en un pays où la pauvreté devient vice, ou *bien pis*, comme diſoit quelqu'un, & parce qu'il eſt le plus utile après l'Agriculteur, dans un Etat où l'on connoit *le prix* de l'honneur & de la gloire. Revenons.

J'ai dit que la multiplication des chevaux dans un Etat est un mal, & que nous étions atteints de ce mal. Il m'est quelquefois venu dans la tête un projet qui pourroit être bon, & qu'au pis aller je donne au public pour ce qu'il me coute.

On a de tout tems regardé la capitation comme un impôt très-onéreux. J'ai ouï & lu force déclamations, où l'on disoit que c'est vendre l'air au citoyen; que cet impôt connu sous les Empereurs Romains, fut un des signaux de la décadence de l'Empire & l'une des causes de l'aliénation des Provinces, qui bientôt aimerent mieux recevoir les barbares, & jouir de leur prétendue franchise sous l'empire le plus dur & le plus absolu, que de se voir rongées & dévorées en tous les sens par les exacteurs publics d'un Empire fiscal. Le Prince même, qui forcé par la nécessité, établit parmi nous cette sorte de tribut, en avoit un tel dégout, que dans les tems les plus calamiteux des fins de son regne, il pressa souvent son Conseil des finances de trouver les moyens de lui faire tenir sa parole en le supprimant, sans que ses coffres alors si épuisés, en souffrissent trop. Ces sortes de discussions me sont défendues, & par gout, & par devoir de sujet; mais en supposant que la chose parût ainsi au Prince, & à ceux qui sous lui ont le droit de l'examiner, j'ai un projet tout simple à proposer à cet égard.

Je transporterois la capitation de l'homme sur les chevaux. Je me vois siffler; car, me dira-t'on, on a trouvé moyen de capiter l'orgueil ici-bas. Ce Gentilhomme qui fait un procès verbal, où il transforme des buissons en Paroisse pour faire ériger son fief en Marquisat,

ſollicite & paie la permiſſion d'avoir cent cinquante livres de capitation pour ſa ſeule perſonne. Ce Marquis bruyant, qui proméne en gliſſant ſur le parquet de Verſailles, les talons rouges que ſon petit-fils payera, qui ſe met en quatre pour devenir Duc, demande deux mille livres de capitation. Or, votre ſomme deviendra courte d'autant, car on ne ſauroit titrer un cheval.

Je ſoutiens que la ſomme pourroit devenir égale à peu près. Penſez-vous que ces Marquis & ces Ducs ſoient abſolument dupes en cela, & qu'ils ne ſachent pas ſe retourner de façon que la Cour leur rende au centuple ce qu'elle leur prend? Je vous le demande. Je voudrois donc qu'on capitât les chevaux; ceux de labourage très-bas, ceux de charette formeroient la ſeconde claſſe, ceux de bât & de tranſport la troiſiéme, ceux de voitures publiques, meſſagers, de voyage actuel en un mot la quatriéme, ceux de monture, de parade & de courſe la cinquiéme, ceux de trait enfin pour le caroſſe ſeroient la plus haute claſſe.

Mais, me direz-vous, vous mettrez tant de monde à pied, que la capitation en deviendra à rien. Je répons à cela : 1°. qu'il n'en feroit rien. La vanité eſt plus forte que la raiſon, & même que l'avarice. Voyons-nous, lorſqu'il arrive des chertés exceſſives de fourages, choſe très-commune à Paris, que les réformes de chevaux ſoient en nulle proportion avec l'augmentation de leur dépenſe? A l'égard de leur taxe, chacun en garderoit du moins au prorata de ce qu'il paie aujourd'hui de capitation.

2°. Suppoſons un moment que cela diminuât conſidérablement le nombre des chevaux; ſup-

posons encore que cette diminution fût un mal, tandis qu'il est déja démontré que ce seroit un bien ; si cela fait cet effet sur les chevaux, on ne peut nier qu'il ne le fasse sur les hommes, & tout est dit dans mon systême en avouant cela.

Je ne doute pas que plusieurs d'entre ceux qui me lisent, ne pensent intérieurement qu'il vaut mieux pour un Etat, ou du moins pour les individus qui le composent, qu'il y ait moins d'hommes, mais aisés & consommans à leur fantaisie, qu'un plus grand nombre nécessités à la sobriété & à la modestie. Ce petit sentiment honnête est bon au même usage que le sonnet du Misantrope ; mais outre qu'il est infame & cruel, je prouverai tantôt qu'il est faux & erroné. On m'objectera encore, que depuis que la capitation est établie dans le Royaume, loin que la recette en ait baissé, elle a toujours été en augmentant, preuve que la Population est accrue. Que quiconque raméne à la preuve le contraire des faits, aille faire des terriers & recevoir des reconnoissances dans la campagne ; il trouvera un mauvais village où il y avoit une petite ville, un hameau à la place d'un village, une masure désignant un hameau : *Et campos ubi Troja fuit.* Il y a plus de champs défrichés dans plusieurs cantons, j'en conviens ; mais moins de maisons : d'où vient cela ? C'est qu'on grate les friches & côteaux pour en tirer la subsistance de quelques années, & les laisser ensuite appauvris & pelés pour jamais, au lieu qu'ils étoient du moins autrefois couverts de bois ; mais le fonds du territoire est moins cultivé, moins fumé, & rend infiniment moins généralement parlant.

Si la recette de la capitation a augmenté, c'est

que, 1°. ces ſortes de régies ſe perfectionnent en vieilliſſant, & que tel qui ſavoit autrefois s'y ſouſtraire, ne peut échapper aujourd'hui; qu'on avoit d'ailleurs certains ménagemens alors pour accoutumer les peuples, & ſur-tout les Nobles, à la premiére impoſition perſonnelle inventée depuis l'établiſſement des peuples du Nord. 2°. Que les taxes particuliéres ont cru arbitrairement.

Mais je mets en fait que le nombre des capités a beaucoup diminué, à prendre le tout enſemble. Ce n'eſt pas cet impôt que j'accuſe de la diminution. En général, je ne ſuis pas trop porté à regarder les impôts comme des principes de dépopulation, ſitôt qu'on aura ſoin de faire retrouver au payſan le fruit de ſon travail en ſus de ce qu'il paie pour acheter tranquilité & protection; mais en admettant que dans l'exécution de mon projet, il diminuât le nombre des chevaux, c'eſt un bien, ſi le nombre d'hommes en augmente; & en ſuppoſant que les choſes demeurent comme elles ſont, le Fiſc y gagne toujours l'honnêteté du procédé avec ſes ſemblables.

Il n'eſt qu'une ſeule & unique façon de juger de la ſtable & ſolide proſpérité rélative d'un Etat; & cette façon-là quelle eſt-elle? Eſt-ce par la redoutable puiſſance de ſes armées? En ce cas les Tartares ſont les plus heureux peuples de l'univers. Eſt-ce par l'autorité du Prince & la pompe de ſa Cour? J'en doute, car le ſiécle de Néron eut plus que tout autre ce genre de proſpérité. Eſt-ce par le nombre des places fortes qui défendent ſes frontiéres? Foibles appuis ſi l'intérieur eſt vuide, force comparable à celle des pyramides, maſſes effrayantes au-

dehors & qui ne renferment que des cadavres. Eſt-ce une marine puiſſante? Mais Carthage, que ſes propres ſujets mirent à deux doigts de ſa perte; Carthage qu'une ſeule bataille donnée ſous ſes murs, abattit pour jamais, eut ce genre d'avantage plus que tout autre. Eſt-ce enfin d'y voir fleurir les arts? Sans doute; mais il reſte à ſavoir leſquels; & ſans entrer à préſent dans cette diſcuſſion, c'eſt l'agriculture; c'eſt elle ſeule qui au coup d'œil donne l'air de proſpérité à un pays, & qui dans le fait la démontre.

Par-tout où le peuple eſt heureux & tranquille, la campagne ſera riante, peuplée, abondante, couverte de beſtiaux & de fourrages. Par-tout où vous la verrez ainſi, comptez que le gout de propriété, celui du pays, du canton, &c. eſt très-vif dans le particulier; que chaque individu s'intéreſſe, ſans même le ſavoir, au bien public; que le Gouvernement eſt affermi; que l'Etat enfin eſt, proportionnément à ſes avantages naturels, en pleine proſpérité.

Les Anglois admirent, dit-on, nos villes & nos chemins, & pleurent ſur nos campagnes, ſi jamais Anglois ſut pleurer nos déſavantages. Je crois le premier point pour une douzaine de nos villes principales. A l'égard des chemins, j'en ai dit autre part mon avis. Mon deſſein n'eſt pas d'examiner, & encore moins de dire, ſi les étrangers ſe gouvernent mieux que nous; mais de préſenter quelques objets où nous pourrions mieux faire. Je remarque ſeulement en paſſant, que Paris même, cette ville prodigieuſe où le luxe & l'induſtrie ſemblent rivaliſer & ſe diſputer l'empire, quoiqu'en effet le premier gagne du terrain chaque jour; Paris, ce gouffre de la France & des François, dont le territoire

réel s'étend à deux cens lieues à la ronde, & qui secondé d'une armée de colifichets, impose des tributs à tous les esprits frivoles du monde entier; Paris enfin, malgré toute sa magnificence, ne montre nulle part ces traces d'amour du public, dont les moindres villes des Anciens étoient décorées.

Ces portiques, ces places, ces théâtres, ces aqueducs, ces bains publics, & autres monumens dont les restes, après deux mille ans, font encore notre étonnement, étoient presqu'uniquement pour l'usage du peuple, & souvent dans des villes médiocres. Chacun alors s'approprioit les ouvrages & commodités publiques, & les croyoit à soi comme un honnête bourgeois de Paris se croit possesseur des revenus de la Paroisse, dont il est Marguillier.

Si l'on en excepte les Quais & quelques Ponts de Paris, y voit-on rien qui porte la même empreinte? Il y a trois Spectacles, deux sont des jeux de paume, le troisiéme est un monument de l'amour paternel du Cardinal de Richelieu pour une piéce de théâtre qu'il avoit adoptée, & aucun n'a ni la grandeur, ni les commodités & issues convenables. L'Hôtel de Ville conviendroit à peine à une ville du troisiéme ordre; nul emplacement destiné aux fêtes publiques; nulle fontaine digne par ses eaux d'un hameau décoré : les beautés en un mot de cette grande Ville sont toutes dispersées, sans que l'une donne du lustre à l'autre, comme on le remarque à Rome, & sont toutes dûes au luxe & à la vanité des Princes & des particuliers. Quelle différence cependant de l'honneur qu'eût fait au Prince & à la nation la prodigieuse dépense faite à la machine de Marly, si les eaux,

qu'éléve cette machine, au lieu d'aller se perdre dans les vastes déserts de Versailles, étoient destinées à descendre en fleuve dans les rues de Paris, & y former des fontaines telles que celle de la place Navonne!

Si Louis XIV. fût né dans une nation moins gothique que ne l'est encore la nôtre sur tout ce qui est amour du public & intérêt bien entendu, certainement ce Prince, à qui tout ce qui avoit l'air grand saisissoit l'imagination, auroit au moins autant gouté ce faste public dont il nous a même laissé plusieurs monumens, tels que ses Arsenaux, les Invalides, les Portes de Paris, que cette magnificence privée à laquelle il a sacrifié tant de trésors, & qu'on lui reproche à bien des égards dès aujourd'hui.

On a voulu l'accuser d'un sentiment aveugle & barbare, en supposant qu'il regardoit la France entiére comme son patrimoine aquis & réuni par les armes de ses ancêtres, & que croyant à sa Couronne des droits plus étendus qu'à toute autre, il imaginoit que tout étoit à lui. On ne peut disculper ce Prince, si grand d'ailleurs, d'avoir eu des notions trop fiéres de son autorité, de son titre, & du droit public. Il seroit difficile de prouver aussi que toute la France n'est pas au Roi, comme le Roi est à la France: il n'y a, à cet égard, qu'à s'entendre. Le droit & le fait parlent assez sans énumérer davantage; mais si l'on entend par son idée de domination, qu'il croyoit exclure toute autre propriété, on le suppose fou; & jamais homme ne le fut moins.

Cependant quand il se seroit cru propriétaire de l'État entier, il n'en auroit été que plus aisé de le porter à décorer sa ville de Paris, à faire

jaillir des eaux dans les places publiques plutôt que dans des bosquets, à faire des canaux d'arrosage plutôt que des perspectives pour son Château.

La vanité d'ailleurs l'a emporté à se graver sans cesse dans ses monumens, & à se nommer en marbre le Divin Louis, l'Homme immortel, &c. Ce fut la faute des hommes de son tems. Je voudrois quelquefois que le Roi pût entendre l'idiome d'un barbare. " Sire, lui di-
„ rois-je, Votre Majesté n'a-t'elle jamais pensé
„ que l'air impératif & dédaigneux qu'on donne
„ à vos statues, est, ou puérile, ou fâcheux?
„ César, Cromwel & autres, nés simples par-
„ ticuliers, & qui à force de crimes & de tra-
„ vaux, étoient parvenus à commander à toute
„ leur nation, pouvoient être flattés de graver
„ en bronze cette domination, qui étoit leur
„ ouvrage; mais vous, Sire, qui dès l'âge de
„ six mois receviez les hommages des Ambas-
„ sadeurs, qui à cinq ans donniez des loix par
„ droit de naissance & d'amour des peuples,
„ qui n'avez jamais enfin connu un égal, vous
„ avez mille vertus; mais n'en eussiez-vous au-
„ cune, tout le monde vous obéiroit également.
„ Il est donc inutile de commander en pié-
„ destal. Ordonnez qu'on vous y place, ten-
„ dant les mains à une populace empressée, la
„ regardant avec des yeux de pere, & lui dis-
„ tribuant vos trésors, & qu'on lise en inscrip-
„ tion au-dessous : *Louis élevé pour mieux voir*
„ *les besoins de son peuple.* Qu'un canal de com-
„ munication de la Saone à la Loire ait pour
„ toute inscription celle-ci : *Louis a voulu que*
„ *ses enfans de telle & telle Province connussent*
„ *l'abondance, & ils l'ont connue.* Qu'un Edit

„ mesuré occasionne une Médaille, & qu'on
„ y lise : *Louis trouva dans son Royaume la ca-*
„ *pitation sur les hommes ; il délivra ses freres,*
„ *& capita les chevaux.*

J'imagine que le Prince regarderoit comme un animal rare celui qui lui tiendroit ce langage, & avoueroit que malgré sa singularité, les idées de cet homme lui en auroient fait naître de tout autrement douces, que celles qu'il avoit eües jusqu'ici.

C'est cependant à peu près ce que je dis moins en bref dans la totalité de ces réflexions ; mais revenons.

Il est donc de fait que notre Capitale n'a presque rien de digne de l'admiration des étrangers, à plus forte raison en peut-on dire autant de nos villes du second ordre ; & s'il est vrai que les Anglois les admirent, c'est en les comparant aux leurs, qui, à leur Capitale près, ne sont presque que des villages riches & bien bâtis.

Mais ces Villes enfin, qui ont quelque air de splendeur, & qui tous les jours s'aggrandissent & se décorent, aux dépens de combien de villes champêtres, de bourgs, de villages & de hameaux reçoivent-elles cet accroissement fictif ? Je dis fictif, parce qu'à la réserve de quelques-unes d'entre elles que le commerce a enrichies, toute cette augmentation n'est qu'en murs & en pierres. Paris, qui depuis la mort d'Henri IV. s'est exactement accru des deux tiers, n'a cependant dans le réel de son dénombrement qu'à peu près le même nombre d'habitans qu'il avoit alors ; mais quatre familles de gens considérables occupoient alors une maison, qui ne suffiroit pas aujourd'hui à un artisan. Le même travail qui suffisoit à la consommation d'une fa-

mille de douze personnes selon la façon de vivre d'alors, n'en entretiendroit pas deux selon celle de nos jours; & quant à la Noblesse, je soutiens qu'il y en habitoit plus qu'aujourd'hui.

Cet énorme paradoxe étonnera d'abord tout Lecteur instruit. On sait que toute la Noblesse de France attirée à la Capitale par l'ambition, le gout du plaisir, & la facilité de réaliser ses revenus en argent depuis que les métaux sont devenus plus communs, chassée des Provinces par l'exemple de ses voisins, par la chute de toute considération dans son canton, & par le dégout d'obéir à certains Préposés de l'autorité, s'est transplantée, autant qu'elle a pu, dans la Capitale, & qu'il n'est demeuré dans l'éloignement que ceux qu'un reste d'habitude ou la pauvreté y a retenus. J'en conviens, & cependant je persiste dans mon opinion.

Pour juger en effet si j'ai tort, qu'on ouvre les annales des tems dont je parlois tout-à-l'heure : quelle affluence de Noblesse d'une part au Louvre, de l'autre à l'Hôtel de Condé! Chaque grand Seigneur en outre trainoit après lui un nombre toujours prêt de parens, d'amis & de vassaux; & la moindre querelle entre gens considérables, vous représente les rues de Paris pleines de gens qui alloient s'offrir chacun de leur côté. J'avoue que dix hommes qui passent dix fois en un jour dans une rue, tiennent plus de place que soixante qui n'y passent qu'une, & qu'en conséquence les tems d'activité multiplient en quelque sorte l'effet de la Population; mais si nous n'allons plus à la suite des Princes, nous allons tous aux spectacles. Qu'on dénombre les trois spectacles le jour de l'année où ils sont le plus suivis, qu'on en sépare les

vers luiſans qui ſûrement ne paroiſſent pas dans les ſortes de foule dont je parlois tout-à-l'heure, que raſſemblant le reſte, on leur donne à chacun un cheval & un autre pour un page ou palefrenier, ſi le tout enſemble remplit les cours de l'Hôtel de Condé, j'ai perdu.

Le fait eſt, que toute cette Nobleſſe accoutumée à la dureté des mœurs antiques, aux armes & aux champs, conſommoit peu, n'occupoit qu'un recoin en guiſe de chambre, & quelques écuries aux fauxbourgs; au lieu qu'aujourd'hui il n'y a pas une ſeule maiſon de gens de qualité établis à Paris, qui n'en ait englouti dix, & quelques-unes cent de celles qui ſervoient autrefois de pépiniére à l'Etat. Le luxe & les néceſſités de la vie, de la conſommation, du logement, chaufage, &c. ſe ſont ſi fort étendus, que ce qui ſuffiſoit à dix familles autrefois, n'en ſauroit entretenir une. A cette déprédation inſenſible & de néceſſité, il s'en joint même une autre volontaire : la nature gémit des moyens que le luxe ſuggére pour éviter l'embarras d'une nombreuſe famille.

Nous traiterons de ces détails ailleurs. Ceci ſuffit pour démontrer par le fait & par le principe, la vérité de ce qui paroiſſoit d'abord un paradoxe.

Paris donc s'eſt étendu en pierres & jardins, glaces, parquets, marbres, mais nullement en hommes; & c'eſt ici ſeulement ce dont il eſt queſtion. A ce ſujet qu'on ſe ſouvienne, par parenthéſe, que celui qui ſe vantoit d'avoir trouvé Rome toute de brique, & de la laiſſer toute de marbre, la laiſſa par ſucceſſion aux plus odieux des maîtres & aux plus vils des eſclaves. Mais quoi qu'il en ſoit, Paris a fort embelli ſes

environs, à commencer par ses fauxbourgs & ses guinguettes, où la plupart des propriétaires de ces vastes hôtels, dont ils occupent cinq fois par an les entre-sols, embellissent sous le nom de petites maisons, des réduits dédiés à l'indécence & au désordre. Les maisons de campagne ensuite, & les terres enfin, jusqu'à dix, quinze & même vingt lieues à la ronde, se ressentent du voisinage de l'opulence. Mais combien ce petit nombre de maisons, en comparaison de la totalité d'un grand Etat, a-t'il fait tomber en ruine de châteaux & de maisons autrefois habitées par des maîtres dont la consommation vivifioit tout le pays!

Sans parcourir la France, on peut s'assurer de ce fait par le seul raisonnement que, qui est ici, ne sauroit être là. Il n'y a pas une seule terre un peu considérable dans le Royaume, dont le propriétaire ne soit à Paris, & conséquenment ne néglige ses maisons & châteaux. Le même air de désertion & de décret qui regne sur les maisons principales, s'étend sur les fermes & moulins. Les maisons des particuliers, les murs, églises, clochers dans les villages, sont pareillement en mazures & couverts de lierre.

Les pays ne sont pas cultivés en raison de leur fertilité, mais en raison de leur liberté, dit un homme de génie, & dont l'érudition immense est d'autant plus sûre, qu'elle est presque toujours de bonne foi & sans cesse spéculative. On peut voir dans son Livre de l'Esprit des Loix, comment il prouve cet axiome frappant de lui-même; & quoique ce génie trop vif pour être toujours méthodique, s'écarte souvent du principe dans les conséquences, on ne sauroit trop

recom-

recommander aux véritables Politiques la profonde méditation d'un Ouvrage où toutes les idées ſur tous genres de droit ſe trouvent raſſemblées, & dont nous ne ſerons jamais que les foibles commentateurs.

Les petites Républiques, qui diviſoient les Gaules à l'infini, étoient libres; leurs terres étoient en conſéquence fort cultivées: d'où s'enſuit qu'elles étoient néceſſairement très-peuplées. Ce principe n'a pas échappé au judicieux David Hume. " Avant l'augmentation, dit-il,
„ de la puiſſance Romaine, ou plutôt juſ-
„ qu'à ſon entier établiſſement, preſque tou-
„ tes les nations dont parle l'ancienne Hiſtoi-
„ re, étoient partagées en petits territoires ou
„ Républiques peu conſidérables, où prévaloit
„ une grande égalité de fortunes; & le centre
„ du Gouvernement étoit toujours près de ſes
„ frontiéres. Telle étoit la ſituation des cho-
„ ſes, non-ſeulement en Gréce & en Italie,
„ mais auſſi en Eſpagne, dans les Gaules, en
„ Allemagne, & dans une grande partie de
„ l'Aſie mineure. Il faut avouer qu'aucune inſ-
„ titution ne pouvoit être plus favorable à la
„ propagation du genre humain.

Tout ce que cet Auteur ajoute rélativement à la démonſtration de ce principe, eſt également judicieux & conſéquent. Nous avons prouvé ci-devant que tous les calculs à ce contraires qu'il établit enſuite, fondés ſur la multiplicité & la cruauté des guerres plus fréquentes parmi ces petits peuples, qu'entre de grands Etats, ſont étrangers à la queſtion, quand nous avons démontré que la population eſt toujours proportionnée aux moyens de ſubſiſtance rélative à la façon de vivre & à la conſomma-

tout autre selon les mœurs. Ainsi donc, quand Mr. Hume est convenu que l'ancien monde étoit divisé en petits Etats, qu'il a compris que les terres y étoient mieux cultivées, & que l'égalité de fortune y nécessitoit l'égalité & la médiocrité dans la consommation, il a jugé la question qu'il débat si savamment, si le monde ancien étoit plus peuplé que le nôtre. Tout ce qu'il dit des vengeances, massacres, & proscriptions sans nombre de ces pays inépuisables en hommes & en forfaits, sert de preuve à l'affirmative, plutôt que de raisons pour balancer. En effet, tant de sang répandu & tant de calamités souvent générales ne purent diminuer le nombre des habitans de ces contrées séditieuses. Si quelque désastre fameux dépeuploit un canton, aussi-tôt une nombreuse colonie de voisins venoit en partager & cultiver les terres, sans que la disette d'hommes se fît sentir aux lieux d'où ils sortoient. De tous les peuples que les Romains soumirent ou par force ou par adresse, ils n'en égorgerent aucun, si ce n'est les Juifs au siége de Jérusalem, qui s'entre-déchiroient, tandis que l'ennemi étoit à leurs portes. La Gréce, au contraire, parut plutôt associée à l'Empire que soumise. L'autorité des Romains y fit cesser les massacres, les séditions, les exils, &c. Assujettie d'abord, elle tomba; esclave ensuite, elle n'est plus.

L'histoire & les annales des petits peuples doivent seulement nous faire faire une réflexion, c'est qu'autant les Monarchies trop étendues sont destructives pour l'humanité par la disproportion entre les nécessités du Gouvernement & la force de ses ressorts, par l'engourdissement, la foiblesse & les abus moraux de toute espéce,

mais sur-tout par le mal physique qui provient de l'inégalité des fortunes, autant aussi les petits Etats sont en proie à tous les maux que le défaut de police & le jeu des passions humaines peuvent occasionner. Un Etat arrondi & correspondant dans toutes ses parties, également civilisé & connu dans toute son étendue, assez fort pour être respecté de ses voisins, avantagé en tout genre des dons de la nature; un Etat dont le produit est immense & l'industrie plus considérable encore, qui a comme dans la main tous les moyens d'exportation, étape naturelle par sa situation de toutes les nations policées; cet Etat, dis-je, lié par des loix civiles qui sont d'une part le fruit d'une longue suite de siécles passés sous l'empire d'une race de Princes presque tous généreux, débonnaires, & dont le plus méchant ne fut qu'un Roi capricieux & intéressé, & de l'autre l'effet du génie & de la douceur de ses habitans, est, sans contredit, le plus heureux de tous ceux que les annales entiéres de l'humanité puissent nous faire connoître. Cet Etat est la France d'aujourd'hui.

Les maux qui affligent les petits Etats, y ont été prévenus plus qu'ailleurs; ses ordonnances de justice & de police sont des chefs-d'œuvre: malheureusement rien n'y est permanent; mais ses plus passagéres Loix ont trouvé dans la flexibilité de la nation, une ressource contre sa légéreté; elles ont changé & adouci les mœurs. Pour une nation dure & opiniâtre, il faut des Loix qui lui ressemblent. Dieu l'a dit à son peuple, & la raison nous le fait sentir; mais chez un peuple flexible, docile, plein d'ame & de volonté, à la réserve de certaines Loix & Constitutions fondamentales, les autres doivent ê-

chir & varier en proportion avec les mœurs. Cela arrive même ſans effort & ſans raiſonnement, quand cette nation eſt aſſez heureuſe pour avoir ſes compatriotes pour maîtres & pour miniſtres ; c'eſt où nous en ſommes.

Parfaitement donc à l'abri des convulſions qui attaquent les petits pays, nous avons tout à craindre des abus qui affaiſſent les grands Etats. Eh ! pourquoi un bon citoyen, un fidéle ſujet du plus doux des Princes (car je défie perſonne d'être plus cela à découvert que je le ſuis en ſecret, moi, qui me cache) pourquoi, dis-je, déguiſeroit-il que nous pouvons craindre l'engourdiſſement, puiſqu'il eſt une ſuite de la proſpérité ? Quels maux ſont le plus à craindre dans une grande Monarchie ? 1°. La diſproportion entre les néceſſités du Gouvernement & ſes reſſorts. 2°. L'inégalité des fortunes. Ces deux-là réuniſſent tous les autres. Quelles ſont les néceſſités du Gouvernement ? C'eſt ſans doute l'exacte organiſation dans toutes les parties d'un Etat, & la diſtribution éclairée de la Police, Juſtice & Finance.

Suppoſé que par la méthode actuelle tout ſoit établi de façon que les provinces ne ſouffrent, ni de l'éloignement, ni de la proximité ; que chacune ait, pour l'exportation & l'importation, les facilités rélatives à ſa poſition, à ſon produit & à ſes beſoins ; que la juſtice y ſoit en tous les cas rendue ſur les lieux, ſans que la juriſdiction des Compagnies à ce deſtinées, ſoit jamais enfreinte ; que la police y ſoit tellement obſervée, que la faveur y ſoit même inutile, & que la plainte de l'opprimé trouve un vengeur & un Juge ſur les lieux : ſi la diſtribution & répartition des charges & impôts eſt ſoumiſe

à des régles si invariables que chacun voie son tarif; & que les murmures à cet égard ne puissent être motivés & appuyés par la marche inégale & arbitraire d'une perception qui tient à un cahos d'interprétations & de décisions; si sur-tout on est attentif à faire retrouver partout à l'habitant des campagnes le fruit de ses travaux par le prix de ses denrées, pour le mettre en état de fournir de nouveau aux besoins de l'Etat; en ce cas, tout est au point de perfection, & il n'y a plus qu'à penser à ne pas dégénérer.

Cette décadence est chose possible. Ne nous laissons point, à cet égard, endormir par la prospérité. Nous pouvons dégénérer, & voici comment.

La prospérité jette dans l'excès; celle de la fortune dans l'orgueil, celle des richesses dans le luxe, celle de l'esprit devient rafinement: la prospérité d'un Etat y établit les arts, les connoissances, & tout ce qui aiguise les ressorts de l'esprit, qui ne se mêle d'abord que des choses de son district, & laisse au bon esprit, qui est toute autre chose, les matiéres qui ressortissent à l'utilité publique, la Politique, les Loix, le Commerce, &c. Mais bientôt devenu bizarre & dédaigneux à force de se méconnoître & de chercher la nouveauté, il s'ingére à décider de tout, & introduit par-tout le rafinement. Or, en fait de Gouvernement, le rafinement peut causer autant de maux que le délire.

Si, par exemple, ce défaut gagnoit un jour le nôtre, il enchériroit sur les moyens qui ont établi l'admirable organisation que nous venons d'y reconnoître. Certaines évocations, par lesquelles on borna jadis le pouvoir des Compa-

gnies, deviendroient si communes, que toute affaire litigieuse reviendroit, ou par la forme, ou par le fond à la Capitale, où parmi un million d'ames & dix millions d'affaires, le bon droit a nécessairement bien de la peine à trouver seulement l'étiquette des rues. Peu à peu, à force d'attirer les affaires à soi, le Gouvernement, au lieu de la suprématie qui seule lui convient, auroit l'intendance & le district des détails qui l'absorberoient, & réduiroient ses Chefs à être de simples Commis aux signatures, tandis que les intriguans, dans leur air natal sitôt qu'ils nagent en eau trouble, assiégeant les Commis & leurs sous-ordres, faciliteroient le cours des choses vers l'anarchie & le renversement. D'autre part, les préposés ambulans de la Cour, autrefois surveillans dans les provinces, y deviendroient les maîtres absolus. Le Gouvernement obligé de décider de tout, & en garde contre les représentations devenues trop communes chez un peuple où chacun a son poids & sa balance, s'habitueroit à les consulter & à les croire, leur attribueroit tout en tout genre, les rendroit arbitres souverains des Charges publiques, des travaux du peuple, de leur liberté, sans songer que ces hommes passagers, surchargés comme les Ministres & entourés de même, ne peuvent tout voir. Au milieu de cette espéce de révolution sourde, les provinces se verroient dépeuplées de leurs notables, de tous intriguans, gens d'affaires, & de ce qu'on appelle gens d'esprit, de tous ceux enfin qui auroient quelque moyen foncier ou précaire de subsister à la Capitale, qui tous viendroient tâcher d'y prendre part aux affaires, aux intrigues & à la faveur.

De ce dérangement de circulation proviendroit néceſſairement un état du ſuffocation & d'engorgement dans la tête, de langueur dans les membres, qui opéreroient l'engourdiſſement, la foibleſſe, & les abus moraux que nous avons cités ci-deſſus. Le Gouvernement oppreſſé & fatigué de la foule & de la multiplicité d'affaires, prendroit pour effet de l'abondance, ce qui en ſeroit un de la diſette & du déplacement, à peu près comme un médecin ignare croit que ſon malade a trop de ſang, parce que le ſang lui porte à la tête. La Juſtice & la Police verroient éclorre arrêts ſur arrêts, tous de commande & la plupart contradictoires; la Finance édits ſur édits, explications, interprétations, adjonctions; le Commerce gêné par des réglemens ſans nombre, qui tous pour fermer la voie à un abus, l'ouvriroient à vingt autres, ne ſauroit jamais quel eſt le Code du jour; les manufactures ſoumiſes à des inſpecteurs forts de théorie, foibles de pratique, verroient prohiber leurs anciens uſages, ſans obtenir des ſecours pour en établir de nouveaux; tout tombant en langueur, les criſes de détail devenant plus fréquentes, les hommes même de génie à la tête des affaires, en ſeroient réduits aux regiſtres de l'imagination pour trouver des palliatifs.

Les palliatifs ſont, ſans contredit, la pire des recettes pour le régime d'un Etat; mais c'eſt la ſeule qui reſte, quand à l'oubli des principes fondamentaux ſe réunit l'accablement du travail journalier qui diſtrait des réflexions profondes, joint à l'impoſſibilité de reconnoître le caractére moral d'une nation, bouſſole des premiers Légiſlateurs, mais perdue pour les Chefs d'un peu-

ple qui n'a plus de caractére. Delà viendroient les prohibitions de détail, la clef des greniers mise aux mains de l'autorité dans l'espoir de conserver une denrée précieuse, & confiée en effet à celles du monopole, malgré ceux même qui en ont la disposition primitive; les surcharges établies dans des lieux déja ruinés par le défaut de vivification, & qui ne sont surcharges, que parce qu'elles partent d'après un plan fait sur des proportions qui n'ont lieu qu'aux cantons, où tout l'or d'une part, & toute la consommation de l'autre se rassemblant à la fois, le tarif des valeurs augmente chaque jour, tandis qu'il déchoit ailleurs. Delà viennent enfin tous les maux résultans de l'ignorance forcée & de l'action nécessaire, qu'il seroit inutile de détailler plus au long.

Ce cercle d'inconvéniens idéaux & fictifs aujourd'hui peut aisément devenir réel pour nos neveux : mais si ces objets nous touchent peu, comme trop éloignés, il n'en doit pas être de même de ceux qui ont pour principe l'inégalité des fortunes; car il faudroit être aveugle pour ne pas voir que nous y touchons. Les maux qui en résultent, ont été mis en fait de tout tems par tous les hommes d'Etat, par tous les citoyens, & sentis même dans un autre genre par les tyrans. Mais il est nécessaire de les remettre en question à certains égards, & d'en esquisser quelques détails.

Je l'ai dit ailleurs ; les grosses fortunes sont dans un Etat ce que sont les gros brochets dans un étang. " Un homme dont la fortune est au-
" gmentée, dit le judicieux David Hume que
" je ne puis m'empêcher de transcrire encore
" *ici*, ne pouvant consommer plus qu'un au-

„ tre, eſt forcé de la partager avec ceux qui „ dépendent de lui ou qui le ſervent. Cependant la poſſeſſion de ceux-ci étant précaire, „ ils n'ont pas le même encouragement pour „ le mariage, que ſi chacun avoit une petite fortune ſûre & indépendante. D'ailleurs, des „ Villes trop grandes ſont deſtructives pour la „ ſociété, engendrent des vices & des déſordres „ de toute eſpéce, affament les Provinces, & „ s'affament elles-mêmes par la cherté du prix „ où elles font monter les denrées.

Il dit encore quelques lignes au-deſſous. " Ce „ ſont les obſtacles qui naiſſent de la pauvreté „ & de la néceſſité, qui empêchent les hommes „ de doubler en nombre à chaque génération.

Il faut être arrivé par les calculs à ce principe, pour ſavoir s'y tenir. Avant de paſſer aux autres détails concernant les inconvéniens des fortunes exorbitantes, je veux placer ici une réflexion rélative à la population des Villes, puiſque ce qu'en dit Mr. Hume m'y conduit tout naturellement.

J'ai déja dit qu'il n'étoit point dans mes principes de proſcrire les grandes Villes, au contraire. Je déſirerois ſeulement qu'uniquement attentif à peupler les campagnes, on s'en repoſât pour la population des Villes, ſur le panchant naturel qu'ont les hommes de ſe rapprocher des commodités de la vie, des plaiſirs & de la fortune; mais que tout ce qui a trait à la campagne, & ſur-tout les grands propriétaires des terres, fuſſent encouragés & excités par tous moyens doux & agréables à y faire leur principale réſidence.

Je dis plus, à l'égard des vices & déſordres de toute eſpéce qu'engendrent les grandes Vil-

les, ou du moins qu'elles facilitent : c'eſt que je doute que ceux qui leur en attribuent l'invention, aient conſidéré la choſe dans toutes ſes proportions. Or, je mets en principe, qui, je crois, ne me ſera pas conteſté, que ſi la Population eſt la force d'un Etat, la Police en eſt le régime. Plus un état eſt peuplé, plus il eſt aiſé d'y établir une bonne Police. Ce ne ſont pas les hommes qui ſe communiquent les vices, ce ſont les hommes oiſifs qui les inventent & les multiplient. Mais, ſelon mon plan, ils ſeront dans peu ſerrés de ſi près, qu'obligés de s'évertuer pour vivre, ils auront moins le tems & l'habitude de ſonger au mal. Qui doute qu'il n'y ait plus de ſûreté dans Paris que dans une forêt? Je ſais, encore un coup, qu'il eſt des déſordres que les grandes Villes occaſionnent en les facilitant : auſſi n'eſt-ce pas proprement pour elles que je parle. Je ſoutiens cependant qu'il ſe fait plus de crimes dans vingt Villes priſes enſemble de dix mille ames chacune, que dans Paris qui en contient quatre fois autant.

Je le répéte, de crainte de paroître perdre de vue mon objet primitif : c'eſt la campagne que je veux peupler. L'aridité du ſol, la rigueur du climat (obſtacles qui, comme je l'ai dit, ſe trouvent moins chez nous que par-tout ailleurs) cédent au bon Gouvernement. Malthe n'eſt qu'un rocher qui ne ſauroit nourrir la vingtiéme partie de ſes habitans. Attirés par l'appas d'un Gouvernement doux & permanent, ils vont, pour couvrir leur roc, chercher de la terre en Sicile, la plus heureuſe contrée de l'Europe par nature, & cependant la plus déſerte.

La police, je l'ai dit, eſt un des principaux *points de protection*, & cet article demande-

roit peut-être autant de vigilance que jamais. Le siécle des oppresseurs particuliers est passé ; mais celui de la fraude, du vol & du tour de bâton, pourroit prendre la place.

Je ne crois donc pas que les grandes Villes soient aussi destructives pour l'humanité que Mr. Hume paroit vouloir l'établir, pourvu néanmoins qu'elles ne soient que l'égout du superflu des campagnes, & s'il se peut même qu'elles se repeuplent aux dépens de l'étranger. Ce n'est pas que je ne pense, comme lui, que les grandes Villes sont un gouffre énorme pour la population, & c'est là le principe de ce flux perpétuel d'étrangers vers la Capitale des nations dominantes dont ce savant Anglois a rassemblé les traces dans son traité de la Population. Mais, sans m'engager dans une dissertation & des citations à cet égard, où je ne pourrois être que son copiste, examinons seulement Paris dans ce sens-là.

La légéreté de la nation fait que les possesseurs précaires, dont parle Mr. Hume dans l'endroit de son Ouvrage que j'ai transcrit, n'ont pas ici la prudence qu'il suppose avec raison en général à ces sortes de gens. Tout le monde s'y marie : domestiques, gens à gages, ouvriers, viagers, gens qui n'ont que des emplois ou des bienfaits du Roi, tout se met en ménage. Que devient leur génération ? Je l'ignore ; mais frappez à toutes les portes depuis le plus bas peuple jusqu'au plus grand, vous entendrez parler toutes les langues, Espagnol, Anglois, Hollandois, Allemand, Italien, &c. tous les idiômes, Breton, Normand, Picard, Champenois, Provençal, & sur-tout Gascon ; & je mets en fait que sur trente personnes vous n'en trouverez

qu'un qui ſoit né à Paris. Que ſont-ils donc devenus? Se ſont-ils répandus dans les Provinces? J'en doute. Rarement de l'embouchure d'un fleuve un filet d'eau remonte-t'il vers ſa ſource; mais pour m'en inſtruire par le fait, j'y vais: j'y vois quelques étrangers tous Gaſcons ou Savoyards; mais de Pariſiens, s'il en eſt deux dans chaque Province, c'eſt tout; quoique d'ailleurs ce ſeul nom y porte vertu, & que, quelque mal-adroit que puiſſe être un perruquier ou un tailleur expatrié ſous le titre de Pariſien, il ait toute la vogue du canton. Mais, en effet, il ne s'en trouve, du moins en nombre, ni dans les armées, ni à la mer, ni établis ailleurs artiſans, négocians, & moins encore fermiers ou laboureurs.

La molleſſe, la ſottiſe, & l'enfance perpétuelle des hommes nés au milieu de l'aiſance & de l'oiſiveté des Villes, forment une mauvaiſe école pour réuſſir aux différens travaux auxquels notre ſubſiſtance eſt attachée.

En un mot, il eſt de fait que la génération des grandes Villes eſt comme en pure perte pour l'humanité, & que tout cela s'éteint, ſans qu'on puiſſe ſavoir ce qu'il devient. Mais il ne s'enſuit pas delà qu'elles ſoient deſtructives pour l'humanité en général. Qu'on ſe rappelle ce que j'ai dit des cauſes phyſiques de la Population, toutes rélatives aux moyens de ſubſiſtance. Il eſt certain que les Villes ſont le ſéjour de l'induſtrie, qui, après l'agriculture, eſt le ſecond de ces moyens, en tant ſur-tout que cette induſtrie ſert à attirer le ſuc alimentaire de l'étranger, & que les grandes Villes ſont, autant qu'il ſe peut, approviſionnées du produit de ſon territoire.

Cet article doit être traité au long dans la seconde Partie; mais il faut se rappeller fréquemment le principe, que dans quelque lieu que l'on place la pépiniére de l'Etat, elle sera toujours assez abondante pour porter la Population au plus haut dégré possible, rélativement aux moyens de subsistance qui se trouveront solidement fondés dans l'Etat, & au genre de consommation qui sera établi par l'usage. S'il étoit à notre choix de marquer cette pépiniére aux lieux de convenance, sans contredit elle vaudroit mieux à la campagne, où les hommes naissent plus sains, sont élevés plus durement, & où moins étayés par le voisinage des préjugés & des notions factices de la société, ils sont de bonne heure accoutumés à faire rèssort sur eux-mêmes: ce qui leur rend l'activité plus naturelle, la tête plus forte & le jugement plus sain; mais la nature en a décidé de la sorte sans nous consulter, & la campagne est & toujours sera l'unique objet de la Population.

Après cette digression, devenue plus longue que je ne pensois, venons aux inconvéniens de l'inégalité de fortune. Il faut de deux choses l'une, ou qu'une grande fortune soit en fonds de terre, ou en argent comptant. J'ai fait ailleurs le tableau de la sorte de déprédation qui provient de la réunion de plusieurs grands domaines dans la même main, & j'en étendrois le paysage à l'infini, sans crainte de me répéter; mais je crois en avoir dit assez, & qui ne m'aura pas compris alors, ne m'entendroit pas mieux à présent. Si, au contraire, cette fortune est en argent comptant, elle n'est rien, & d'elle-même elle ne rapporte rien. Mais cette façon d'avoir un trésor endormi à côté de soi, qu'on dit être

celle de quelques Espagnols, n'est point du tout la nôtre, & Dieu nous en préserve; ce seroit alors que l'engourdissement seroit devenu léthargique. Ne croyons pas pourtant que ce soit chose impossible: l'usage de mettre son bien à fonds perdu, devenu si fort à la mode en France, est un pas, selon moi, fort considérable vers cette autre sorte d'incurie qui nous paroit si brutale aujourd'hui. A quoi tient-il que dans un ordre de société, où la vanité & la paresse ont tellement étouffé la nature, qu'il y est d'usage qu'on se départe de son fonds en faveur de la cupidité d'autrui au moyen d'une rente plus ou moins forte, & que l'on y recherche les moyens de sacrifier cette douce illusion de propriété à cette autre insatiable chimére appellée aisance? à quoi tient-il, dis-je, que la mode n'y vienne de se coucher auprès de son coffre fort, & de tirer delà, seulement à une petite diminution de confiance? Les facilités de l'or, dont la quantité va toujours en augmentant en Europe, augmenteront aussi les dissipations & le mauvais ménage de ceux dont la fortune est assez fondée pour être un objet de sûreté aux prêteurs en viager.

Qui pourroit, d'une part, mettre sous les yeux du public la colonne des emprunts en France, & de l'autre celle des remboursemens, verroit tout d'un côté & rien de l'autre. Cette allégation ne manquera pas de contradicteurs effrayés : les avares m'objecteront que tous les jours on les menace de remboursement sitôt qu'ils ont fait un placement sûr, je le sais; mais quand ils l'ont reçu ce remboursement, sont-ils long-tems à replacer leur argent? Les pieds leur grillent de le savoir mort, & ils se hâtent

de le prêter de nouveau, ſoit à un intérêt plus bas, ſoit avec moins de ſûreté. Somme totale, on emprunte de par-tout & ſans ceſſe : cependant à meſure que les emprunts groſſiſſent, les effets qui leur ſervent d'hypothéque, diminuent en proportion. Cette proportion calculée ſans un grand effort d'Algébre, peut fixer, à un petit nombre d'années, rélativement du moins à la durée naturelle du corps politique, l'époque du revirement en ce genre, qui réaliſe l'axiome de Pantagruel dans ſon Chapitre des prêteurs & des emprunteurs.

Mais, ſans être Caſſandre à cet égard, & ſans préſager une révolution auſſi violente qu'immanquable, du train dont nous allons, la moindre petite ſecouſſe rélative à ce grand ébranlement peut très-bien opérer la léthargie en queſtion. Puiſque tout me manque, diront nos habiles neveux qui auront ſûrement cent fois plus d'eſprit que nous, mon coffre fort ne me manquera pas; je tirerai delà, vivrai indépendant (car l'indépendance fut toujours une des idoles de la pareſſe, & même de la gueuſerie ſa ſœur) & *après moi le déluge.*

Ce doux & ſociable proverbe eſt déja le plus commun de tous parmi nous; & moi qui ſuis animal réfléchiſſant, j'imagine que cet axiome nous menera à la confuſion des langues, comme autrefois le contraire y mena ceux de ce tems-là. Pourquoi non ? les extrêmes ſe touchent. En effet, ſi la campagne ſe dépeuple, ſi les arts méchaniques dégénérent en clinquant & bagatelles, les arts libéraux en grimaces; ſi les Loix s'oublient, ſi les Hiérarchies ſe perdent, ſi tout enfin s'uſe & s'affoiblit, *après moi le déluge;* tout cela durera aſſez pour moi. Si nos peres

avoient pensé de la sorte, ils nous auroient rendus plus dignes d'être Philosophes que nous ne le sommes, plus approchans du sort de Bias. Je ne dis pas que ceux qui établissent ces beaux principes, fassent par leur apathie grand tort à la société actuellement. Quand au lieu de barbouiller ces pages critiques, je promenerois en ce moment un cabriolet sur le boulevard, l'Etat n'en iroit ni plus ni moins. On le croit, & je crois le contraire. Les opinions des gens oisifs dénotent le fond des mœurs du citoyen, si elles ne l'établissent. Petit à petit tout un peuple échappe de la sorte aux anciens principes de son gouvernement; & comme la Police, qui en fait une des principales portions, doit décliner selon les mœurs, cette portion entraine les autres. Prenons-y garde : personne ne gouverne qui ne soit aussi gouverné.

Le génie & l'activité de la Nation, me dira-t'on, nous garantiront toujours de cet assoupissement léthargique dont vous parlez. J'en doute encore. Les Espagnols n'étoient & ne sont point du tout faits pour cela. Ce pays si difficile à subjuguer, & qui, pour dire mieux, ne le fut jamais bien, contenoit cinquante-deux millions d'habitans du tems de César : Population immense, & qui prouve que l'agriculture y étoit portée au dégré de perfection. Malgré ses guerres, ses révolutions, & les autres maux internes dont quelques-uns la ravagent encore, on ne trouve dans ses mœurs aucune trace de cette folle paresse qui l'anéantit aujourd'hui, jusqu'aux tems où les sources de l'or se répandirent dans son sein.

L'or est toujours dévastateur par des raisons *physiques* que nous étendrons ailleurs; mais il

l'est encore par des raisons morales qui ont plus ou moins de force selon le génie & le naturel de chaque peuple, comme aussi selon le plus ou le moins d'étendue d'un Etat. L'Espagnol naturellement fou de sang froid, glorieux & superbe, n'étoit point propre à faire de l'or le seul usage qui puisse le rendre passagérement utile; il le perdit, & se perdit lui-même en projets idéaux & vains. Rentré nul dans son espéce de continent, le type Romanesque de sa suprématie imaginaire lui demeure encore; il s'endort à l'ombre de son prétendu trophée, & jouit d'un empire immense, puisqu'il n'a de bornes que celles de son ignorance.

Examinons, sans prévention, notre propre caractére, & voyons s'il n'est pas par certains endroits susceptible de dégénérer à ce point-là. Du côté de la valeur, de la noblesse & de la générosité, les Espagnols ne nous cédent assurément en rien; mais nous sommes vains, légers, peu propres aux opérations qui demandent de la suite & de la patience, confians dans le présent, peu prévoyans de l'avenir. Nos vices, à la vérité, plus mêlangés & moins uniformes que ceux des Espagnols, sont moins dangereux, & même quelquefois utiles; mais il n'en est pas moins vrai que notre génie n'admet guères plus que le leur, les qualités propres à tirer de l'or les avantages dont il est susceptible, & que nous sommes peut-être plus capables d'en abuser. Prenons par le détail, & l'une après l'autre, ces deux propositions.

Nous sommes, à la vérité, actifs & industrieux, & les Espagnols ne le sont point du tout, à moins que ce ne soit en grand. Ils dédaignent le district de la bagatelle, qui est un Pérou pour

nous; mais il faut confidérer à cet égard, que notre genre d'induftrie n'a pas befoin de l'abondance de l'or pour fe faire valoir, puifqu'elle en eft elle-même la fource.

Quel ufage peut-on faire de ces métaux précieux pour l'utilité d'un pays où ils regorgent? Je n'en connois d'autre que ces grands établiffemens de commerce étranger, qui multiplient à l'infini au-dehors les forces intérieures & naturelles d'une nation, & qui y font des coloffes de fortune bien & loyalement aquife au-dedans. Or, remarquons qu'en ce genre nous entreprenons beaucoup, & faifons peu. Comparons les fortunes de nos plus gros négocians, leurs établiffemens au-dehors, leurs correfpondances, leur crédit, leurs entreprifes avec les chofes toutes femblables qu'on voit chez les autres nations commerçantes, & nous ferons étonnés de la difparité. Mais notre étonnement doublera encore, fi nous voulons faire entrer dans cette comparaifon celle des proportions entre ces Etats & le nôtre. Nous fommes induftrieux; mais nous ne fommes ni conftans, ni tenaces, & ces deux derniéres qualités font auffi néceffaires pour les grands établiffemens de commerce, que la prémiére l'eft pour la vivification intérieure, partie pour laquelle nous avons des reffources fupérieures.

Je dis plus; nous perdrions peut-être à gagner de ce côté-là. Les fuccès d'un certain ordre pour lefquels nous n'avons jamais eu d'égaux, nous échapperoient, & nous atteindrions difficilement aux autres. Je m'explique. Une nation militaire, noble, gaie, qui naturellement ne fait que fervir, & ignore la fervitude, perdra l'ame de tous fes refforts, fi jamais l'efprit de calcul & l'ambi-

tion du gain y dominent. Or, d'anciennes chimères, une vieille constitution qui l'a menée si loin & si glorieusement, doit être précieuse aux yeux d'un Gouvernement sage & éclairé.

D'ailleurs, l'esprit dominant du commerce est la liberté. On ne vit jamais fleurir l'un à un certain point sans l'autre. Chacun entend à sa guise ce grand mot de liberté, susceptible d'autant de définitions qu'il y a de têtes. Ce n'est pas que je prétende dire que ce soit un être de raison, à Dieu ne plaise; mais il est de fait que la vraie liberté consiste dans l'autorité des Loix, dans la sagesse du Gouvernement & dans le bonheur des peuples : il est certain aussi que la liberté est au génie des peuples, ce qu'est le régime aux tempéramens; ce qui fait la santé de l'un, seroit le poison de l'autre. Oh! pensons-nous être susceptibles du genre de gouvernement qui constate la liberté des Puissances commerçantes? je n'en crois rien. Je dis plus, je prouverois le contraire par des raisons tirées de l'intrinséque de nos mœurs, de notre constitution, & des exemples de notre Histoire, s'il étoit ici question de cela. Qui me prendroit en ceci pour un vil flatteur de l'autorité, ne se seroit pas donné la peine de me lire.

Il résulte de ce que dessus par le raisonnement, que nous perdrions peut-être à être de gros commerçans, & par le fait, que nous ne le sommes ni ne le pouvons être. Cette façon d'être est cependant la seule qui puisse compenser les maux infinis que la trop grande abondance de l'or peut faire dans un Etat. Ce n'est pas encore ici le lieu de les analyser en détail; je n'en dirai qu'un mot rélativement à la seconde proposition que j'ai établie ci-dessus, à savoir, que

nous ſommes peut-être plus capables que les Eſpagnols d'abuſer de l'abondance de l'or.

L'Eſpagnol enrichi d'abord, eſt devenu pareſſeux par vanité; nous le deviendrons par molleſſe & par découragement abſolu. De ces deux façons de ceſſer d'être, la premiére conſerve toujours quelques reſſources; mais la molleſſe n'en a point. On tourne des têtes vaines d'un côté utile, & le mouvement reprend. On réveille les héros enchantés d'Amadis; mais on tonneroit vainement ſur des catacombes pour rendre à ces oſſemens le mouvement & la vie.

L'oppreſſion fut Eſpagnole, le péculat eſt François : on achéte les Charges en Eſpagne; mais la ſubvention eſt miſe dans les patentes pour ſervices rendus de tant.... En France tout ſe donne; mais en ſuppoſant le tems de la domination de l'or, le Chef, le Miniſtre vendu dans ſon redoutable cabinet, ſeroit tout étonné d'avoir fait mille graces, & de n'avoir pas une créature, pas un ami de ſa perſonne, mais ſeulement de ſa place, parce qu'il ne voudroit pas ſe perſuader qu'il ſeroit mis à l'enchére par ſes entours, & qu'on vendroit ſes audiences, ſon repas, ſon ſommeil, ſes diſtractions, &c. En vain il feroit alors maiſon neuve & nouveau cabinet à tous égards; les mouches qui ſuccéderoient, plus avides que les premiéres, l'aſſiégeroient plus étroitement encore. Pût-il réuſſir à faire venir de Congo des Commis & ſous-Commis muets & ſourds, endurcis enfin à toute contagion de l'or; (on en voit, & qui ne viennent pas de ſi loin) l'intrigue & la corruption alors deſcendront d'un cran, les valets vendront les ſous-ordres, les ſous-ordres le premier, & celui-ci le Chef, tous ſans le ſavoir. S'il ſe pou-

voit qu'un homme fût assez rigide, assez singulier, assez vigilant, assez heureux enfin pour établir au milieu d'un peuple livré au pouvoir de l'or, une famille entiére de gens incorruptibles, ce seroient eux qu'il faudroit flétrir, puisque l'homme vraiment dangereux dans la société, est celui qui y intercepte l'ordre reçu.

C'en est assez pour un prélude, & pour faire naître quelques idées sur une matiére que je traiterai plus à fond quand nous y serons. C'en est assez, dis-je, pour faire soupçonner aux gens réfléchissans que je n'ai pas avancé un paradoxe en disant que l'abondance de l'or peut faire à la France d'aussi grands maux qu'elle en a fait à l'Espagne, & des maux plus irréparables encore.

Dans l'état actuel parmi nous, il n'y a point encore de fortune endormie, comme celle dont nous avons parlé ci-dessus. On pourroit néanmoins en excepter les sommes immenses employées en mobilier de pure fantaisie, qui n'a de prix réel en quelque sorte que par la mode; mais dans la question présente, ces fonds sont regardés dans l'Etat, comme un corps de réserve qui en augmente la richesse fonciére. Retranchons encore les viagers qui ont eu leur article, quoiqu'en effet ils fassent aujourd'hui un corps énorme de rentiers dans la Capitale. Toutes autres espéces de richesses, dès que nous en avons ôté les biens en fonds de terres, ne peuvent être qu'en contracts, maisons, &c. Pour ce qui est foncier, charges & bienfaits du Roi pour la partie amovible, examinons l'un après l'autre, ces sortes de biens, pour voir si leur entassement sur la même tête n'est pas un mal physique, seul objet que nous envisageons ici, en attendant qu'il soit question du mal moral.

Les biens en contracts sur les particuliers ne sont autre chose qu'une hypothéque sur les terres. Il importe peu qui soit le possesseur d'une telle terre; il est question de savoir qui en tire le revenu. Or, celui qui a un contract de cent mille francs sur une terre de cent mille écus, posséde réellement en fonds le tiers de cette terre; mais comme l'intérêt en France est sur un pied beaucoup plus haut que les fonds ni l'industrie ne le peuvent porter (abus que l'on corrigera apparenment quand on croira qu'il en est tems) il est de fait que celui à qui une terre de cent mille écus doit cinq mille livres de rente clair & net, sans entretien, cas fortuits, ni réparations, posséde réellement les deux tiers de cette terre, & retombe dans la classe des inconvéniens que nous avons dit être attachés à la réunion des grands fonds de terres sur la même tête.

Mais, dira-t'on, le principal de ces inconvéniens, tels que vous les avez déduits, est que les fonds ne voyant jamais le maître, & livrés à des agens paresseux, fripons & pressés par les besoins continuels qui assiégent cent fois plus les grandes maisons que les petites, tombent en dégradation, & ne rapportent pas la moitié de leur produit possible & proportionnel. Au lieu de cela, les fonds qui doivent rente à des riches particuliers, n'en appartiennent pas moins au possesseur réel. La rente qui le resserre, excite son industrie, & le force au travail où il est porté par le gout de propriété, quoiqu'idéale dans le fait, & dont son indépendance réelle lui facilite les moyens. Pure spéculation que tout cela: c'est ainsi que les choses devroient être; mais ce n'est pas ainsi qu'elles sont. On

fait assez que cet axiome a lieu dans toutes les choses humaines ; voici comment elles vont dans celle-ci.

De deux choses l'une, ou la rente est accablante pour le fonds, ou elle est légére. Dans le premier cas, le découragement s'en mêle & entraine bientôt le désordre, la terre est saisie. Qu'on voie dans les bureaux à ce préposés combien il y a de terres en France à bail judiciaire. Tout le tems qu'elles demeurent ainsi, l'on y fait à peu près comme pourroit faire l'ennemi. *Une terre en décret* est devenue proverbe pour figurer l'excès du délabrement. Mettez ensemble toutes les terres qui sont en ce cas dans le Royaume, vous en composerez de grandes Provinces, qui sont en conséquence dans un état de dévastation absolue. La vente forcée succéde enfin : l'hypothécaire se fait adjuger la terre à la moitié de son prix actuel, qui n'est que le quart de sa valeur réelle, & petit à petit, de rentier qu'il vouloit être, il devient propriétaire de néceffité. Mais cet homme, qui par principes dédaignoit les terres comme incapables de lui procurer la sorte d'aisance qu'il recherche, qui par habitude n'est plus propre qu'à numéroter ses contracts dans des cartons, & à minuter exactement des quittances, regarde ses nouvelles aquisitions comme les débris forcés de la sorte de fortune qu'il ambitionnoit seule, & est encore moins propre à les faire valoir, que le dérangé qui les a perdues.

Dans le cas, au contraire, où la rente est légére, le propriétaire la néglige, calcule ses revenus, monte sa dépense en conséquence, & ne pense aux charges que comme on dit : *Un bon mariage payera tout.* Les facilités que lui

procure ſa qualité de propriétaire, ſervent à l'entretenir dans cette ſorte de délire; les intérêts s'accumulent, il contracte de nouvelles dettes, les mobiliaires ſuccédent, puis les dettes criardes; tout abime enfin à la fois, & il revient au même point que le premier.

J'étois un jour chez un des fameux Notaires de Paris; nous vimes paſſer, à grand bruit, le caroſſe d'un Brillant que nous connoiſſions. Combien, me dit-il, croyez-vous que cet homme ait de revenu? Mais, dis-je, il paſſe pour avoir quatre-vingt mille livres de rente. Il le croit auſſi, reprit le Notaire; mais au fait il en a quatorze. Ceci, direz-vous, conclut contre les mœurs, & non contre les rentiers. Oui, en un ſens; mais quand je n'induirois delà que cette vérité, que le regorgement des métaux qui donne ces ruineuſes facilités aux propriétaires, eſt un mal, je ne ſortirois pas de l'objet général de ce Chapitre. Cependant pour me renfermer dans la queſtion actuelle, qui eſt, que les grandes fortunes en contracts ſont un inconvénient, il ſuffit que j'aie démontré d'une part qu'elles ne ſont autre choſe qu'une grande fortune en fonds de terres, & de l'autre qu'elles menacent d'une prompte & ruineuſe révolution les fortunes ſubſidiaires, pour avoir prouvé qu'elles ſont dangereuſes dans un Etat. Je répéte que je n'enviſage point ici les inconvéniens de l'abondance des métaux du côté moral, qui ſont tels cependant qu'ils ſe réduiſent promptement au phyſique. Ceci n'a déja que trop d'étendue; paſſons aux autres ſortes de fortunes citées ci-deſſus.

Il eſt encore une autre eſpéce de bien foncier, qui proprement n'eſt un objet que dans

la Capitale & quelques autres Villes principales en petit nombre : ce ſont les revenus en maiſons. C'eſt un article conſidérable ici, & à dire vrai, ſi les inconvéniens moraux d'une fortune trop conſidérable en ce genre de bien ſont les mêmes que ceux des autres eſpéces de fortunes, il n'en eſt pas de même des inconvéniens phyſiques. Celui qui a employé ſon ſuperflu ou ſes fonds en argent à tirer de la terre des matériaux informes, pour les faire ſervir à l'ornement de ſa patrie, & à la commodité de ſes concitoyens, a bien mérité d'en retirer les fruits, dont une partie d'ailleurs eſt dûe au maintien de l'induſtrie & du travail par les fraix de l'entretien.

S'il eſt des inconvéniens de trop grande conſommation à l'extenſion extraordinaire donnée aux logemens aujourd'hui, c'eſt un examen qui appartient au Chapitre du luxe, & nullement à celui-ci ; mais il eſt bon de conſidérer que je n'ai jamais prétendu diſcuter ici la juſtice des poſſeſſions de chacun.

Mon principe politique, s'il m'appartient d'en avoir un, ſeroit de reſpecter tellement le droit public, que tout titre de propriété, même la plus mal aquiſe quant au paſſé, en fût un de poſſeſſion aſſurée & paiſible ; que tous engagemens, même les plus onéreux & forcés, fuſſent ſacrés dans la ſociété, & ce n'eſt que par des moyens juſtes & doux, que je voudrois engager chaque particulier à diviſer volontairement ſa propre fortune pour ſe procurer d'autres avantages plus précieux & plus eſtimés. Il ne s'agit donc ici nullement du titre, mais de l'uſufruit ſeulement. Or, d'une part on ne ſauroit nier que les prix exceſſifs des loyers & logemens qui n'ont point de trait aux commodités du com-

merce, font un signe évident que dans un Etat on fait trop de cas de l'habitation des Villes, & trop peu de celles des campagnes; de l'autre, que c'eſt une preuve du baiſſement de prix des fonds de terre dans l'eſtime publique.

Louis XIV. ſur les fins de ſon regne, ayant appris qu'un Nonce avoit loué mille écus une maiſon à Paris, en parla pluſieurs fois avec étonnement & réflexion, lui qui parloit peu. Les maiſons de cette eſpéce ſont aujourd'hui à quinze mille livres. Je demande ſi, depuis ce tems-là, la proportion du hauſſement des fermes des fonds de terre a ſuivi ce taux-là.

D'autre part, ſi un particulier qui raſſembleroit ſur ſa tête une grande quantité de ces ſortes de biens, s'entendant avec cinq ou ſix de ſes ſemblables, vouloit tout-à-coup rehauſſer conſidérablement le prix des loyers, ne ſeroit-il pas le maître de porter un coup inviſible & ſûr à la ſociété? Les Italiens beaucoup plus habiles uſuriers que nous, quand ils s'en mêlent, n'y manqueroient pas.

En un mot, de quelque nature de biens fonciers que ſoit compoſée une fortune énorme, elle eſt nuiſible dans l'Etat par le phyſique, & plus encore par le moral, dont nous parlerons dans ſon tems. Paſſons au détail des différentes ſortes de revenus qui ne ſont point héréditaires.

Les Charges ſont encore aujourd'hui en France une portion de la fortune des citoyens. Revenons à l'étymologie de ce mot, qui eſt devenu ſynonime chez nous à celui d'Emplois & de Dignités; on trouvera la trace de la façon dont ces choſes ſont regardées dans les ſociétés d'hommes non encore corrompus. Ce ſont vraiment des Charges, à les enviſager dans leur vé-

ritable point de vue. Quand les Prélats se regarderont comme les administrateurs des biens des pauvres, & devant répondre de l'instruction d'un peuple immense; quand les Magistrats craindront d'avoir part à toutes les injustices qui se font dans leur ressort; quand les Généraux se considéreront comme répondans de tous ceux des maux de la guerre qu'ils auroient pu éviter; les Ministres, de l'oppression des peuples, &c. il n'y aura pas tant de presse à solliciter les Emplois; & tout homme doué par la Providence du nécessaire absolu, regardera comme une véritable charge, la destination que le Prince aura faite de lui pour ces différens objets.

On comprendra dès lors comment dans des tems de régénération, il s'est pu faire que, sans singularité, des hommes très-sensés aient fui les Dignités avec plus d'opiniâtreté que nous n'en avons à les poursuivre aujourd'hui. Il y a eu de ces sortes d'exemples de tout tems, & même sous nos yeux. On en trouve, qui plus est, parmi des hommes ambitieux, & déja excités par l'habitude de la Cour & des affaires, & l'on vit Sully refuser opiniâtrément de nouveaux emplois dont la confiance de son Maître vouloit l'honorer. Ce digne Ministre disoit avoir plus de besogne qu'il n'en pouvoit faire.

Ce seroit connoître mal la nature humaine, que de croire qu'il fût possible de faire exercer les emplois nécessaires au maintien de la société, par des hommes que le motif seul du devoir engageât à se sacrifier ainsi pour elle. Mais l'ordre naturel des choses a pourvu à cet inconvénient de la foiblesse humaine; & dans le principe, tout ce qui donne de l'autorité & des détails, donne aussi de la considération parmi les

ſemblables. C'eſt dans le champ vaſte, ou, pour mieux dire ſans bornes, de la conſidération qu'il eſt permis de s'étendre ſans nuire à ſon voiſin. C'eſt là le tréſor qui ne coute rien à l'Etat qu'une diſpenſation juſte & attentive, & qui cependant bien ménagé, peut payer abondamment tous les ſervices, chacun en ſon genre.

Les vrais Légiſlateurs, les habiles hommes d'Etat ont ſenti les conſéquences & la force de ce mobile; ils en ont organiſé les reſſorts, & multiplié les reſſources. Delà ſont venus tant d'uſages rélatifs aux vues de porter les hommes vers l'ambition de la renommée; les éloges après la mort chez les Egyptiens; les couronnes, les ſtatues & les triomphes chez les Grecs & les Romains; les prérogatives & les marques de Chevalerie chez les nations modernes, &c. Je m'étens déja trop en raiſonnemens, & je ne finirois point ſi je me répandois encore en citations hiſtoriques; mais il ſeroit aiſé de démontrer par les exemples que les Princes les plus ſages & dont le gouvernement a fait le plus d'honneur à l'humanité, ont été les plus ſoigneux à fonder & remettre en vigueur ces ſortes d'inſtitutions, & les plus retenus à en accorder les avantages à la faveur & à l'importunité.

Mais il arrive auſſi que dans ces ſortes de gouvernemens, à meſure que ces diſtinctions ſont plus eſtimées à cauſe de la difficulté qu'on a eue à les obtenir, choſe aiſée à comprendre, les charges inférieures rehauſſent auſſi à proportion dans l'eſtime publique, & que tous les moyens qui conduiſent aux honneurs, ſont appréciés en conſéquence. L'aſpirant eſt ſoutenu d'une part par les avantages d'une poſition actuelle déja enviée, & excité de l'autre par l'aiguillon d'une

eſpérance haute & vive, qui eſt la choſe du monde qui ſe laſſe le plus difficilement en nous.

Au lieu de cela, quand l'or devient commun dans une nation, & qu'en conſéquence la corruption s'en empare, d'ordinaire toutes les diſtinctions d'honneur s'y aviliſſent, d'une part par leur multiplicité, & de l'autre par leur pauvreté. Il arrive delà qu'il faut néceſſairement, ou les voir mépriſer, ou les appointer en proportion de l'eſtime qu'il eſt néceſſaire qu'on y attache. Dans le premier de ces deux cas elles ſont nulles, & il eſt inutile de traiter ici du rien. On rempliroit ſix pages de cet Ecrit des différens noms de Charges en France qui ſont de cette claſſe. Dans le ſecond quel poids énorme pour l'Etat! quelle proportion entre ce que ces Charges coutent à la ſociété, & ce qu'elles leur valent!

Xénophon s'engageant avec ſix mille Grecs au ſervice d'un Prince de Thrace, ſtipule dans ſon traité que chaque ſoldat recevra une darique par mois, chaque Capitaine deux, & lui comme Général quatre. Les exemples de cette modicité d'appointemens pour les Charges les plus importantes, fourmillent dans les tems de force & de vertu des peuples anciens, dont les annales nous ſont demeurées. Il en eſt même des traces encore dans certains pays, & l'Avoyer de Berne, premier Magiſtrat très-reſpecté d'une très-reſpectable République, ne coute guères plus de quatre mille livres à l'Etat. Mais indépendanment de la ſurcharge qu'établit néceſſairement ſur les peuples le hauſſement des appointemens & honoraires, il occaſionne encore des abus d'une toute autre importance.

1°. Cette méthode anéantit tout ce que les Charges ont d'honorifique & d'eſſentiel, pour

n'attacher l'eſtime uniquement qu'à la finance. Qu'on jette les yeux ſur les exemples de cela, ſans me donner la peine de les tranſcrire : pour moi je me ſouviens d'avoir été étonné, tant j'étois jeune, de voir parmi des gens du premier ordre préférer hautement dans une converſation le gouvernement du Château Trompette, qui n'eſt qu'un fort, à celui de la Marche, qui eſt une Province, parce que l'un rendoit cinq mille livres de rente de plus que l'autre.

2°. De cet eſprit mercenaire, qui ſe répand dans toutes les claſſes de la ſociété, réſulte néceſſairement l'extinction de tout principe noble, & conſéquenment de toute action généreuſe. On en vient à mépriſer toutes les prérogatives non ſuſceptibles de tranſmutation en or, à négliger toutes fonctions qui ne peuvent avoir trait à cela, ſoit pour ſoi, ſoit pour les ſiens & ayant cauſe. Or, comme les opérations réductives en or ne ſont autre choſe au fond que rapacité, péculat & uſure, ſous quelque forme qu'elles ſe déguiſent, cette ſorte de gangréne gagne bientôt tout le corps de l'Etat, d'une façon d'autant plus incurable, qu'elle vient des parties nobles.

Il s'enſuit de ce que deſſus, & d'une infinité d'inductions à ce rélatives que j'ai ſupprimées volontairement, que la diſproportion dans les fortunes, qui peut provenir par les Charges, eſt encore plus nuiſible que toute autre. Cet article eût dû naturellement comprendre les bienfaits du Roi ; mais il en eſt & en grand nombre qui n'ont trait à aucune Charge, & en général ce mot de bienfaits, ſi uſité & ſi mal entendu, mérite bien un article à part.

On accuſe un grand Prince d'avoir dit à un

pauvre Officier estropié qui lui demandoit du pain sous le titre de justice : *Tout est grace dans mon Royaume.* Ses ennemis lui en ont bien prêté d'autres, & le fait ne mérite aucune croyance, attendu que ce Prince ne fut jamais personnellement dur, & moins encore insensé. Mais il pourroit se faire dans un Etat où l'abondance de l'or ameneroit la corruption, que cet axiome devînt très-véritable. Chaque service mérite son salaire ; c'est la justice ; mais le genre de service décide du genre de salaire. L'amitié se paie par l'amitié, la confiance par la confiance, l'honneur par l'honneur, l'argent par l'argent. En conséquence si nous demandons tous de l'argent, il faut savoir si nous en avons aquis au Prince. A moins de cela, tout ce qu'il nous en donne par delà notre nécessaire absolu, s'il nous manque, est purement grace. Il pourroit arriver qu'on ne disputât pas sur le terme, & qu'à quelque titre que ce fût, la question fût seulement d'obtenir *rem, quocunque modo rem.* Mais en ce cas je regarderois cette extinction de toute délicatesse pour une grande marque de corruption. Eh, quoi ! l'élite & les principaux d'une nation entiére auroient le front de substituer à leurs fonctions naturelles de citoyen, celle de quêteur & demandeur constant & perpétuel, d'assiéger l'anti-chambre du Prince & le cabinet de ses Ministres, avec le sentiment intérieur & découvert de n'avoir pas mérité ce qu'ils demandent ! C'est cependant le point où l'on en viendroit, & dont peut-être on trouveroit des exemples sans remonter aux Cours d'Artaxerxès & de Darius. Celui qui obtient une pension de six mille livres, pense-t'il qu'il enléve la taille de six villages, comme je l'ai dit,

& si le Prince ignore avec quelles convulsions de détail il faut arracher la perception de cette taille; est-il permis à lui particulier de l'oublier?

Mais, dit-on, si je ne l'obtiens, un autre l'obtiendra, & le peuple n'en sera pas moins foulé. Beau raisonnement! Cet homme va se perdre dans cette forêt, il y sera certainement assassiné & volé; autant vaut que je l'assassine & vole. Mais les bienfaits du Prince sont faits pour sa Noblesse; ses fermiers s'enrichissent à l'excès; il pensionne les arts & quelquefois les plus frivoles; il n'en exclura donc que sa Noblesse qui a un droit naturel sur ses dons..... Eh! où avez-vous pris cela? Ces Nobles sont les fils de ceux qui ont bien servi ses prédécesseurs; ils furent, ou recompensés par les honneurs, ou moins heureux, (car j'en connois) ils manquerent la fortune, mais non la gloire ni l'honneur. Le Prince doit à leurs descendans souvenir du mérite des peres, occasion de faire comme eux, solde raisonnable selon les emplois, protection dans leurs affaires & pour l'établissement de leurs familles, & sur-tout distinction & faveur selon leur mérite. Mais entre-t'il dans tout cela cet or que vos désirs avares, & votre prodigue vanité voudroient engloutir en quantité pareille à celle que la terre en vomit? Les fermiers s'enrichissent; eh! faites-vous leurs fonds, leur travail? Bravez-vous la haine publique, les bons mots du théâtre, les quolibets des chantres du Pont-neuf? A ce prix, il vous est permis de vous enrichir. Renoncez au nom de vos ayeux, à leurs titres, à leurs prérogatives, courez vous perdre dans la foule des intrigans du bas détail & des donneurs d'avis, & devenez riches, *bene sit*; mais

si d'une part vous voulez l'argent, & de l'autre les honneurs, les distinctions, vous êtes volontairement le Vampire universel de la société, vous perdrez l'honneur, & l'argent vous perdra. Bientôt vos neveux avilis & méconnoissables ambitionneront les emplois les plus vils, envahiront, sous des titres vains, les recompenses des valets de chambre, & en doubleront & tripleront le monopole sous le nom de droits, solliciteront des intérêts dans les fermes; & d'autre part guettant la premiére héritiére du plus obscur malheureux qui aura amassé des sommes immenses, ils saliront leurs titres dans ce tas de fange, de sang & d'iniquité, jusqu'à ce qu'un nom jadis cher à la nation, mais alors flétri de mille maniéres, disparoisse d'une société dont il est devenu le scandale & l'opprobre.

Tel est l'avenir que se préparent les grandes familles dans un Etat où l'or a pris le dessus, & le sort que leur procure la libéralité du Prince. La soif de l'or est celle de l'hydropique; on l'a dit il y a long-tems.

Un malheureux axiome, par lequel les peuples ont toujours été plus à plaindre sous le regne des Princes doux & bienfaisans que sous celui des Rois d'un caractére opposé, c'est que le Prince doit attirer à lui toutes les finances d'un Etat pour les rendre ensuite; que par ce moyen il vivifie le commerce & la société, & s'attache ses sujets par les liens de l'espoir & ceux de la reconnoissance. Je ne crois pas qu'il y ait un principe plus détestable & plus faux que celui-là, si l'on ne le modifie; nous en parlerons dans le Chapitre de la vivification.

Les services de toute espéce, rélatifs au bien de la société, & conséquemment à l'avantage

du Prince dans un pays où il eſt l'ame de cette ſociété ; voilà ce qu'il faut que le Prince retire avec ſoin du moindre de ſes ſujets, chacun ſelon ſon état & ſes forces : la police, ſûreté & protection juſqu'aux lieux les plus reculés de ſon Empire ; voilà ce qu'il faut qu'il leur rende. L'or n'eſt repréſentatif d'aucune de ces choſes. Henri IV. n'avoit pas un ſol quand il fut adoré de ſon peuple. Quand notre Maître d'aujourd'hui fut à l'extrêmité à Mets, (moment à jamais mémorable & flatteur pour un Prince par l'attendriſſement & la conſternation ſingulière qui ſe répandit dans tout le Royaume) de qui vit-on couler les larmes ? Quels furent ceux qui aſſiégeoient les autels ? Tous gens qui par leur état n'eurent jamais de part à ſes bienfaits perſonnels, & qui ne pouvoient en eſpérer au futur.

Les Princes apprendront-ils un jour enfin dans l'Hiſtoire, qui le leur dit à chaque page, que leurs bienfaits pécuniaires n'ont jamais fait que des ingrats ? Qu'on ne s'y trompe pas, les véritables ſangſues du peuple ſont ceux qui perſuadent au Maître que l'adminiſtrateur des deniers publics peut & doit donner à toutes mains.

Mais ce n'eſt pas la peine d'allonger ce volumineux Chapitre pour me faire des ennemis de tous les frelons de Cour. Je leur répéte qu'ils n'aiment ni n'honorent leur Prince comme je fais, & ſi ſont-ils mieux payés que moi pour cela ; mais puiſque je veux peupler le monde, on ne me doit pas ſoupçonner du deſſein formé de ſonner le tocſin contre les intrigans, les cupides, les prodigues, les hommes durs & intéreſſés, ni même les fripons : ce ſeroit prendre la route toute oppoſée. Mon objet, au contraire, eſt, que *tout le monde vive*, axiome gé-

néralement reçu, mais que chacun vive de ſon travail, & ſoit chargé de contribuer aux moyens d'en faire vivre d'autres.

Après avoir ainſi déduit les divers inconvéniens des groſſes fortunes dans les points qui peuvent les conſtituer telles, revenons aux principes que j'ai prétendu établir. Plus l'Etat ſera peuplé, mieux on vivra & à meilleur marché. 1°. Parce que les productions de la terre ſeront plus communes. 2°. Parce que les travaux de l'induſtrie ſeront moins chers. Faites broder une paire de manchettes en Gaſcogne, elle vous coutera quatre fois autant qu'à Paris : l'on y vit cependant à bien meilleur marché; mais l'immenſe population de la Capitale excite l'induſtrie, la néceſſité, & la met au rabais.

L'engourdiſſement dans les reſſorts politiques & l'inégalité des fortunes ſont contraires à la population. Voilà ce que j'ai prétendu avancer, & que je crois avoir prouvé. L'abondance de l'or eſt très-propre à établir ces deux ſortes de viciations dans un Etat : c'eſt encore ce qui parle de ſoi-même. D'où il s'enſuit que l'abondance des métaux n'eſt pas un ſi grand bien dans un Etat qu'on ſe l'imagine.

L'inégalité des fortunes, & la diſproportion entre les néceſſités d'un Gouvernement & ſes reſſorts, ainſi que tous les autres vices d'un Etat, ſont une ſuite de la proſpérité & de la puiſſance. L'un & l'autre cependant n'en dérivent indiſpenſablement qu'autant que cette ſorte de richeſſe fictive qui provient de l'abondance des métaux, s'y établit & s'y multiplie. L'or perdant par ſon abondance ſa qualité premiére de repréſentatif uniquement, pour ſe ſubſtituer par un déſordre monſtrueux à toute autre ſorte

[illegible], & ne pouvant remplir les fonctions d'aucun d'eux en particulier, ne peut, à plus forte raison, suffire à les remplacer tous.

Le respect, la considération, l'autorité, la prééminence, &c. sont les biens de tout tems très-précieux à l'opinion humaine : mais ces biens se distribuent graduellement sur la surface d'un État, en animent les ressorts, gagnent à se répandre, & perdent à s'accumuler. L'or, au contraire, une fois mis à la place de toutes ces choses, n'en donne qu'une fausse apparence, ne s'attire que des hommages forcés, ne met ordre à rien, & ruine même le désordre par-tout. Semblable d'ailleurs à l'argent-vif, dont les parcelles séparées n'ont aucun repos qu'elles ne soient réunies au bloc, il pompe en substance la masse entière d'un État, & en obstrue tous les ressorts. D'autre part, il opère seul la disproportion énorme des fortunes, & donne la facilité de les grossir aux dépens du public. Charlemagne au milieu de ses conquêtes immenses, fit bien de grands Seigneurs d'autorité, de jurisdiction, &c. mais il n'en enrichit aucun, & en conséquence ne dépeupla point son Empire. Un colosse d'argent établi en Saxe, l'eût plus sûrement dévastée, que ne firent les exécutions sanglantes & redoublées qu'il fit chez ces peuples rebelles, & toujours assez forts pour troubler le repos du Conquérant.

Cette idée sera développée par le détail dans toute la seconde Partie de cet Ouvrage. Terminons celle-ci par quelque considération sur les métaux & le travail.

❧

CHAPITRE VIII.

Travail & Argent.

LEs partiſans du luxe & les amateurs du ſuperflu, même en convenant avec moi que la trop grande inégalité des fortunes eſt un mal, me diront que la richeſſe d'un Etat & l'abondance des métaux donnant plus de fantaiſie aux riches, en proportion du plus de facilités de les ſatisfaire, fait ſubſiſter aux dépens de l'opulence, une infinité d'ouvriers & d'artiſans; que cet arrangement ſubdiviſe les groſſes fortunes dans le fait, en les laiſſant ſubſiſter dans le droit, & qu'il oblige le riche à entretenir un grand nombre de pauvres avec d'autant plus d'avantage pour l'Etat, qu'au lieu que ſelon ma méthode, ces derniers étoient aux gages, & dans une dépendance directe du premier, ici l'aſſujettiſſement diſparoit, & prend la forme d'un commerce rélatif, & d'une communication de néceſſités & de ſervices.

Avant de répondre à cette objection ſur laquelle, ainſi que dans preſque toutes les diſputes, il ne s'agit que de s'entendre, il eſt néceſſaire de traiter certains points propres à fixer nos idées ſur les différens dégrés d'eſtime qu'il eſt de droit & de juſtice d'attacher à tous les travaux humains.

On ne ſauroit nier qu'après le premier travail, & l'unique qui ſerve à la production de la matiére premiére, ceux qui tendent à la mettre en œuvre & enſuite à la perfectionner, ne ſoient très-précieux dans un Etat pour les né-

cessités & commodités du citoyen, & que la prospérité rélative ne soit toujours en proportion de ce que les arts tant mécaniques que libéraux, fleurissent dans une société. Mais à cet égard il est plus important qu'on ne sauroit dire, de ne point confondre.

Si tout vient de la terre, l'homme qui s'applique avec le plus de succès à en tirer les productions, est le premier homme de la société. Cela est effrayant à dire; mais le Roi, le Général d'armée, le Ministre ne sauroient subsister sans l'agriculteur, & l'agriculteur subsisteroit sans eux.

En ce cas, me dira-t'on, vous bouleversez tout, & l'homme qui détache la pierre dans les carriéres, aura le pas sur les *Praxitéles* & les *Michel Ange*. Qui en doute? répondrois-je sans crainte d'être accusé de barbarie. Ne nous falloit-il pas des pierres avant des statues? Mais je range sous la même classe ces deux espéces d'hommes; & de même qu'à la base de la statue que j'érigerois, si j'étois le maître, au Philosophe de nos jours qui consacre son loisir & ses études à la perfection de l'agriculture, je mettrois aux quatre coins la figure du laboureur, du jardinier, du pâtre & du vigneron le plus célébre de son tems; ainsi *Puget* auroit à ses pieds le tailleur de pierre, & les différens ouvriers qui donnent aux métaux la forme d'outils du Sculpteur. Eh! de quoi accompagneriez-vous un Poëte célébre? D'Etres fantastiques sans doute. Mais si cet homme avoit employé ses talens à chanter les Dieux & encourager les Héros, à perfectionner la langue de sa Nation, à la rendre célébre chez les Etrangers, leur donner le gout de l'apprendre, & conséquenment

la facilité de se plaire au milieu d'elle, & de venir l'enrichir de son travail ou de son superflu; un Poëte, dis-je, de cette espéce trouveroit au moins autant de considération chez un peuple fraternisé selon mes principes, que chez les partisans du luxe & des plaisirs. Les premiers hommes étoient tous agriculteurs, pasteurs, &c. Ils n'ont guères divinisé que ceux qui leur avoient enseigné l'usage des dons de la nature, Cérès, Bacchus, Triptoléme, &c. Voyez le cas que ces hommes faisoient des talens : *Le divin Demodocus*, dit Homére.

Il est naturel, il est utile même que chacun estime ici-bas sa profession, plus même qu'elle ne vaut. Au fond les touches d'un clavecin contribuent toutes également à l'harmonie, quoique l'une n'ait que de foibles sons, tandis que d'autres en ont de forts. Le Gouvernement est le maître qui touche l'instrument. Si la main est habile, tout concourt au jeu plein & merveilleux; si, au contraire, elle est dure & vacillante, rien ne va, le clavier souffre, & l'instrument est bientôt discord.

Cependant de même qu'indépendamment de toutes dispositions naturelles, il est des principes d'harmonie sans lesquels on n'est jamais sûr de ne rien faire contre les régles de l'art, il est aussi des principes de Gouvernement simples, mais décisifs, auxquels il faut réduire toute la marche politique; sans quoi l'on ne va qu'au hazard, & dans le risque continuel de s'égarer. La base de ces principes est de fixer d'abord le dégré d'estime qu'on doit à chaque profession, & même à chacun des soins & des arts qui les partagent, & la conséquence en doit être un systême & un plan suivi de conduite, qui attribue

l'honneur & la considération à celles de ses professions qui doivent être menées par ces nobles ressorts, l'encouragement & la protection à celles qui ont des vues & des fonctions moins nobles, & qui évite sur-tout & par-tout d'ôter à l'argent sa qualité de moyen, pour lui attribuer follement celle de recompense.

Qu'on se rappelle ici la division que j'ai faite entre la sociabilité & la cupidité. Toutes les distinctions pécuniaires portent vers cette derniére, tous les aiguillons d'honneur & de considération nous en écartent, pour nous tourner vers la sociabilité.

Pour fixer le dégré d'estime dû à chaque profession, il est nécessaire d'analyser l'objet de ses fonctions, & leur rapport avec cette derniére vertu.

A bon droit les Ministres de la Religion ont-ils le premier rang dans une société bien ordonnée. La Religion est, sans contredit, le premier & le plus utile frein de l'humanité; c'est le premier ressort de la civilisation; elle nous prêche, & nous rappelle sans cesse la confraternité, adoucit notre cœur, éléve notre esprit, flatte & dirige notre imagination, en étendant le champ des recompenses & des avantages dans un territoire sans bornes, & nous intéresse à la fortune d'autrui en ce genre, tandis que nous l'envions presque par-tout ailleurs.

Après les Ministres de la Religion viennent de droit les défenseurs de la patrie. Dans les sociétés rétrécies aux lieux même où la valeur militaire étoit un mérite de nécessité par le besoin de défendre ses propres foyers, cette vertu néanmoins fut toujours des plus estimées, parce qu'après la liberté, la sûreté est le premier des

biens, & que l'institution du guerrier est de procurer l'un & l'autre à sa patrie. A plus forte raison, sitôt que dans une société formée & étendue l'élite des hommes se dévoue volontairement & par honneur aux périls, & renonce à toute autre fonction dans l'Etat qu'à la gloire de le défendre, cette profession doit-elle être singuliérement estimée & flattée par des avantages de considération & de prééminence qui excitent sa générosité, élévent son amour-propre, & la détournent de se baisser vers les objets de la cupidité, que la force de sa constitution naturelle la mettroit à portée de ravir. Quelques nations jalouses de leur liberté, & regardant le militaire comme le satellite de l'oppression, ont porté toutes leurs vues à le mépriser, à le tenir bas, & à déprimer ce genre de vertu. Il leur est arrivé delà (& il doit leur arriver toujours) que la guerre leur est toujours fatale, & altére leur constitution. De deux choses l'une, ou elles sont mal servies par des mercenaires soudoyés & de tout tems traités comme tels, ou ceux-ci prennent le dessus, & se vengent par une domination dure & une révolution douloureuse, de l'abjection si contraire à leur nature dans laquelle ils ont été tenus. Eh! quelle est, après tout, cette liberté, l'idole de tous les peuples turbulens depuis que le monde est monde? Si c'est la tranquilité publique, la modération particuliére & l'empire des Loix, j'ai beau parcourir l'Histoire & les annales de l'univers, je ne la trouve en tems ni lieu que chez les Suisses : mais je m'écarte; revenons.

Sans la Religion, les assemblées d'hommes n'eussent jamais pris forme de société; sans la valeur de ses défenseurs, la société eût été aussi-

tôt dispersée qu'établie; sans les Loix, les passions & le ferment intérieur l'auroient détruite aussi promptement que les efforts extérieurs. Ceux qui sont préposés au maintien & à l'exécution des Loix, ont donc après les deux ordres ci-dessus, une prééminence fondée en droit & en raison indispensable. Viennent ensuite en foule, mais par dégrés, tous ceux qui composent & maintiennent la société, qui la vivifient, qui l'honorent par leurs talens,, ou dont l'industrie multiplie à l'infini les biens de nécessité, les commodités, les agrémens de la vie, & surtout les moyens féconds de subsistance, en ce que cela seul multiplie les sujets de l'Etat son unique richesse réelle.

On s'étonne quelquefois de l'inébranlable constitution & solidité de la Monarchie Françoise, qui est telle en effet, qu'ayant perpétué sa durée fort au delà de l'âge naturel des Etats, à en juger du moins par le sort de tous les autres, elle a résisté aux chocs les plus violens, aux maladies les plus aiguës, & cela au point qu'elle semble renaître des efforts même qu'on fait pour l'altérer. N'en cherchons point d'autre cause que l'heureux rapport du naturel & du tempérament de ses habitans avec les principes fondamentaux de l'Etat, qui, par un effet de la solide politique de nos peres, se trouvoient dirigés dans l'ordre que j'établis ici.

En effet, les trois Corps qui composoient les véritables assemblées de la Nation, ne sont autre chose que le Clergé, le Militaire & la Magistrature, trois corps différens ayant chacun à part la voix délibérative, & qui réunis n'en formoient qu'un ayant voix consultative auprès du Prince, qui ne cessa jamais d'être l'a-

me de l'Etat, ſi ce n'eſt dans les tems d'anarchie. Qu'y a-t'il en effet de plus ſenſé & de plus conforme aux notions naturelles ſur l'ordre politique que cette forme mêlangée qui renferme tous les dégrés de force & de ſageſſe dont les conſeils des hommes peuvent être ſuſceptibles?

Vainement les ennemis du Clergé voudroient-ils prouver par des déclamations & des exemples, qu'il eſt hors de régle & dangereux que les Miniſtres de la Religion aient aucune part aux affaires du Gouvernement. Ceux qui prétendent les réduire au ſpirituel abſolu, ſentent auſſi-bien que tous autres & mieux, que c'eſt précisément les reléguer dans les eſpaces imaginaires. Indépendanment de leurs droits à l'administration temporelle, comme poſſédant fiefs, juriſdiction & autres biens, guides naturels des mœurs, tout eſt de leur reſſort en fait de conſultation, & c'étoit toute la juriſdiction attribuée à nos Etats en préſence du Souverain.

Le Militaire ne paroit de ſa nature propre au Conſeil que pour les affaires de ſon métier: l'expérience a cependant démontré que les meilleures têtes de cabinet ſortent ſouvent de cette profeſſion, ſoit que l'habitude des grands inconvéniens qui forcent l'eſprit à imaginer les grandes reſſources, lui donnent de l'étendue, ſoit que les motifs brillans, les fatigues outrées ſoient propres à donner à l'ame le plein jeu de ſes organes, ſoit auſſi que la gravité militaire, la plus naturelle & la plus impoſante de toutes, aſſerviſſe ſon propre repréſentant, & l'enchaine des liens de la vraie prudence qui n'eſt autre choſe que la force tempérée. Mais indépendanment de cet avantage de fait, quand le Militaire ne ſeroit dans les Conſeils, que ce qu'eſt l'aſſaiſon-

ment dans les ragouts, il n'y feroit pas moins néceffaire.

Depuis qu'on perd de vue les vrais principes, on diroit que le tiers-Etat en étoit la partie abjecte; & je ne doute pas qu'en lifant ceci, Meffieurs les Magiftrats n'aient regardé comme un blafphême le rang que je leur affignois parmi cet ordre refpectable. Toute fociété où la prééminence méne à fa fuite l'envie, & où la déférence marche à côté du mépris, court rapidement vers fa ruine totale. Mais c'eft moins ici qu'en aucun autre pays; & nos préjugés fur l'ancienne forme de notre Gouvernement font à mille lieues de la vérité. La Nation, vous dit-on, ne fut d'abord compofée que des Conquérans, tout le refte étoit ferf; le refpect & leur fuperftitieufe ignorance admirent le Clergé à leurs affemblées, & lui donnerent le premier pas : le Clergé jaloux de la Nobleffe, donna les exemples des affranchiffemens, & en fit peu après un point de Religion; les Villes fe formerent, obtinrent des priviléges, & parvinrent enfin, à force d'empiéter fur les Seigneurs, à faire admettre leurs députés dans les affemblées générales de la Nation, mais toujours comme foumis & marqués encore du fceau primordial de la fervitude. Sans nier les faits fur lefquels affez d'autres ont difputé & difputeront fans moi, je les mets tous d'accord dans ce Traité; c'eft l'ouvrage d'un homme qui fe range avec un mouvement de refpect intérieur devant le porteur d'eau dans la rue, parce que ce pauvre homme eft chargé, qui ne fut jamais fe déplacer devant un fat par un fentiment de fupériorité, ni s'enorgueillir à côté d'un mendiant, dont l'odeur infecte & les haillons lui re-

prochent une fraternité méconnue : cet homme parle pour l'humanité & la vérité ; il lui fiéroit également mal d'appuyer & de combattre les fuppofitions & les annales de la vanité. Je dis donc que les détails de la Police intérieure du camp des anciens Francs nous importent auffi peu, rélativement à mon fujet actuel, que ceux de l'armée de Totila ; & je ne regarde la Monarchie comme établie, & prenant forme d'Etat, que du moment où les affemblées de la Nation reçurent leur plénitude par l'adjonction des repréfentans des Villes & des Communes.

Mais en quoi l'on fe tromperoit lourdement, ce feroit d'imaginer que jamais ces députés aient paru dans nos affemblées comme des fujets qui viennent implorer la clémence, & réclamer leurs droits à l'humanité de leurs maîtres. Ils y furent reçus comme inférieurs en dignités & en prérogatives, comme égaux en fubftance ; & le tiers-Etat, qui dans fa dénomination ne fignifie que troifiéme Etat, ne voyoit d'autre diftance entre la Nobleffe & lui, que celle qu'on admettoit déja entre le Clergé & la Nobleffe, *premiers entre pairs*. La même liberté fe trouvoit dans les délibérations, le même concours dans les fuffrages, avec une prééminence marquée à la vérité de dignité & de confidération pour les deux premiers Ordres, mais peu ou point de différence de pouvoir & d'autorité.

D'après cette allégation qui gît en faits, il eft aifé de concevoir que ce ne put être cette foule d'hommes affaiffés fous le poids de la néceffité, & ce qu'on appelle la lie du peuple, que nos fiers ayeux confentirent à admettre au partage de la plus noble & de la plus effentielle de

leurs fonctions, & que nos Rois reçurent dans leurs Conseils. Quelle que pût être la forme de la Magistrature des Villes, la nécessité des préposés au maintien des Loix & Ordonnances tant de Justice que de Police, est la premiére qui se fait sentir à toute société. Il falloit des Magistrats aux Villes en naissant, c'est-à-dire, en sortant de la tyrannie, & ce furent ces Magistrats qui en devinrent les représentans naturels dans les assemblées de la Nation.

A mesure que l'autorité du Prince & l'ordre actuel se sont établis, l'épée a paru du tranchant qui pouvoit couper le fourreau, & la Magistrature a étendu son pouvoir & plus encore l'exercice de ses droits naturels. Mais seroit-il juste d'une part, de la regarder comme étant d'un ordre assujetti dans les tems où ne formant nulle prétention pour siéger au-dessus du tiers-Etat, elle avoit néanmoins dans son corps des sujets sortis des meilleures Maisons de la Noblesse, & de l'autre, de vouloir l'en tirer aujourd'hui, que la vénalité des Charges en a chassé presque toutes les anciennes souches.

Disons mieux; il n'y a qu'un Maître dans l'Etat. Il y a ensuite trois Ordres consultans, le Clergé, le Militaire, & la Magistrature; tout le reste obéit & travaille. Ce dernier ordre étoit nécessaire pour former la plénitude du Conseil: conservateur fidéle des Loix, des formes, des anciens usages, il borne l'ambition du Clergé sujette à vouloir établir le plus dangereux des prestiges; il émousse le tranchant du Militaire, dont le vice tourne vers l'oppression; il oppose le dédale des formalités, & l'utile tableau des conséquences aux entreprises des uns, à la violence des autres, & reçoit d'eux l'élévation dans

les vues, & la célérité dans les décisions, qui lui manquent.

Quoique cet ancien ordre de Conseils soit maintenant suspendu, que le Militatre, ou, si l'on veut, la Noblesse qui n'étoit autre chose dans son institution, n'ait plus aucune sorte de jurisdiction ni de prérogative réelle dans l'Etat, cependant le gout de la Nation détermine l'opinion générale maîtresse absolue des mœurs & usages vers cette gradation d'estime si conforme aux régles naturelles d'une bonne constitution. Le Militaire a dans l'opinion publique & particuliére, le pas sur les autres Etats auxquels est demeurée, avec une jurisdiction réelle, la portion de considération qui en est inséparable. Ainsi le naturel & l'inclination des peuples étaie le bâtiment, & le préserve des accidens dont le menace la vétusté des fondemens; & c'est là la vraie fontaine de Jouvence qui régénére le corps politique, & le maintiendra dans sa vigueur, jusqu'à ce que notre tempérament ait été détruit par l'amour de l'or, seul poison qui morde sur tout.

Après ces Ordres primitifs d'un Etat, distincts & séparés par le genre de leurs fonctions, & qui sont de l'essence absolue & de la constitution du bâtiment politique, il faut ensuite le décorer, le rendre logeable, commode, agréable & brillant. Les sciences, les beaux arts, les arts libéraux & méchaniques n'ont ou ne doivent avoir d'autre objet que celui-là, & méritent estime & considération en proportion de ce qu'il faut de talens privilégiés pour y réussir, de ce que ceux qui les cultivent ont mis de travail pour les faire valoir, mais sur-tout de ce que leur travail est plus ou moins dirigé vers la

sociabilité, c'est-à-dire, vers l'utilité publique.

J'ai deja traité de l'agriculture : on lui feroit tort de la confondre avec les autres arts de quelqu'ordre qu'ils puissent être. Celui-ci, selon notre foi, est d'institution divine; il est visiblement à notre existence ce qu'y est la respiration. Il honore, il intéresse, il amuse le Général d'armée, le Magistrat & le Ministre comme le dernier citoyen; il vivifie, il anime en nous le respect pour le culte adressé à l'Etre dont la main bienfaisante multiplie les fruits de ses travaux, l'amour & l'admiration pour le guerrier qui se dévoue à sa défense, l'attachement & la reconnoissance pour les Interprétes des Loix qui lui assurent une possession tranquile : l'agriculture, en un mot, est l'art universel, l'art de l'innocence & de la vertu, l'art de tous les hommes & de tous les rangs.

Je parlerai ailleurs du commerce, & ferai voir que ce n'est point un état à part, qu'il est uniquement le frere de l'agriculture. C'est l'honorer beaucoup; mais tout est frere dans mes principes : revenons en bref sur les autres arts que j'ai établis tout-à-l'heure les décorateurs d'un Etat.

Les sciences sont la pâture de l'ame & l'exercice de l'esprit : par elles l'homme gravit péniblement vers le faîte de gloire & de lumiéres, dont il fut autrefois précipité dans la personne de son premier pere. Il est deux routes qui paroissent y tendre également : l'une est celle de l'orgueil qui nous a perdus, & qui égare tous les jours ceux qui la suivent; l'autre est celle du travail & de la soumission, qui nous est permise & recommandée. Les vrais Savans suivent cette route; ce sont de tous les hommes privés, ceux qui exigent le moins & qui méritent le plus.

Les

Les arts libéraux ſont aux beaux arts ce que le corps eſt à l'ame, divers en fonctions, unis de deſtination, eſtimables en proportion de ce qu'ils ſervent à élever l'ame & le cœur des citoyens, mépriſables s'ils aident à les corrompre.

Les arts méchaniques enfin, à les prendre en corps comme nous les conſidérons ici, ſont tellement liés à tout le reſte, que ſans eux il ſeroit impoſſible que la ſociété ſubſiſtât, & qu'il eſt vrai de dire qu'elle ne fleurit au phyſique qu'autant qu'ils ſe perfectionnent. C'eſt la chaux & le ſable du bâtiment politique qui lie tout, ſert à tout, & ne domine ſur rien. Il ſuit delà que ces arts doivent être protégés, & que les talens de ceux qui s'y diſtinguent, méritent d'être honorés.

Mais il faut en ceci ſur-tout prendre garde de ſe laiſſer égarer par le panchant naturel de l'homme pour le merveilleux : le point dégénére des arts en tout genre ; c'eſt la recherche : eſtimons les arts méchaniques en proportion de leur utile ſolidité, laiſſons voler de leurs propres aîles les arts mercenaires du frivole & de la vanité ; ils n'ont beſoin du ſecours de perſonne : la folie humaine les mettra toujours aſſez en vogue, & leur ſolde leur tient lieu d'honneurs & de recompenſes.

Après ce tarif raccourci des différens emplois qui partagent la ſociété, il eſt tems de répondre à l'objection qui commence ce Chapitre, & d'examiner ſi les démembremens des groſſes fortunes occaſionnées par les fantaiſies des riches & l'abondance des métaux, vont au profit de la ſociété, comme le feroit la ſubdiviſion des fortunes que ces mêmes métaux ont ſeuls amoncelées.

Ce n'est pas ici le lieu d'examiner si les Nations où la richesse privée est le plus en vogue, sont celles où l'on conserve le plus de respect pour la Religion, de considération pour le Militaire, d'attachement pour la Magistrature & les Loix ; où les Savans sont plus recherchés que les hommes à talens frivoles; où les travaux des arts portent l'empreinte du noble & du grand. Toutes ces choses seront traitées ailleurs. Voyons seulement dans les arts méchaniques, qui sont en général, ceux qui font vivre le peuple; si ce sont les plus utiles & les plus solides qui reçoivent le tribut destiné à mi-partir la fortune du colosse d'or en question.

Il est impossible, on le sent par le raisonnement, on le voit par l'expérience, que ce soit dans les premiers Ordres de l'Etat que s'accumulent & se conservent les grosses fortunes dont nous venons de parler : en conséquence, le faste Polonois, qui consiste à faire vivre un grand nombre d'Officiers & de Domestiques, &c. est prohibé au propriétaire. D'ailleurs, vous venez de condamner ce genre de dépense, comme chargeant le pauvre des liens d'une dépendance trop directe envers le riche. Quant à moi, je ne sache pas avoir encore recommandé cela; j'ai dit seulement qu'il seroit à souhaiter que les grands Seigneurs consommassent à l'entretien de la pauvre Noblesse, ce qu'ils dépensent à fournir un odieux superflu à des valets, & en d'autres déprédations de désordre & de luxe, & j'ai sur-tout montré l'avantage de la subdivision des fortunes. Mais, en effet, le genre de faste ci-dessus est interdit aux riches de métaux. Quel usage peuvent-ils donc faire des revenus qui leur sont attribués? J'en excepte ceux

qui en servent le Commerce & l'Etat au besoin, & c'est de leurs enfans dont je parle : ils ne sauroient dîner deux fois, comme disent les bonnes gens; les nécessités de l'opulence, les superfluités même de la décence ont des bornes très-rétrécies en proportion de la fortune. A qui donc en attribuer l'excédent? Aux fantaisies? Vous l'avez dit; fantaisie, pagode hideuse de sa nature & contrefaite; mais qui sera monstrueuse & détestable tant qu'il y aura d'autres hommes pressés de la nécessité; que dis-je? accablés sous le poids de la plus affreuse misére.

Mais enfin feront-elles vivre les ouvriers du genre le plus utile & le plus pénible? Une voiture coutera seize mille francs de vernis, une boëte mille écus de façon, & l'on en changera souvent; je demande si c'est là protéger les arts méchaniques dans la progression que nous avons établie ci-dessus.

J'entens d'ici la foule d'objections qui me seront faites sur la nécessité d'encourager les arts du superflu, pour accoutumer les étrangers à venir soudoyer notre luxe, entretenir nos ouvriers, &c. Ce n'est pas encore ici le lieu d'entamer & d'approfondir ces questions. J'espére qu'on verra dans la suite de cet Ouvrage, que je n'aurai rien omis de mauvaise foi : toutes mes erreurs appartiendront à mon ignorance, & au peu de justesse de mes vues. Revenons aux principes généraux.

Le moyen premier & indispensable de subsistance est l'agriculture, qui nous donne la matiére premiére. Le moyen second est le travail; & de même que la direction du premier moyen doit être déterminée vers la multiplication de

la production, celle du ſecond le doit être vers l'accroiſſement du travail.

Nous avons en ce genre éprouvé une ſorte de détriment, qui pourroit encore s'accroître par le relâchement des mœurs.

On ſe plaint que le prix de toutes ſortes d'ouvrages augmente journellement à Paris, & de façon qu'il eſt aujourd'hui preſqu'impoſſible d'atteindre à cette eſpéce de néceſſaire uſuel & abuſif qu'on accroit cependant chaque jour. Il eſt certain qu'une des cauſes de cette augmentation eſt le regorgement des métaux, qui arrivent ſans ceſſe en Europe des mines du Pérou & du Potoſe; de ſorte que ſi le commerce dévorant des Indes d'une part, & de l'autre l'abondance de meubles & bijoux de ces ſortes de métaux qui ſe répandent & ſe multiplient à l'infini dans la ſociété, n'en abſorboient une partie, l'or & l'argent deviendroient ſi communs, qu'il faudroit chercher une autre ſorte de repréſentatif du troc dans le commerce.

Une autre cauſe phyſique encore de ce dérangement, c'eſt la diminution ou moindre quantité des matiéres premiéres: la terre d'une part moins cultivée en produit moins, & de l'autre la conſommation conſidérablement augmentée, au moins en proportion du nombre d'individus, en demande davantage; ce qui néceſſairement en fait hauſſer le prix.

Mais une troiſiéme cauſe certaine, & qui eſt la ſeule dont je veux traiter ici, c'eſt la diminution proportionnelle du travail de chaque individu.

Il eſt certain que le gout des fortunes eſt venu de proche en proche à tout le monde, attendu qu'il n'eſt porteur d'eau dans la Ville, ni ma-

raîcher ſur les chemins, qui n'ait au moins un couſin germain ayant Suiſſe à ſa porte. Rapine, bonheur, induſtrie; trois fantômes réaliſés, offrent à chacun, ſelon ſon caractére, des chemins ouverts par leſquels pluſieurs arrivent; d'autres s'abiment en chemin, ſans jamais ſe croire noyés, & tous enfin s'accoutument à vivre d'eſpérance, & ſortent des voies de modération & d'équité rélatives à leur profeſſion. La principale de ces voies, & celle de toutes qu'on a le plus perdu de vue, c'eſt l'économie & la ſobriété. Le défaut d'économie jette dans un accroiſſement de dépenſe, que le ſurtaux des marchandiſes & ouvrages peut ſeul aquitter; car il n'eſt aucun entrepreneur qui ne préléve toujours ſon entretien & celui de ſa famille ſur ſon travail, avant de compter ſon profit. C'eſt choſe juſte dans ſon principe; mais ſitôt que cet entretien devient arbitraire & proportionné à la fantaiſie & à la vanité, c'eſt une friponnerie manifeſte.

Remarquez cependant que dans les derniers rangs, comme dans les premiers, ce qui eût été folie autrefois devient uſage, & preſque néceſſité aujourd'hui. Chez les gens de qualité il faut voiture pour Monſieur, & caroſſe pour Madame, voiture de campagne, chevaux de chaiſe, déſobligeante, &c. C'eſt devoir d'état que de vivre ainſi aux dépens de qui il appartient. Qui voudroit rentrer en ſoi-même, & ſe conſidérer iſolé de l'appui des uſages, auroit bien de la peine à ſe faire une fauſſe conſcience, aſſez endurcie pour n'avoir aucuns remords ſur les déprédations, qu'on juſtifie comme dépenſes néceſſaires pour vivre avec décence, & ſelon ſon état. Je tremble encore en regardant le portrait

de mon pere : il reconnoissoit la même supériorité dans le sien, & celui-ci dans mon bisayeul. Je n'entens pas par-là les transes du respect filial, mais uniquement l'effet d'une supériorité de sentiment & de dignité, dont les mœurs d'aujourd'hui ont absolument dégénéré. Je conclus en conséquence, que si mon trisayeul reparoissoit dans sa maison, je me trouverois bien petit devant lui. Cependant il est du devoir de mon état de vivre à cent lieues de mon gazon, & dans une Ville qu'il regardoit comme les Antipodes, d'avoir nombre de laquais fainéans & mangeurs, au lieu de quelque palefrenier hérissé qui lui suffisoit, d'un Page fréquenment sans culotte, quoique son cousin, (car il faut bien que, comme Montagne, chacun ait le sien) d'une Demoiselle laborieuse, & de quelques petits garçons appellés *Bambocbes* pour sa femme. Soit : chacun a son état, & doit se conformer aux mœurs de son tems, c'est bien dit ; mais il s'ensuit que ce Marchand qui dort aujourd'hui la grasse matinée, & se fait remplacer dans sa boutique par un garçon de surcroit chérement loué, dont la femme porte couleurs, rubans, dentelles & diamans, au lieu du noir tout uni qu'elle ne mettoit encore qu'aux bons jours, qui brûle de la bougie, (quoique feue Madame la Duchesse de Bourgogne avouoit n'en avoir vu dans son appartement que depuis qu'elle étoit en France) qui prend le caffé, & fait journellement sa partie de quadrille ; il s'ensuit, dis-je, que ce Marchand, obligé, pour vivre selon son état, de fournir toutes ces choses à sa très-digne moitié, & de son côté de figurer comme les autres (car c'est le mot) peut en conscience prélever cette dépense sur ses fournitures. Il

faut encore qu'il gagne dequoi faire à ſes enfans élevés dans ce train-là un établiſſement à peu près pareil à ſa propre fortune : on ſent à quel taux tout cela porte le prix de la main d'œuvre. Même calcul pour l'artiſan, même, qui pis eſt, pour le fabriquant : ce qui porte le prix de nos ouvrages & marchandiſes à un taux que les étrangers, obligés de payer argent comptant, trouvent encore plus rude que les citoyens qui laiſſent le tout à payer à leurs enfans ; abus qui petit à petit oblige les Danois même à ſe faire des manufactures, & à ſe paſſer de nous.

Si le mépris & l'oubli de toute économie ouvrent la porte à mille inconvéniens dont je ne fais qu'ébaucher quelques-uns, un des plus conſidérables eſt le défaut de ſobriété. On n'en connoit plus dans cette Ville bruyante, où le *ſui profuſus*, *alieni appetens*, eſt dévenu la deviſe de tout le monde, du plus grand au plus petit. Outre que la conſommation intérieure a ſextuplé par-tout, la partie du peuple deſtinée au travail, dépenſe tout ſon gain en parties, courſes & guinguettes. Chaque Bourgeois commerçant, artiſan même un peu aiſé, a ſa maiſon de campagne où tout va par écuelles, comme l'on dit. Les ouvriers du premier ordre, comme jouailliers, orfévres & autres, font les Dimanches & Fêtes des dépenſes en collations, où les vins muſcats, étrangers, &c. ne ſont pas épargnés. Les femmes & filles de ce genre de ſociété y aſſiſtent & donnent le ton ; tout s'y conſomme ; & ſi quelque jeune ouvrier plus ſenſé veut éviter ces ſortes de dépenſes, la coutume contraire a tellement prévalu, qu'il ſe verroit iſolé & frappé d'une ſorte d'excommunication parmi les gens de ſa profeſſion. Le bas ar-

tisan court à la guinguette, sorte de débauche protégée, dit-on, en faveur des Aides. Tout cela revient ivre, & incapable de servir le lendemain. Les maîtres-artisans savent bien ce que c'est, pour leurs garçons, que le Samedi court jour, & le Lundi lendemain de débauche; le Mardi ne vaut pas encore grand'chose; & s'il se trouve quelque Fête dans la huitaine, ils ne voient pas leurs garçons de toute la semaine.

Je ne prétens pas examiner & noter ici les inconvéniens de cet accroissement de consommation inutile & nuisible rélativement aux principes établis dans les Chapitres précédens, mais seulement dans l'objet de la diminution de travail qui en provient. La mollesse dans les aisés, la paresse pour les pauvres est la suite nécessaire de l'intempérance; cette suite, nous y sommes, & marchons de notre mieux au progrès.

Les Ecoles les plus rigides de Paris, les Colléges les plus sains de cette célébre & sévére Université donnent par jour trois heures de moins de travail à leurs écoliers, qu'ils ne faisoient il y a quarante ans, & par semaine un jour de plus de congé. A l'Académie, on montoit autrefois de régle quatre chevaux chaque matin, & quatre reprises sur chaque cheval; on n'en monte aujourd'hui que trois, à trois reprises chacun : il n'y avoit de jours de congé, que le Mercredi & le Dimanche; on y a ajouté le Samedi. Calculez, & vous verrez qu'un an d'Académie alors en valoit deux d'aujourd'hui. Ce ne sont là que de menues branches d'un relâchement qui est devenu général, & à tous égards; mais il n'est question ici que du travail.

De vieux Bourgeois de Paris m'ont dit autrefois que si de leur tems un ouvrier n'eût pas

travaillé deux heures à la lumiére soit le matin, soit le soir dans les plus longs jours, il auroit été noté comme un paresseux, & n'eût pas trouvé à s'établir. Ce fut le 12 de Mai 1588. qu'Henri II. fit occuper divers postes dans Paris par ses troupes. Les habitans, dit Davila, avertis par le bruit des tambours, commencerent à fermer leurs portes & leurs boutiques, qui, selon l'usage de cette ville de travailler avant jour, étoient déja ouvertes. *Commincio à Radunarsi s'errando le porte delle case, è chiudendo le porte delle botteghe, che conforme all'uso della citta di lavorare innanzi giorno, gia serano comminciate ad aprire.* Il dit positivement en ce même endroit, que toute cette émeute s'étoit faite avant le jour. Or, il est jour à trois heures au mois de Mai. En 1750. je traversai à pareil jour tout Paris à six heures sonnantes à la Sorbonne; je traversai, dis-je, depuis les Chartreux jusqu'au bout du fauxbourg Saint-Martin, partie marchande & populeuse de la Ville, & je n'y vis d'ouvertes que quelques échopes de vendeurs d'eau-de-vie. Voilà les faits.

Considérons-nous maintenant rélativement à nous-mêmes, & voyons ce que nous avons perdu de notre propre fonds. Un ouvrier qui travaille six heures de plus dans une journée, & qui consomme la moitié moins, en vaut trois; & s'il est vrai que *plus il y a de travail dans un Etat, plus l'Etat est censé riche naturellement*, nous avons à cet égard perdu les deux tiers de notre richesse intérieure. Il est possible qu'il y ait plus d'ouvrages faits aujourd'hui, attendu la multiplicité d'arts & de manufactures nouvelles établies depuis cent ans; mais il n'en est pas moins certain que si nos ouvriers actuels étoient

aussi laborieux qu'autrefois, ils consommeroient moins en superfluités, & feroient plus d'ouvrages, au moyen de quoi ces ouvrages seroient à un prix plus bas & plus commerçable.

Les maux les plus difficiles à réparer, sont ceux qui proviennent de l'affaissement des mœurs. L'homme réputé alors le plus paresseux, s'il reparoissoit aujourd'hui en conservant les usages de son tems, seroit le plus vigilant d'entre nous. *Dormant à la Françoise jusqu'à huit heures*, dit Sully en parlant de la garnison d'Amiens qui se laissa surprendre ; dormir alors jusqu'à huit heures du matin étoit une lâcheté pour un homme du monde. Se lever à cette heure-là est presque une singularité de nos jours. Qui de nous, voyant un artisan misérable ainsi que sa famille, penseroit que c'est sa faute de ne pas commencer son travail dès les quatre heures du matin ? Les vices & les vertus sont de proportion, comme toute autre chose. Les Loix ne peuvent rien sur la portion des mœurs qui tourne vers l'inexistence. Où donc est le remède ? L'exemple & l'encouragement.

Peut-être me direz-vous qu'en attendant que j'aie fait recevoir ma nouvelle peuplade, je traite assez mal celle qui m'environne. Prenez-y garde ; une telle imputation seroit odieuse & mal fondée. Je peins nos mœurs, mœurs dont tout le monde fait gloire. Mon plan est toujours de ne rien forcer, de ne rien détruire : je prêche au contraire d'édifier. *Chérissez, animez l'agriculture*, bientôt le travail deviendra en honneur ; l'économie & la sobriété sont ses compagnes. Ces vertus tiennent l'esprit tranquile, & le corps sain. L'activité & la tempérance des mœurs champêtres passeront à la Ville avec les

nombreuſes colonies que les campagnès y enverront, à la différence qu'il faudroit peut-être d'autres topiques qui ne ſont pas de mon ſujet, pour rétablir les mœurs à la Ville, ſéjour corrupteur, au lieu qu'à la campagne paix & protection, & tout eſt dit; c'eſt le Code entier de vos loix ſomptuaires.

Le retour à l'agriculture porté dans cette exclamation, au moment où nous ſommes le plus enfoncés dans les détails du travail, paroitra étranger à la queſtion; mais je tiens que le plus puiſſant reméde des mœurs eſt de remettre en honneur cette profeſſion maternelle, nourriſſiére & vertueuſe, & d'en donner le gout généralement à tous les citoyens. La ſimplicité nait de l'aiſance de la campagne, & l'économie eſt une ſuite de la douce peine qu'on eut à en recueillir les biens : la vue de l'énorme quantité de bled qui entre dans une belle tabatiére, dégouteroit le plus hardi diſſipateur.

Revenons au travail. La Réforme ſe vante d'en avoir accru la ſomme dans les Etats qui l'ont embraſſée, par la ſuppreſſion des Fêtes. Je crois, par les raiſons de calcul déduites ci-deſſus, que c'eſt autant de gagné, ſur-tout en certains tems précieux pour les travaux & récoltes de la campagne : auſſi en ſupprime-t'on beaucoup dans le Culte Catholique. Mais qu'on ſe ſouvienne toujours qu'une Fête ſupprimée n'eſt jamais que neuf heures ajoutées dans l'an tout au plus; au lieu qu'une heure de ſommeil en compoſe trois cens ſoixante-cinq. Il ne faut pas croire d'ailleurs que toutes les Fêtes fuſſent en pure perte : l'homme veut du délaſſement, & il lui eſt ſi néceſſaire, que Dieu ordonna dans l'inſtitution premiére un jour de repos en ſept. Ce

jour redonne des forces à l'homme courbé sous le poids du travail hebdomadaire. Cet intervalle de relâche lui donne le tems de la réflexion si nécessaire à tout, & qu'un travail méchanique affaisse à la longue sans ressource.

Outre le repos, il nous faut encore de la joie & des rapports d'union & de société : examinez nos Fêtes dans leur institution, & en y joignant ce que l'antique simplicité y avoit ajouté d'usages & de pratiques habituelles, vous verrez que tout y concourt à ces deux objets vraiment politiques.

Les vues de l'Eglise sont toutes spirituelles dans le culte qu'elle nous prescrit; mais elle a su condescendre aux ménagemens que l'union de l'ame avec la machine nous rend nécessaires, & a permis que l'ordre & les usages civils y introduisent une variété & une action propres à nous intéresser. Cette déférence a même influé sur ses propres cérémonies; à la réserve d'une demi semaine dans l'année toute consacrée à la priére & au recueillement, & dont les pratiques ne sont pas même d'obligation pour les gens de travail, tout le reste a pour objet des occasions de joie & d'allegresse. Les Fêtes de Noël, des Rois, de Pâques, de la Pentecôte; toutes les grandes Fêtes, en un mot, sont de cette espéce.

Examinons ensuite ce que la coutume de nos peres avoit ajouté d'usages particuliers à ces solemnités. A Noël, la famille rassemblée, la souche de la veillée & le brasier qui l'entouroit, servant à cuire les marons pour le vin blanc, ensuite le réveillon, &c. Aux Rois, la féve, les cris, & *le Roi boit.* A Pâques, les œufs qu'anciennement le pere de famille distribuoit à toute

ſa maiſon juſqu'au moindre domeſtique, faiſoient une ſorte de communion profane, précieux uſage. Je ſuis tenté quelquefois de deſcendre à la table de mes gens, de couper leur pain, de boire en même taſſe, pour me rappeller que nous ſommes tous d'une ſeule ſouche, que je dois les conſidérer, & les contraindre à m'aimer. Cette méthode réuſſiroit mal aujourd'hui : les valets ſont auſſi inſenſibles, auſſi mépriſans que leurs maîtres ; mais c'eſt tant pis. A Pâques donc, les œufs, le jambon, &c. à la Pentecôte, les premiers fruits ; la Saint-Hubert, la Saint-Martin, toutes ces Fêtes ſont dans l'année, ſauf reſpect, ce qu'eſt l'avoine à midi dans la journée du cheval.

Ces ſortes d'aſſemblées d'ailleurs, ces révolutions à tems marqué uniſſent la ſociété, & y établiſſent les rapports & la confiance : bien différentes en cela de l'intempérance journaliére dont j'ai parlé ci-deſſus, qui bientôt entraine la ſatiété, le déſordre & la pareſſe ; celles-là réveillent, font oublier les peines paſſées & futures, réuniſſent la jeuneſſe, mais ſous les yeux paternels, font naître les unions de convenance, les propoſitions de mariage, rappellent les ſouvenirs d'antique fraternité & parenté.

Bien à propos les hommes avoient-ils inventé les cérémonies bruyantes & autres agencemens futiles & paſſagers d'une vie très-paſſagére, mais qui nous paroitroit peut-être trop longue encore, ſi nous la regardions ſous ſon vrai point de vue. L'homme ne nait que pour travailler, pondre, ſouffrir & mourir. Nous avons orné ce tronc informe & cadavereux de feuillages empruntés, mais ſans ceſſe renouvellés, & qui jouent à des yeux enclins à ſe tromper eux-mêmes, la ver-

dure naturelle & durable. Les baptêmes, la robe virile, les noces, jusqu'aux funérailles même, tout a pris par les soins des Législateurs, hommes réfléchissans, un air de décoration, & cette perspective variée & trompeuse nous cache le mur. Tout donc ce qui peut être un reméde contre l'accablement, est un aiguillon au travail; nous l'avons dit ci-dessus : tout aussi ce qui réunit la société, & nous fait sentir la nécessité & l'utilité des rapports que nous avons les uns aux autres, est un nouvel encouragement.

Les cailloux dans les riviéres deviennent ronds & polis par le frottement, les hommes se civilisent par la société; c'est un axiome que je n'ai pas inventé. Les Fêtes votives, processions, pélerinages du canton en un lieu dont on fête le Saint, & qui se tient prêt à donner la revenche à ses voisins, ont été encouragés par d'habiles Princès, comme Charles-Quint en Flandres, en Artois & autres. Je veux qu'il ait pu y avoir de l'abus à ces sortes de choses dans des tems grossiers & où l'on prenoit tout à la lettre; mais aujourd'hui ne tombons-nous pas dans le défaut contraire?

On est tout étonné, quand il y a des illuminations dans Paris, de ne voir que des promeneurs dans les rues, & autour des fontaines de vin cinq ou six malheureux porteurs d'eau ivres, & rien de plus. Quelques gens à refrein disent: *C'est la misére* qui attriste le peuple. Passe pour la campagne; mais à Paris le peuple n'est misérable que volontairement : tout y trouve à travailler & à gagner beaucoup; mais c'est que tout le monde est devenu *Monsieur*. Il me vient le Dimanche un homme en habit de droguet de soie noire & en perruque bien poudrée, & tan-

dis que je me confons en complimens, il s'annonce pour le premier garçon de mon maréchal ou de mon bourrelier: un tel Seigneur ira-t'il s'encanailler à danser dans les rues?

Il est certain que ce peuple-là est bien plus commode pour la Police. Cependant au fond la guinguette va son train, guinguette si ruineuse, comme je l'ai dit, pour l'ouvrier, si pénible à l'artisan en chef qui ne peut jouir de ses garçons, si pernicieuse même pour le lendemain; car on ne sauroit croire combien de garçons maçons, charpentiers & couvreurs périssent le Lundi en voulant s'exposer, la tête encore chargée de vin. J'en ai une fois rencontré trois en un même jour de Lundi sur la civiére en différens quartiers de Paris: & quand dans un bâtiment considérable on ne perd que dix ou douze hommes de la sorte, ce n'est pas trop. Mais je veux enfin que tout ce peuple soit réellement Philosophe; tant pis si d'ailleurs il consomme davantage, s'il est plus languissant, s'il travaille moins. Or, ces trois *si* ne sont plus en question.

En voilà assez, & plus qu'il n'en faut pour prouver que les Fêtes ne nuisent au travail, qu'autant que la tournure des mœurs de simple devient composée. Si nous pouvions aller sans cesse comme des machines, il faudroit au pouce & à la ligne calculer le tems & n'en pas perdre la minute; mais il n'en est pas ainsi, & quelque haut que ce ressort fût monté, peut-être y perdrions-nous: car si d'une part la nature demande du relâche, de l'autre l'imagination & ses ressources nous font quelquefois doubler le pas, de façon que nos succès ne sont en nulle proportion avec nos forces. Les chevaux en

ont plus que nous. Montluc, célébre meneur d'hommes & de chevaux, assure qu'il a souvent vu le bout de sa monture, & qu'alors il n'y a plus que soin & repos pour la faire aller; qu'au contraire, il a souvent vu des hommes las, recrus & mourans de lassitude au bout de vingt-quatre heures de traite, sans subsistance, se réveiller sur une espérance de gloire ou de butin, & doubler la dose de fatigue, comme s'ils eussent été frais. Encourageons donc le travail, & nos hommes auront quatre bras : c'est le seul & unique secret; car tout est jour de Fête pour un paresseux.

Après ces incursions sur les détails du travail, reprenons le sommaire de ceux de mes principes que j'ai établis jusqu'ici sur la qualité distinctive des métaux. Si vous leur permettez de s'établir comme richesse, vous errez dans le principe, vous périrez par les conséquences; si vous les regardez, au contraire, comme agent dont le ministére est nécessaire, & dont la masse doit être en proportion de la quantité de matiéres dont il doit accélérer la production en aidant à les débiter, vous êtes dans le vrai. Le sang qui circule dans les veines, est le principe de la nutrition universelle; mais s'il surabonde & forme dépôt, il entraine la corruption & la mort.

Détournez donc la vue des lieux où l'on recherche les mines & la poudre d'or; laissez aux aveugles le soin de s'ensevelir dans les entrailles de la terre; c'est sa surface qu'il faut couvrir & vivifier.

Les richesses se trouvent par-tout où il y a des hommes. A la réserve de quelques foibles mines d'argent & de plusieurs mines de fer, l'ancienne

cienne Gaule n'avoit que peu ou point de métaux. Environnée de toutes parts, ou de barbares comme elle, ou des Romains, qui toujours frappés du souvenir des anciennes invasions des Gaulois, auroient voulu que les barriéres qui les séparoient, fussent à jamais impénétrables, elle n'avoit pareillement aucun commerce, si l'on en excepte le plomb & l'étaim de la Bétique, que les nations commerçantes tiroient par les ports de la Méditerranée, & qui conséquenment devoient être entrés dans la Gaule par ses ports sur l'Océan. Cependant lorsque César en fit la conquête, il en tira assez d'or pour corrompre sa patrie avant de l'avoir soumise, & pour acheter tant de partisans dans Rome déja enrichie de tous les trésors de l'Afrique, de la Macédoine, & sur-tout de l'opulente Asie. César, quoique l'homme de son tems le moins scrupuleux sur les moyens, ne nous a pas été transmis comme concussionnaire : il le fut réellement, si l'on considére les choses avec les vues de justice & d'humanité qui nous sont familiéres aujourd'hui; mais par comparaison avec l'usage reçu par ses contemporains & par tous les Grands de cette insatiable République, il peut à cet égard passer presque pour modéré : les Gaules lui furent toujours fidélement attachées dans les différentes vicissitudes de sa rapide fortune; ce qui prouve qu'il n'en avoit pas tyrannisé les peuples; en un mot, on ne voit point de traces de ses rapines dans les Gaules, & Cassius, son meurtrier, quoique parvenu jusqu'à nous avec la faveur d'un libérateur de la patrie, passe pour avoir cruellement pillé l'Asie pour parvenir au maintien de son parti. On peut répondre que César qui

donnoit tout pour tout aquérir, & qui favoi donner avec les graces supérieures de la natur & de l'esprit dont il étoit doué, faisoit de rie quelque chose, & qu'il sortit des Gaules telle ment pauvre, qu'il fut obligé pour son débu de choquer tous les préjugés de sa patrie, e forçant & pillant le trésor public. Sans entre dans cette discussion de détail, je me content de renvoyer au récit de ses quartiers d'hyver Rimini, où Rome entiére venoit grossir s Cour, & s'en retournoit comblée; aux détail des dissipations de ses principaux satellites, le Oppius, les Balbus, les Antoine, les Dola bella. César conquérant & César politique son deux hommes : la fortune le mena plus loi qu'il ne pensoit aller; comme conquérant, l fer & l'activité furent ses seules armes; comm politique, il semble avoir trouvé les source de l'or.

D'où venoient donc ces richesses dans de pays encore isolés? Uniquement de l'immens population qu'il y trouva établie. On est ef frayé des détails de cette espéce qu'on lit dan ses Commentaires. Je le répéte : par-tout où il y a des hommes, il y a des richesses, les ri- chesses n'étant que les choses nécessaires à la vie, ou leur représentatif. Les métaux ne sont que le signe des valeurs; où il n'y a point d'hommes, il n'est de valeur à rien; & si les métaux se trouvent dans des climats déserts, ils courent bien vite se répandre aux lieux où la nécessité du troc leur fera trouver leur place.

Dans la Partie suivante nous allons entrer dans l'examen des différens usages qu'on peut & qu'on doit faire de l'or, & traiter des moyens d'accélerer sa rapidité, de la diriger de façon

qu'il circule ſans ceſſe, ſans corroder ni faire dépôt. La carriére va s'ouvrir, & les grands objets ſe développer progreſſivement à notre vue. Qu'il me ſoit permis de finir cette Partie-ci comme je l'ai commencée, en recommandant la population & l'agriculture.

Les finances ſont le nerf d'un Etat, il eſt vrai; mais l'or n'eſt qu'un métal; il ne devient richeſſe qu'en paſſant par les mains des hommes. Donnons des hommes à un Etat; s'ils n'ont de l'argent, ils en feront venir. Des tonnes d'or ne bougeront de place, ſi perſonne ne les remue. Un homme, comme les B*** & les P*** fournira à ſon Prince des facilités pour lever & entretenir des armées en Suéde. Ce mot ſuffit pour rappeller la réflexion, qu'il entre plus d'hommes que d'argent dans ce qu'on appelle les finances.

Les Eſpagnols, on le ſait, ont eu ſeuls pendant long-tems les ſources de l'or. A quoi leur ont-elles ſervi? Qu'à ſe perdre en projets imaginaires, & à ſe dépeupler de façon à ne s'en relever de long tems. Si les Gaſcons & les Limouſins ne vont faire la récolte en Eſpagne, les naturels du pays mourront de faim; s'ils y vont, ils en emportent tout l'or, & ainſi du reſte. Quand le pays fourmillera d'hommes, les ſervices y ſeront payés moins, puiſqu'il y aura plus de gens ayant beſoin d'emploi: augmentation de finances. Ces inductions ſuffiſent pour faire ſentir que c'eſt mal entendre les finances que de croire les améliorer par l'augmentation des revenus de l'Etat, ſi elle n'eſt une ſuite de l'accroiſſement de ſa force; que cette force conſiſte uniquement dans la population; & qu'un Prince qui s'appauvriroit pour

aider cette population, mettroit ſon argent à un bien gros intérêt. Or, j'ai trouvé ce ſecret, je le donne gratis, & l'exécution n'en coutera qu'un peu d'attention : *Aimez, honorez l'agriculture*, c'eſt le foyer, ce ſont les entrailles & la racine d'un Etat. Nouveau Cadmus, les hommes ſortiront pour vous du ſein de la terre, & ne ſe battront pas comme firent ceux de ce tems-là.

Fin de la premiére Partie.

TABLE

Des Chapitres contenus dans cette premiére Partie,

Fin de la Table de la premiére Partie.

